ESSAI

SUR LA MAGIE, LES PRODIGES

ET

LES MIRACLES CHEZ LES ANCIENS;

PAR EUSÈBE SALVERTE.

Non igitur oportet nos magicis illusionibus uti, cum potestas philosophiæ doceat operari quod sufficit. (Roger. Bacon. de Secrétis Oper. Art. et Nat. Cap. V.)

Bruxelles, 1843

M. *Eusèbe Salverte*, auteur de cet Essai, a publié, en 1813, un livre intitulé *de la Civilisation*. Les travaux nécessaires pour la composition de l'ouvrage, que cette introduction promet, l'ont conduit à étudier dans l'histoire des sciences, l'histoire d'une partie importante de la civilisation. Bientôt il s'est convaincu que l'on ne peut se former une idée exacte du point où les sciences étaient parvenues chez les anciens, si l'on n'examine pas quelles connaissances leur servaient à opérer les prodiges et les œuvres merveilleuses dont leurs histoires font une mention si fréquente. Ce sont les recherches qu'il a faites sur ce sujet qu'il offre aujourd'hui au public. Trop étendues pour entrer dans le corps même de son ouvrage, elles y seront jointes en forme d'appendice. Elles peuvent être lues séparément, d'autant plus que l'auteur ne s'y appuye d'aucun des théorèmes établis dans son introduction, si ce n'est du principe, en vertu duquel il distingue deux *formes* de civilisation : la forme *fixe*, qui a régi un grand nombre de peuples de l'antiquité, et qui subsiste encore à la Chine, au Thibet, etc., et la forme *perfectible*, qui règne aujourd'hui en Europe et dans l'Amérique septentrionale.

284081

ESSAI

SUR LA MAGIE, LES PRODIGES

ET

LES MIRACLES CHEZ LES ANCIENS;

PAR EUSÈBE SALVERTE.

L'empire des préjugés est si puissant que dans tous les temps, et même dans celui-ci, malgré les progrès des lumières, il l'emporte encore sur la raison, l'expérience, les passions et l'intérêt. Le seul pouvoir qui ne connaisse rien d'immuable, le temps, se joue des croyances, comme des vérités. Il passe; et en suivant après lui la trace des opinions, l'on s'étonne de voir des mots jadis presque synonymes, différer plus maintenant par les idées qui leur correspondent, qu'ils n'ont jamais été rapprochés par la similitude du sens qu'ils exprimaient.

Tout *miracle* frappe encore d'un sentiment de vénération les hommes religieux; mais ils ne décorent plus de ce nom que les œuvres surnaturelles admises dans leurs croyances. Les *prodiges* si puissans autrefois sur les craintes, les désirs et les résolutions des hommes, ne font aujourd'hui qu'appeler l'examen et éveiller l'incrédulité.

Long-temps la *magie* a gouverné le monde presqu'entier. Art sublime d'abord, elle parut bientôt une participation véritable au pouvoir de la divinité. Admirée encore, au commencement de notre ère, par des philosophes religieux, comme « la science qui découvre sans voile les œuvres de la nature (1), et conduit à contempler les puissances célestes (2) », cent cinquante ans plus tard, le nombre et surtout la bassesse des charlatans qui en faisaient un métier l'avaient tellement livrée au mépris des hommes éclairés, que Philostrate, écrivant la vie d'Apollonius de Thyane, s'empresse d'affirmer que son héros n'était point magicien (3). Les ténèbres du moyen âge, en redonnant de l'importance à la magie, la rendirent un objet d'horreur et d'effroi. Depuis un siècle, le progrès des lumières l'en a ~~plus~~ fait qu'un objet de risée.

Dérivé du nom des *Mages* (4), le nom de *magie* rappelle l'origine que lui assignaient les Grecs. Ils supposaient que Zoroastre en avait été l'inventeur. Mais, selon Ammien Marcellin, Zoroastre ne fit qu'ajouter beaucoup aux secrets magiques des Chaldéens (5).

---

(1) Philon. Jud. *Lib. de specialibus legibus.*

(2) Idem. *Lib. Quod omnis, probus liber...*

(3) Philostrat. *Vit. Apollon. Lib. I. cap.* 1 *et* 2.

(4) Aujourd'hui encore les *Mobeds*, prêtres des Guèbres ou Parsis, se nomment en langage *pehlvi*, *magoé* (*Zenda Vesta.* T. II; page 516.

(5) *Amm Marcell. Lib.* XXVI; *cap.* 6.

Arnobe (*lib. I.*) assure que, dans la guerre soutenue contre Ninus par ce chef de la Bactriane, on combattit de part et d'autre avec les arts magiques non moins qu'avec les armes ordinaires. Suivant les traditions orientales, Zoroastre fut persécuté par les magiciens dès le berceau, et même avant sa naissance : *la terre alors était couverte de magiciens* (1). St. Épiphane (2) rapporte que Nembrod, en fondant Bactres, y porta les sciences magiques et astronomiques dont l'invention fut depuis attribuée à Zoroastre. Enfin, dans l'Inde entière, existe de temps immémorial la persuasion que, par la pratique de certaines austérités, les *pénitens* acquièrent un pouvoir surnaturel sur les éléments,(3) sur les hommes, sur les dieux mêmes. Qui dira l'origine des sciences humaines et de la superstition, dira aussi l'origine de la magie.

Mais à quelque époque que l'on étudie l'histoire de la magie, on est frappé de voir son nom désigner tantôt la science cachée au vulgaire, par laquelle les sages, au nom du principe *de tout bien*, commandaient en maîtres à la nature, et tantôt s'appliquer à l'art d'opérer des merveilles en invoquant les génies malfaisans. Cette distinction de pouvoirs égaux ou inégaux,

---

(1) *Vie de Zoroastre. Zenda Vesta.* T. I ; partie IIème. pages 10 et suivantes, page 18, etc.

(2) *Adv. Hueres. Lib.* I. § 6.

(3) Cette persuasion existe également en chine.

mais contraires et produisant toutefois des effets semblables, se retrouve dans l'histoire de Zoroastre, et se rencontrera partout où des hommes, doués de mêmes ressources magiques, auront des intérêts opposés. Quels furent en tous les temps, les mauvais génies? Les dieux ou les prêtres d'une religion rivale. Prestige là, miracle ici, le même fait, suivant les opinions et les localités, fut attribué à l'intervention des puissances célestes et à l'entremise des démons infernaux.

A cette opposition directe sur l'origine des merveilles adorées ou vouées à l'horreur par la superstition, s'alliait pourtant un accord unanime sur leur réalité. L'assentiment du genre humain est, dit-on, une preuve certaine de la vérité (1). Quand cet assentiment s'est-il prononcé avec plus de force qu'en faveur de l'existence de la *magie*, de la science d'opérer des miracles, quelque nom qu'on lui donne, quelque titre qui la décore? Les nations civilisées depuis des milliers d'années, les peuplades les plus barbares, (si l'on excepte quelques hordes véritablement *sauvages*) toutes proclament, chérissent et redoutent le pouvoir accordé à quelques hommes de s'élancer par leurs œuvres hors de l'ordre commun de la nature.

Les leçons de la philosophie ont ébranlé,

---

(1) *Consensus omnium populorum, etc.*

en Europe, cette antique croyance. Mais l'incrédulité, justement sévère pour les fictions de l'imposture, n'irait-elle pas trop loin si elle proscrivait, à ce titre, tous les récits de miracles parvenus jusqu'à nous? J'ose croire (et j'étends cette assertion aux prodiges, et aux œuvres magiques) que, dans les récits de ce genre, il y en a peu qui soient entièrement controuvés.

Pour admettre cette proposition, il suffit d'étudier la nature de l'homme, non dans des théories trompeuses, mais dans ses habitudes constantes. Une imposture qui, dans nos sensations, ou dans nos souvenirs, ne rencontrerait rien qui la secondât, s'établirait mal aisément: moins aisément encore elle prendrait naissance. Le mensonge est plus facile pour altérer la vérité que pour la contrefaire (1); l'invention, jusque dans les petites choses, coûte des efforts dont l'homme n'est pas toujours capable. Le génie inventeur, lors même qu'il ne s'exerce que pour nous plaire ou nous instruire, cède à chaque pas, au besoin de se rapprocher de la réalité, et de la mêler à ses créations, certain que sans cet artifice, elles trouveraient peu d'accès dans l'esprit humain. A plus forte raison, l'homme

(1) « On suppose difficilement une chose pleine d'invraisemblance; et, osons le dire, un fait de cette nature est rarement controuvé. » *Ste.-Croix; examen critique des historiens d'Alexandre.* IIème. édition, page 29.

qui a un grand intérêt à subjuguer la crédulité, hasardera rarement une fable qui n'ait pour base quelque chose de vrai, ou dont la possibilité soit démontrée : cette attention adroite perce dans les emprunts faits à des âges et à des pays très-éloignés, dans les répétitions dont abonde l'histoire des prodiges, et que déguise faiblement l'altération de quelques détails. On la reconnaîtra mieux encore, en se convainquant avec nous que les faits merveilleux peuvent s'expliquer presque tous par un petit nombre de causes plus ou moins faciles à discerner et à développer.

La recherche de ces causes n'a point pour but de satisfaire une vaine curiosité. Ces prodiges illusoires, nés d'une observation imparfaite de la nature, ces impostures de méprisables jongleurs, ont une importance véritable dans l'histoire de la civilisation. Les sciences physiques, sources fécondes de miracles, appartiennent à cette histoire comme faisant partie des richesses de l'intelligence humaine ; leurs progrès, leurs variations fournissent, par leurs dates, des données précieuses sur l'antiquité de la civilisation et sur ses vicissitudes. Presque en tous lieux enfin, les miracles ont été l'instrument le plus puissant de la civilisation ; et elle-même a reconnu tellement pour son principe l'intervention visible de la divinité que l'on révoque en doute s'il peut exister des lois, des institutions durables, sans la

garantie qu'assure cette intervention aveuglément respectée (1). Mais comment a-t-on amené les hommes à croire à sa réalité ? Par des œuvres surnaturelles. Étudier l'histoire de ces œuvres, c'est moins encore suivre une branche intéressante de nos connaissances, qu'approfondir le secret dont tant d'hommes se sont servis pour régir le genre humain, pour le conduire à l'infortune ou au bonheur, à la grandeur ou à la bassesse, à l'esclavage ou à la liberté.

Il importe de fixer d'abord le sens des mots.

Les prodiges sont les événemens indépendans de l'action des hommes, dans lesquels la nature s'écarte de la marche qu'elle semble s'être invariablement prescrite.

Les *miracles* et les *œuvres magiques*, rapportés également à une influence supérieure, sont les merveilles opérées par les hommes, soit qu'une divinité bienfaisante ou terrible daigne se servir de leur ministère ou même se revêtir de la forme humaine, soit que par l'étude des sciences transcendantes, de hardis mortels aient asservi à leur empire les génies doués de quelques pouvoirs sur les phénomènes de la nature.

Plusieurs *prodiges* n'ont existé, ou n'ont pris de l'importance que pour l'enthousiasme, l'ignorance ou la crédulité. D'autres au contraire, tels que les chûtes d'*aërolithes*, les

---

(1) *J. J. Rousseau, Contrat social, liv. IV, chap.* 8.

météores enflammés, les illusions produites par un état particulier de l'atmosphère, sont des phénomènes réels qu'une physique éclairée ne rejette plus, quoiqu'elle ne parvienne pas toujours à les expliquer d'une manière satisfaisante.

On a, je crois, trop peu étudié comme des *faits*, les *prodiges* que l'antiquité présentait aux peuples et aux princes comme les signes indicateurs de l'avenir, l'expression de la volonté des dieux, la marque certaine de leur faveur ou de leur indignation. L'histoire naturelle pourrait, dans cette étude, s'enrichir de notions intéressantes, la physiologie y retrouver plusieurs *cas rares* (1) qui deviendraient par cela même,

---

(1) *Julius Obsequens* (*De prodigiis*) paraît s'être borné à extraire les registres où les pontifes consignaient chaque année les *prodiges* qui leur étaient dénoncés. On trouve dans le fragment qui nous reste de son livre, non-seulement la mention de fréquentes *pluies de pierres*, la preuve quatre fois répétée *que la stérilité des mules n'est pas une loi immuable de la nature*, l'indication d'une *combustion humaine spontanée* que l'on crut déterminée par le reflet d'un miroir ardent, etc., etc., mais aussi deux exemples d'un *accouchement extra-naturel* dont la possibilité a été discutée de nos jours; et l'observation sur un animal, d'un phénomène semblable à celui qu'a offert en 1814, le *jeune garçon de Verneuil*, (Amédée Bissieux). *Servio Flacco Q. Calpurnio, Cos; Romæ puer* SOLIDUS *posteriore naturæ parte genitus. . Sergio Galbâ, M. Scauro Cos .. idem* (puer) *posteriore naturâ* SOLIDUS *natus qui* VOCE MISSA, *expiravit. . . . C. Valerio, M. Heremio Cos; maris Vituli cum exta demerentur gemini Vitelli in alvo ejus inventi.*

moins problématiques et plus faciles à rattacher à l'ensemble de la doctrine Il importerait surtout de rechercher ce qu'il y avait de raisonné et de scientifique dans le jugement que le prêtre ou l'augure portait sur les conséquences d'un prodige, et dans les cérémonies expiatoires qu'il prescrivait pour les prévenir. Souvent, sans doute, il ne cherchait qu'à distraire ou à rassurer l'imagination effrayée; souvent l'ignorance et la crainte obéissaient aveuglément à une superstition routinière, stupide ou féroce; mais puisque l'inspection des entrailles d'un grand nombre de victimes, comme l'avait enseigné Démocrite, pouvait fournir aux colons débarqués sur une terre inconnue, des indices probables de la fertilité du sol et de la salubrité du climat (1), cet exemple, fût-il unique, prouverait que, dans les pratiques religieuses des anciens, quelques-unes, au moins dans l'origine, émanèrent, non de l'erreur et du charlatanisme, mais d'une science positive dont nous pourrions retrouver des vestiges encore instructifs.

La science, on le sent, doit se montrer

Si l'on en croit *Jean Lange*, médecin du XVI-me siècle, un cerf, pris par *Otto Henri*, comte palatin, ayant été ouvert, on trouva dans ses entrailles un fœtus formé. Un ou deux faits analogues auront suffi pour faire croire à *l'hermaphroditisme*, au changement de sexe, *chez les hyènes*, chez les lièvres, etc.

(1) *Vitruv.* de Architect., et *Cicer.* de Divin., I, 57, et II, 13.

plus à découvert dans ce qui était purement l'œuvre des hommes. Afin de resserrer son domaine en de justes limites ; indiquons d'abord les causes qui concouraient avec celle-là à la production des miracles; ce sont les mêmes qui souvent déterminaient l'apparition ou l'importance des prodiges, dont savait s'emparer le *Thaumaturge*, prompt à suppléer par l'audace et la présence d'esprit à son impuissance réelle.

L'ignorance dispose la crédulité à recevoir les prodiges et les miracles; l'orgueil l'y intéresse, l'amour du merveilleux la séduit, la prévention l'entraîne, l'enthousiasme l'enivre, l'effroi l'aveugle, la passion l'égare, l'imagination la subjugue. Et cette suite d'événemens dons nous n'apercevons pas la liaison et qui permet ainsi de rapporter un effet à une cause qui lui est étrangère, le hazard, en un mot, combien de fois, secondant tous ces agens d'erreur, ne s'est il pas joué de la crédulité humaine?

Enfin nous n'avons prétendu que circonscrire et non pas nier absolument les résultats de l'imposture. Comment, en effet, ne pas apercevoir qu'en fait de prodiges et de miracles, l'imposture se mêle presque à tout, et profite sûrement de tout? Combien n'a-t-elle pas enfanté de fables et de merveilles, lorsque inspirée par l'ambition, l'intérêt et la jalousie, elle a égaré dans de fausses routes les *profanes*, que des recherches de physique expérimentale auraient pu conduire à

la découverte des secrets sacrés. Quand les hommes qui ne connaissaient que l'or natif, charrié par les rivières, virent la classe instruite tirer ce métal de substances où rien n'indiquait à l'œil sa présence, ils crurent que, transmutant les substances, *elle fesait de l'or*, et voulurent deviner son secret... La cupidité et l'orgueil se réunirent pour entretenir leur erreur. Elles mêmes peut-être l'avaient fait naître. Il est permis de les en accuser, quand on sait d'ailleurs à quel point l'esprit de mystère a surchargé d'accessoires futiles ou mensongers, l'expression des faits réels, et cela *pour cacher les découvertes des sages à une multitude indigne de les connaître*. (1) Ces expressions de Roger Bacon prouvent que cette méthode existait encore dans le moyen âge : mais son origine remonte au premier jour où des hommes instruits voulurent donner à leurs connaissances un caractère surnaturel, pour paraître aux mêmes supérieurs à l'humanité, et dominer sur le reste des mortels.

C'est le même désir qui a conduit si fréquemment les thaumaturges à rattacher un fait naturel à l'action de la divinité ou de la magie : soit que les augures romains *devinassent miraculeusement* (ce qu'ils savaient sûrement d'avance,) en quel endroit du

---

(1) « Quæ philosophi adinvenerant in operibus artis et naturæ ut secreta occultarent ab indignis » (ROBERT. BACON. *de secret. oper. Art. et Nat. cap.* 1.)

Tibre on retrouverait la tête d'une statue renversée par la foudre, (1), soit qu'à l'instant d'une éclipse (qu'elle avait su calculer,) Aglaonice persuadât aux femmes de Thessalie que, par ses chants magiques, elle pouvait obscurcir la lune et la forcer à descendre sur la terre (2).

Plus basse communément et non moins grossière, l'imposture ne s'est proposé que de rançonner la superstition et de lui vendre bien cher des œuvres surnaturelles et des substances merveilleuses, telles que les *talismans* et les *caractères* : quelquefois, au contraire, se montrant bienfaisante, elle s'est exercée à sanctionner, par le prestige du merveilleux, un précepte salutaire : quand par exemple, elle a attribué à une pierre la propriété de conserver la pureté de la voix, pourvu que les chanteurs qui voulaient profiter de sa vertu, vécussent dans la continence (3).

D'autres fois, enfin, secourant la vanité d'une nation ou d'une famille, elle a introduit un prodige dans l'histoire, pour en effacer une tache, ou y ajouter un ornement. En vain la tradition conservée par deux historiens graves, (4) rapporte que le féroce Amulius fit violence à sa nièce Rhéa Sylvia,

---

(1) *Cicer. De Divin.* I. § X.
(2) *Plutarch. de Oracul. defectu.*
(3) *Solin Cap.* XL.
(4) *C. Licinius Macer; M. Octavius*, cités par *Aurelius Victor : de Origine gentis Romanæ; cap.* 19.

et

et la rendit mère de Romulus et de Rémus ; on répétera sans cesse que les fondateurs de Rome naquirent des amours du dieu Mars. Ce ne sera plus le Sabin Métius Curtius qui aura laissé son nom au marécage illustré par sa défense vigoureuse contre les efforts de Romulus. (1) Pour citer un patricien du même nom qui, au même lieu, se précipita tout armé dans un gouffre miraculeusement ouvert, et refermé moins miraculeusement, Rome empruntera à la Phrygie (2) une anecdote, ou plutôt un apologue.

---

(1) Varron *(de linguâ latinâ* IV. § 32.*)* après avoir rappellé cette origine du lac *Curtius*, sur l'autorité de *L. Calpurnius Piso*, ajoute, ce qui n'a rien d'invraisemblable, que suivant *C. Ælius* et *Q. Lutatius*, le *Lacus Curtius*, ayant été frappé de la foudre, prit le nom du consul chargé suivant l'usage par le sénat, de l'enceindre d'une muraille. Il raconte aussi la tradition communément adoptée; mais c'est du ton d'un homme peu persuadé, puisqu'il appelle le héros qui se précipita dans le gouffre *un certain Curtius (quemdam Curtium)*. Suivant Tite-Live *(lib. 1. cap.* 12, 13 ,*)* Métius Curtius chef des Sabins, s'étant précipité du capitole, sur les Romains en déroute, fut repoussé par Romulus : son cheval effrayé le jetta *dans un marais ;* il parvint à s'en retirer, et continua à combattre jusqu'au moment où les Sabins vinrent séparer leurs pères et leurs époux.

(2) *Parallèles d'histoires Grecques et Romaines*, (faussement attribués à Plutarque.) Au § X, on raconte un semblable dévouement du fils du roi Midas. Cet ouvrage mérite en général peu de confiance ; mais on peut, je crois, admettre son témoignage, quand il s'agit de faire disparaître de l'histoire un fait évidemment fabuleux, sur lequel les anciens annalistes de Rome sont loin de s'accorder. *Voyez ci-après p.* 44.

Ne perdons pas de vue ces considerations: et pour retrouver presque toujours un fait naturel sous l'enveloppe du prodige le plus absurde, il nous suffira d'écarter les accessoires fabuleux qu'y aura ajoutés quelqu'une des causes dont nous venons de signaler l'influence.

Dans l'énumération des plantes douées de propriétés magiques, Pline en nomme trois qui suivant Pythagore, ont la propriété de *congeler* l'eau (1). Mais ailleurs (2), et sans recourir à la magie, Pline accorde au chanvre une propriété analogue : suivant lui le suc de cette plante, versé dans l'eau, l'épaissit soudain en forme de gelée. On croit avec beaucoup de vraisemblance qu'il désigne ici une sorte de guimauve à feuilles de chanvre (*Althæa canabina Linn.*), dont le suc très-mucilagineux peut produire, au moins en partie, cet effet singulier que l'on obtiendra de même de tous les végétaux aussi riches en mucilage; ce n'est donc dans les deux cas qu'un fait un peu exagéré par l'amour du merveilleux, et inexactement exprimé par Pythagore. Une semblable inexactitude doit être rectifiée dans cette opinion attribuée au même philosophe, que l'homme malade pendant la floraison de certaines plantes, ne guérit jamais si bien qu'il n'éprouve des ressenti-

(1) *Plin. Hist. Nat. lib.* XXIV. *cap.* 13 et 17.
(2) *Plin.* XX. cap. 23.

mens de sa maladie toutes les fois que les mêmes plantes fleurissent de nouveau. (1) Cela est vrai de plusieurs maladies, et ne tient pas à la nature des plantes, mais à la révolution de l'année, qui, souvent, avec le printemps, ramène des retours périodiques d'affections goutteuses ou rhumatismales, etc.

Les écrivains Grecs et Romains rapportent ce qui leur a été raconté et souvent dans une autre langue que la leur, sans l'avoir vu, ni discuté, ni quelquefois compris. Cela suffit pour rendre absurde, quand elle n'est pas intelligible, la narration d'un fait simple et véritable. Ktesias (2 place dans l'Inde « une fontaine qui, tous les ans, se » remplit d'un or liquide. On y puise l'eau » chaque année, avec cent amphores de » terre que l'on brise quand l'or est durci » au fond, et dans chacune desquelles on » en trouve la valeur d'un talent. » Larcher (3) tourne ce récit en ridicule, et in-

(1) *Plin.* XXIV. cap. 17.

(2) *Ktesias apud Photium.*

(3) Larcher. Traduction d'Hérodote, 2e. édition, tom. 6. *page* 243. — Ce savant s'est montré trop prévenu contre le rival du *père de l'histoire.* « Que Roxane, s'écrie-t-il, ait accouché d'un enfant sans tête, (fait rapporté dans les fragmens de l'*histoire de Perse*) » C'est une absurdité capable elle seule de décréditer Ktésias ». (*ibid. ibid. page* 266, *note* 35). Tous les Dictionnaires de Médecine auraient appris à Larcher que la naissance d'un enfant *acéphale* n'a rien d'impossible. (Voyez l'article *acéphale* dans le *Dictionnaire des Sciences Médicales*, tom. 1.)

siste particulièrement sur la disproportion du produit avec la capacité de la fontaine qui ne contenait pas moins qu'une toise cube du liquide précieux.

Le récit de Ktésias est tout-à-fait exact; il a seulement dit *Or liquide*, quand il devait dire *Or suspendu dans l'eau;* et il a d'ailleurs eu soin d'exprimer que c'était l'*eau* qu'on puisait, et non pas l'*or*. Cette fontaine était le bassin d'un *lavage d'Or*, tel qu'il en a existé par-tout où se trouvaient des rivières et des terrains aurifères, et tel qu'il y en a encore de très-importants au Brésil. L'or natif, extrait par l'eau de la terre à laquelle il était mêlé, s'y trouvait probablement en particules assez tenues pour surnager. C'est un phénomène observé au Brésil dans les *lavages d'Or* (1). On préférait, en conséquence, à la méthode usitée aujourd'hui, celle de laisser l'eau s'évaporer, jusqu'à ce que l'Or fut déposé au fond et sur les parois des vases que l'on brisait ensuite, et dont, sans doute, on raclait ou on lavait les fragmens. Ktésias ajoute que l'on trouvait du fer au fond de la fontaine. Ce trait complète la vérité de sa narration. Le soin de dégager l'or de l'oxide noir de fer qui s'y trouve mêlé, est un des plus grands travaux dans les *lavages* du Brésil (2).

---

(1) *Mawe. Voyage dans l'intérieur du Brésil*, tom. I. pages 135 et 330.

(2) *Mawe. ibid.* tom. I. 329, 331; et tom. II. pages 40, 51, 114.

« La plante *Baaras*, dont la couleur est » celle de la flamme, brille vers le soir, » comme une sorte d'éclair (1) » ?... Cela n'a rien d'impossible : la fleur de la capucine, à l'instant de sa fécondation, présente le même phénomène, sur-tout si on l'observe après une journée très-chaude à l'entrée de la nuit ; ici, à la vérité, le fait physique est un peu plus altéré. Josephe suppose constant un phénomène momentané. Dans les fables qu'il ajoute sur le danger que l'on doit braver pour cueillir cette plante, on reconnaît l'invention des Thaumaturges qui voulaient éloigner toute autre main que la leur, d'une racine à laquelle ils attribuaient des vertus miraculeuses.

Dans les vallées voisines du lac Asphaltite, dit le voyageur Hasselquist, le fruit du *Solanum mélongéna* (LINN.) est souvent attaqué par un insecte (*Tenthrédo*) qui convertit tout le dedans en poussière, ne laissant que la peau entière, sans lui rien faire perdre de sa couleur (2). C'est aux mêmes lieux que Josephe fait naître *la pomme de Sodome*, qui trompe l'œil par sa couleur, et sous la main se résout en fumée et en cendres, pour rappeler, par un miracle permanent, une punition miraculeuse,

(1) *Joseph. de Bell. jud.* (VII. 25) Ælien (*de animal.* XIV. 27) raconte précisément les mêmes choses d'une plante qu'il nomme *Cynospaftos* ou *Aglaophotis*).

(2) *Hasselquist. Voyage dans le Levant*, tom. II. page 90.

aussi juste que terrible (1). L'historien ancien généralise donc encore l'accident particulier observé par le naturaliste moderne; c'est pour lui le dernier trait de la malédiction divine, que les traditions de ses ayeux font peser sur les ruïnes de la Pentapole.

Le penchant à rattacher ainsi aux localités les souvenirs historiques ou mythologiques que leurs noms rappellent, a enfanté un grand nombre de prodiges. Une roche élevée présente de loin la ressemblance d'une femme éplorée et succombant à la douleur (2). Un écueil, voisin de Corfou, offre, de manière à tromper des regards même attentifs, l'apparence d'un vaisseau à la voile (3).

Ne cherchons point ailleurs l'origine des fables qui transforment en rochers, et Niobé et le vaisseau d'Ulysse.

Dans une vallée dont le sol est si profondément impregné de sel, que l'atmosphère même en est chargée (4), le hazard a ébauché sur un bloc de pierre, où se déposent continuellement des efflorescences salines, la figure d'une femme debout, et détournant la tête. Près de là, dit-on, périt jadis

---

(1) *Joseph. de Bell. jud.* V. 5.

(2) *Pausanias.* (I. 21).

(3) *Plin Hist. nat.* IV. 12. *Observations sur L'île de Corfou. Bibliothèque universelle. (Littérature)* tom. II. page 195 (Juin 1816).

(4) *Volney. Voyage en Syrie.* I. 83.

l'épouse d'un patriarche célèbre, victime, dans sa fuite, d'un regard peut-être involontaire : le bloc devint une statue de sel, en laquelle cette femme a été transformée, pour avoir retourné la tête malgré les ordres de son guide; et la crédulité adopte avidement un prodige qui réunit l'avantage de se lier à l'histoire locale, et celui d'offrir un apologue dirigé contre la curiosité.

Avec plus d'empressement encore, la piété accueillera un prodige honorable pour les lieux qui lui sont chers. En se couchant au bord d'un puits, à Bethléem, la tête couverte d'un linge, on voyait, suivant Grégoire de Tours, (1) l'étoile qui guida les trois Mages, passer d'une paroi du puits sur l'autre en rasant la surface de l'eau; mais elle n'était visible, ajoute l'historien, que pour ceux que leur foi en rendait dignes, c'est-à-dire, qui étaient assez vivement prévenus pour ne pas reconnaître dans ce qu'ils appercevaient l'image vacillante d'un rayon de soleil réfléchi par l'eau.

Les mineurs qui périssaient suffoqués, avaient été tués par le *démon de la mine*; des esprits infernaux, gardiens de trésors cachés dans les profondeurs de la terre, immolaient l'homme avide qui, pour s'en emparer, osait pénétrer jusqu'à leur asyle. Dans ces traditions si anciennes et si répan-

(1) *Grég. Tur. miracul.* Lib. I. § I.

dues, nous reconnaissons les effets redoutables des *mofètes* ou vapeurs déléteres, qui se dégagent dans les souterrains, et sur-tout dans les mines : la science préservatrice qui les combat avec succès, a révelé leur nature et dissipé les fantômes créés par l'ignorance et l'effroi.

C'est à la science aussi qu'il appartient de prévenir ou de guérir les erreurs spontanées et universelles, véritables épidémies, telles que souvent on voit une multitude entière être trompée sans qu'il y ait un trompeur. « Les truyes en chaleur atta- » quent même les hommes, » a dit Aristote (*Histoire Naturelle* VI. 18). Au commencement du dix-septième siècle, un prêtre français, exposé, par un malheureux hasard, à une semblable aggression, fut accusé de sortilège par son propre frère, et traîné devant les tribunaux, aux cris de toute une ville frappée d'horreur (1). Qu'un homme instruit eût rappelé alors ce qu'avait écrit Aristote vingt siécles auparavant, il faisait cesser le scandale et prévenait l'absurdité barbare d'un procès criminel.

---

(1) *D'Aubigné. Baron de Foeneste. Liv.* IV. *ch.* II. L'observation des écarts de la nature chez les animaux, pourrait expliquer bien des contes de sorcellerie, et plusieurs traits de mythologie. Bodin (*Démonomanie*. pag. 308) dit que l'on regarda comme un démon le chien d'un couvent, qui levait les robes des religieuses pour en abuser. On a vu des daims, des chevreuils apprivoisés, s'élancer sur des femmes.

Mais en vain l'interprête de la science eût-il élevé la voix et signalé un phénomène déjà connu où l'enthousiasme voyait un prodige, si les hommes en possession de se faire croire avaient quelque intérêt à persuader que le prodige était réel. Bravant les prêtres qui le menacent au nom de la divinité dont il méprise les droits, Erésichton porte la hache dans un bois consacré à Cérès. Quelque temps après, il est attaqué de *boulimie*, maladie dont on a observé des exemples dans les temps anciens, comme de nos jours. Une faim insatiable déchire ses entrailles; en vain il s'efforce de la satisfaire, ses richesses épuisées ont bientôt disparu; toutes les ressources lui manquent, il succombe, il meurt de misère et d'inanition : les prêtres triomphent; un myrthe, consacré par eux, va redire à jamais que l'impie Erésichton a péri misérablement, victime dévouée à la vengeance de Cérès, de la divinité dont les présens nourrissent le genre humain.

Un sentiment plus noble et plus juste guide l'auteur de la Genèse, quand il fait tourner au profit de la morale la destruction de Sodôme et de Gomorrhe, et présente cette catastrophe comme la punition des crimes de leurs habitans. On ne peut révoquer en doute l'existence d'habitations humaines aux lieux où se trouve aujourd'hui le lac Asphaltite. Elles ont été détruites par une conflagration subite : la

tradition est uniforme sur ce fait, qui, en lui-même n'a rien que de naturel. Quoique des jets de flamme accompagnent quelquefois les tremblemens de terre, ce phénomène ne répond pas suffisamment à l'idée d'un embrâsement général, pour fournir la base d'une explication satisfaisante. Strabon (*Lib.* XVI) attribue la destruction des villes situées sur l'emplacement actuel du lac Asphaltite, à l'éruption d'un volcan.

Il paraît qu'en effet, sur les bords de la Mer-Morte, se rencontrent quelques-uns des produits dont la présence, après des milliers d'années, révèle l'existence antérieure de l'un de ces grands ateliers de création et de destruction; mais ni leur quantité, ni leur variété ne sont telles que le ferait supposer une origine si récente. D'ailleurs la nature du sol suffit à la solution du problême.

De nombreux puits de bitume existaient dans cette vallée (1). Elle était assise sur la couche de matières éminemment inflammables qui forme encore le fond du lac Asphaltite; et dont une partie se trouvait mise à découvert, sous une atmosphère brûlante, tandis que l'autre s'étendait sous la terre, dans un état très-voisin de la liquidité. L'embrâsement, déterminé par une cause accidentelle, probablement par le feu du ciel, se propagea avec une rapidité dont

(1) « *Vallis autem Sylvestris habebat multos puteos bituminis.* (Genès XIV, v. 10.)

les incendies, qui dévorent quelquefois les mines de houille ou de charbon de terre, ne nous donnent pas une idée. Les habitations en feu, la campagne minée au loin par la flamme souterraine (1), s'abymèrent dans le gouffre que créait l'affaissement du sol, affaissement proportionné à la consommation du bitume. Le Jourdain, qui alors poussait, peut-être, plus loin son cours (2), se précipita dans le nouveau lac dont l'étendue bientôt fut assez considérable pour que le fleuve s'y perdît tout entier. Une seule famille échappa au désastre : son chef ayant prévu sans doute avec quelle célérité marcherait l'incendie, se hâta d'atteindre les limites de la couche de bitume ; et craignant même une méprise dangereuse, quitta bientôt son premier asile, pour se réfugier sur une montagne (3).

---

(1) « Ils campèrent dans la vallée des puits de bitume ; car ces puits existaient alors dans ce lieu. Depuis, après la destruction de Sodôme, un lac y parut soudainement et fut appelé Asphaltite, à cause du bitume que l'on y voit *sourdre* (*scatere*) de toutes parts. » (*Joseph. Ant. Jud. Lib.* 1. *C.* 10.) . . . . » Dieu lance un trait sur la ville, et la brûle avec ses habitans, et dévaste par un pareil incendie la campagne etc. . . . . (*Ibid. C.* 12.) L'expression *scatere*, indique que le Bitume sortait liquide de la terre, et par conséquent très-facile à enflammer. »

(2) *Genes C. XIII. V.* 10. *Omnem regionem Jordanis quæ, universa irrigabatur, antequam subverteret dominus Sodomam et Gomorrham.* »

(3) *Genes C. XIX. V.* 30. *Ascendit que Loth de Segor, et mansit in montem. . . . . Timuerat enim manere in Segor.*

La foi qui arme contre le crime et le vice une vengeance surnaturelle, sait aussi offrir une assistance merveilleuse aux desseins de l'homme juste, aux efforts de l'innocence opprimée.

Lorsque Thrasybule, à la tête des exilés athéniens, venait délivrer sa patrie du joug des trente tyrans, un météore enflammé brilla devant ses pas (1) : c'était une colonne de feu envoyée par les dieux, pour le guider, au sein d'une nuit obscure, et par des chemins inconnus à ses ennemis.

Les chûtes d'aérolithes sont assez fréquentes pour pouvoir coïncider avec le moment d'un combat. Jupiter alors fait pleuvoir des pierres sur les ennemis d'Hercule ; Dieu, si l'on en croit les Arabes, écrase les Ethiopiens, profânes assiégeans de la ville sacrée de la Mecque (2).

On sait combien souvent des légions de sauterelles désolent l'Égypte et la Syrie ; si ces contrées alors échappent à une entière dévastation, c'est quand un vent soudain enlève cette nuée d'insectes et les précipite dans les flots. Mais dans les récits de l'Exode, les sauterelles sont envoyées pour punir le roi d'Egypte de son injustice envers Israël ; et le vent d'Occident qui les emporte dans la Mer Rouge n'est ac-

---

(1) *St. Clem.° Alex. Stromat. I.*

(2) Voyages de Bruce aux sources du Nil. (In-8°.) tome II, pages 446, 447.

cordé par le ciel qu'aux priéres de Moïse (1).

Dans l'Exode encore, Moïse délivre l'Égypte des ravages de *la mouche*, après en avoir constamment préservé le territoire de Gessen occupé par les Hébreux.

Quel était cet exécuteur des vengeances de Jehovah? La version Ethiopienne de la bible, et le texte hébreu lui donnent le nom de *Tsaltsalya* (2). C'est celui d'un insecte, fléau des pasteurs de l'Abyssinie, de *la mouche* qui, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne, infeste toutes les terres grasses et fertiles de ces régions, et ne s'arrête qu'à l'entrée des sables. Supposons qu'une fois le *Tsaltsalya* franchit les limites qui semblent circonscrire son apparition, et pénétra jusqu'en Egypte : la contrée sablonneuse de Gessen dut rester encore exempte de ses atteintes, au milieu des riches vallées qu'il désolait. Cette préservation exclusive et la disparution subite de l'insecte redouté, passèrent facilement pour des miracles aux yeux d'hommes qui ne pouvaient pas savoir combien est régulière sur ces deux points la marche de la nature.

Serait-il impossible même que la civilisation de l'Afrique ancienne, fût antérieure à l'apparition du *Tsaltsalya*, et que ce

---

(1) Exod. X, vol. 18, 19.

(2) Bruce. *Voyage aux sources du Nil*, *in*-8°. II, 196, 203 *et* IX, 374, 381.

fléau, ainsi que tant d'autres, soit venu, comme envoyé par un génie malfaisant, troubler les jouissances que faisait goûter aux hommes leur réunion en société ? Si l'on admet cette hypothèse, on aura peu de peine à concevoir comment, dans les premiers ravages de cet inévitable ennemi, on sût montrer à la crédulité et à l'effroi, la punition de quelqu'une des fautes que la fragilité humaine permet toujours de supposer et que multiplie à l'infini l'exigeance des prêtres. Avec cette tradition, Moïse avait rapporté d'Éthiopie la connaissance du privilége dont jouissent les pays sablonneux. Lui fût-il bien difficile de combiner l'une et l'autre pour en former l'histoire miraculeuse qu'il racontait à une génération née dans le désert, et élevée dans l'ignorance invincible des anciens souvenirs et des faits dont ils sont dérivés ?

Une ignorance semblable de phénomènes exclusivement propres à certains lieux, a fait adorer comme un miracle, et plus tard rejetter comme une fable, l'histoire des cailles qui vinrent soudainement nourrir les Israëlites dans le désert. Nieburh. (*Voyage en Arabie*, in-8°., tome II, page 360 et Hasselquist (*Voyages au Levant*, tom. II p. 175) ont prétendu que ces *cailles* ne pouvaient être que des sauterelles. Mais Volney (*Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, I. p. 107, 108), établit qu'il y a dans ce désert, deux passages annuels

de cailles. Dans cette ressource naturelle, mais inattendue, Moyse montra aux Juifs, l'œuvre de la divinité, qui exauçait leurs prières, ou daignait même céder à leurs murmures.

Il lui fut plus facile encore d'appeller leur pieuse reconnaissance sur le passage de la Mer Rouge. Pour confirmer la réalité du miracle, ou pour l'expliquer, on a cité une tradition très-ancienne, conservée par les *Ictyophages*, qui habitaient aux bords de cette mer : le reflux, disaient-ils, fut une fois si violent qu'il mit à sec le golphe entier, mais aussitôt le flux le remplit de nouveau (1). Ce phénomène est analogue à celui qu'on observe souvent dans les tremblemens de terre ; il rappelle le désastre qui noya les Perses, lorsqu'ils voulaient entrer dans la presqu'île de Pallène, et où l'on vit un effet de la vengeance de Neptune (2), comme la perte des Egyptiens fut attribuée au courroux du Dieu d'Israël. Mais pour être adoré des Hébreux et admis par nous, le miracle n'a pas besoin de ces circonstances extraordinaires. Le bras de mer que traversa Moyse est étroit et sujet au flux et reflux (3). Pendant l'année que signala ce passage mémorable, la chaleur fut si excessive, si l'on en croit Paul

(1) *Diod. Sic.* III. 20.
(2) Hérodot. VIII. 129.
(3) Hérodot. II. cap II. Diod. Sic. III. 20.

Orose, qu'elle donna naissance à la fable de Phaëton (1). L'eau devait avoir d'autant moins de profondeur, et le passage offrir moins de difficultés. Les Egyptiens fatigués différèrent, dit Josephe (2), d'attaquer les Hébreux. Ceux-ci eurent donc le temps de profiter du reflux ; quand leurs ennemis se décidèrent à les poursuivre, il était trop tard, la marée remontait, et, suivant le même historien, le vent, la pluie, la tempête secondant son mouvement, rendaient le retour des eaux plus prompt et leur action plus rapide.

Mais comment tant de *faits* qui s'expliquent naturellement, ont-ils pu passer pour surnaturels ? Le vulgaire, répondrais-je, adorait et ne réfléchissait pas : l'homme instruit se soumettait, par habitude, à la croyance établie ; le prêtre ne parlait que pour la faire respecter, à moins que des haines de parti, plus puissantes que l'intérêt sacerdotal, ne lui arrachassent des révélations indiscrètes. A la voix du prophète Jadon, Jeroboam a vu se fendre l'autel de pierres qu'il couvrait de victimes impies: il a vu sa main se *retirer*.... Un prophète de la faction opposée vient le rassurer, en lui expliquant ce double prodige : l'autel, construit à la hâte, s'est affaissé sous le poids des victimes, et la

(1) P. Oros. I. 10.
(2) *Joseph. Ant. Jud.* II. 7.

main

main du roi s'est engourdie de lassitude (1). Plus tard, on voit Sédékias, après avoir frappé le prophête Michée son antagoniste, le défier insolemment de se venger, en lui faisant *retirer* la main comme Jadon le fit à Jéroboam, et Michée ne point accepter le défi (2).

Quelquefois, au contraire, une cause oubliée ou méconnue avait dès longtemps dérobé le fait naturel aux prêtres mêmes qui proclamaient le prodige. Solin place chez les Eléens, Jupiter *chasse-mouche* : aux jeux olympiques, un sacrifice au dieu *Myiodès* fesait disparaître toutes les mouches. Hercule sacrifiant dans le lieu même où depuis Rome lui éleva un temple, invoqua un dieu *Myagrius* (3). On ajoute, à la vérité, que les mouches n'entraient point dans ce temple : mais indépendamment des secrets physiques, tels que certaines fumigations, qui peuvent produire ce phénomène, il a lieu naturellement dans les édifices profonds et obscurs, comme étaient tous les sanctuaires, et surtout quand ils n'ont d'ouverture qu'au Nord. Voyons si, loin d'être le principe du surnom de dieu, ce ne serait pas à cause de ce surnom, que le prodige

(1) *Joseph. Ant. Jud.* VIII. 3.
(2) *Joseph. Ant. Jud.* VIII. 10.

(3) *Solin. I. Plin. Hist. nat. XXIX.* Cap. 6 et *lib. X. cap.* 28.

de l'éloignement des mouches a été remarqué ou supposé.

On adorait aussi en Syrie et en Phénicie, le Dieu Belzébuth *(Baal Zebud)*, *Dieu* ou *Seigneur des mouches*. Dupuis le rapproche de *Pluton* ou *d'Hercule le Serpentaire*, dont la constellation se lève en Octobre, lors de la *disparition des mouches*. Mais une pareille coïncidence n'a pu être consacrée par la religion que dans une contrée où la présence des mouches était un fléau. C'est au-delà de Meroé que fuyaient les pasteurs, loin du redoutable *Tsalsalya*; attendant l'équinoxe d'automne, terme desiré de son règne de six mois. C'est par eux que dut être divinisé, comme vainqueur de *la mouche*, le soleil de cet équinoxe, figuré depuis par *Serapis*, Pluton et le Serpentaire. Des contrées où le dieu était adoré comme changeant la face de la terre et la destinée des hommes, la renommée de son pouvoir étendit son culte aux bords de la Mer Rouge, dans la Syrie, chez les Phéniciens. Ceux-ci le portèrent en Grèce; et cette correspondance dont nous ne pouvons plus assigner l'origine, et qui fit consacrer à Rome, sous le nom de *Janus*, le Dieu-Soleil de Méroé (1), avait longtemps auparavant élevé aux bords du Tibre l'autel du libérateur annuel des rives de l'Astapus et de l'Astaboras.

---

(1) *Lenglet, introduction à l'histoire, p.* 199.

Lorsque le culte de cette divinité locale se propagea ainsi chez des peuples auxquels elle devait être pour jamais étrangère, le prodige qu'ils lui attribuèrent naquit naturellement du sens de son nom dont ils ignoraient l'origine. Les inventions du même genre ont dans tous les temps été nombreuses. Un philosophe du dix-septième siècle s'est amusé à citer quelques-uns des saints à qui le peuple, prenant pour bases de sa foi leurs noms, souvent même défigurés, supposait le pouvoir de guérir une maladie ou d'opérer un prodige analogue à ce nom. On implorait contre la goutte le secours de *St.-Genou*, et contre les écrouelles ou mal de cou, *St.-Marcou*; *St.-Clou* guérissait les clous, *St.-Mammart* les maux de sein; *St.-Eustache* arrêtait les hémorragies (1). Etanche

Aux noms de lieux sont aussi attachés des récits de merveilles, qui se terminent toujours par supposer que le souvenir du miracle a créé le nom du pays ou de la ville. Pour les expliquer, il faut dire au contraire que le nom a enfanté le miracle.

Les formes gigantesques d'une montagne imposent trop à nos regards pour que son nom ne dépende pas le plus souvent de son aspect. Non loin de Rio-Janeiro, on voit les *Tuyaux d'Orgue*, chaine de rochers perpendiculaires, qui offre l'image ressemblante

(1) *Lamotte Le Vayer. Hexaméron rustique*, *dialogue* VI.

de cet instrument vu de face (1). La plus haute pointe du *Scheidek*, dans le Grindelwald (canton de Berne), présente l'apparence d'une suite de vertèbres, d'une *Echine;* elle a reçu le nom de *Dos-d'Ane* (2). Le nom de *Tours*, sera donné à des montagnes cylindriques (3). Des pics portent-ils dans les nues leur cime pyramidale? Ils figurent à l'œil une *Corne*, et tirent delà leur dénomination (4). Plus pointus, plus élancés, ce sont des *Aiguilles* (5). Moins effilés dans leur élévation et plus arrondis à leur cime, ils paraissent sous la forme de *Dents* (6). Supposons que le sommet d'une montagne soit découpé de manière à figurer grossièrement une *Mâchoire*, les habitans des vallées qu'elle domine ne man-

---

(1) *Mawe. Voyages dans l'intérieur du Brésil. Tom* I. *Chap.* X. *Page* 249.

(2) *Grouner. Histoire naturelle des glaciers de Suisse.* Ire. *partie, section* 3.

(3) La *Tour d'Ai*, la *Tour* de *Famelon*, dans le canton de Vaud, etc.

(4) Dans les Alpes de la Suisse Allemande, le *Jung Frau Horn*, le *Breit Horn*, le *Gross Horn*, le *Wetter Horn*, le *Schreck Horn*, etc. etc. (*Horn* en allemand, *Corne*.)

(5) Le cap *des Aiguilles*, (Afrique). — L'*Aiguille* montagne à deux lieues de *Die*. — L'*Aiguille du Dru*, l'*Aiguille du Mont-Mallet*, les *Aiguilles Rouges*, (Savoye), etc. etc.

(6) Dans le Jura, la *Dent de Vaulion;* dans les Alpes, la *Dent de Nivolet*, la *Dent de Jamans*, la *Dent de Morcle*, la *Dent de Fully* les *Dents d'Oche*, etc.

queront pas d'y reconnaître la mâchoire de l'animal que leurs habitudes leur rendent le plus familier (1). Si de l'un des pics qui forment la dentelure, jaillit une source, on dira, dans le langage commun, qu'elle sort de l'une des *Dents* de la *Mâchoire*. Le nom de la montagne, quelque ignoble qu'il paraisse, sera donné à un combat dont elle aura été le théâtre, sur-tout si la position militaire qu'elle présente a décidé le succès d'une manœuvre ou d'une ruse de guerre : plus tard, le souvenir confus de cette circonstance et l'habitude d'un style figuré et concis feront dire, et l'amour du merveilleux fera croire, que la *Mâchoire* même fut l'instrument de la victoire.

Samson est livré aux Philistins par ses compatriotes *qui l'ont lié eux-mêmes*. Il unit à la certitude de pouvoir se délier quand il en sera temps, l'espoir de surprendre ses ennemis trompés par son apparente soumission. Son projet est de les attirer dans le lieu le plus propre à favoriser une attaque imprévue ; il y parvient, et le succès couronne son attente. — Du temps de Josephe, le lieu du combat était encore nommé *la Mâchoire*, en mémoire, dit l'historien, de la victoire qu'y remporta Samson, une mâchoire d'âne à la main. Josephe avoue cependant que la source qui étancha la soif

(7) *Oni-Gnathos*, *Mâchoire d'âne*, nom d'un promontoire de Laconie. (*Pausanias* III. 22).

du vainqueur, jaillit non d'une *Dent* de cette mâchoire merveilleuse, mais d'un rocher voisin (1). . . . . Tout s'explique : et le lieu même et la *Dent* ou le rocher dont jaillit la source, ont à une époque fort antérieure aux exploits de Samson, emprunté leurs noms de leur aspect physique ; et un prodige, en apparence inexplicable, se réduit à un détail topographique où l'on a pris *au propre* des expressions figurées.

Si ce n'est point l'aspect physique d'un pays qui donne lieu à l'erreur, elle naîtra d'une expression consacrée par la piété ou par l'usage. Les Ethiopiens font une incursion en Egypte. Ils sont repoussés par une multitude de loups. Le pays miraculeusement délivré adopte le nom de ses libérateurs ; c'est le *Nome Lycopolitain* (2).

Voilà la fable. Voici l'histoire :

Le nom a donné naissance au *Mythe* ; et le pays en était décoré longtems auparavant, comme consacré au *Loup* céleste qui secourut, contre *Typhon*, *Isis* et *Horus*; c'est-à-dire, à la constellation du *Loup*, dont le lever du soir annonce l'équinoxe du printemps. Les habitans devaient en conséquence porter l'image du Loup sur leurs drapeaux et peut-être sur leurs boucliers. Voilà les Loups qui triomphèrent des Ethio-

---

(1) *Joseph. Ant. Jud.* V. 10.

(2) *Diod. Sic. lib.* I. *P.* II. 33. — *Euseb.* Praep. *Evang.* II. § I.

piens, dans un style figuré qu'adopta volontiers ce peuple pieux, toujours prêt à attribuer ses victoires à l'intervention de la divinité.

Déçue par des expressions allégoriques dont le sens dut se perdre bientôt, la crédulité des âges suivans fut encore entraînée par un puissant mobile ; l'existence d'un emblême, de la figure du *loup* : ~~l'effet nécessaire~~ l'influence des représentations emblématiques inévitable a été une des sources les plus antiques, comme les plus fécondes d'histoires surnaturelles.

Partout, dans l'antiquité, on exposait des emblêmes ingénieux, destinés à retracer ce qu'avaient de plus important, dans les dogmes et dans les souvenirs, la religion et l'histoire. Leur sens, bien compris dans le principe, s'obscurcit peu-à-peu par l'éloignement des temps, l'irréflexion et l'ignorance. L'emblême restait cependant ; il frappait toujours la vue du peuple, il commandait toujours sa foi et sa vénération. Dès-lors, la représentation même, quelque absurde et monstrueuse qu'elle fût, dût prendre, dans la croyance générale, la place de la réalité qu'elle rappellait originairement. D'un symbole qui peignait la religion et les lois émanant de l'intelligence suprême, naquit la croyance qu'un faucon avait apporté aux prêtres de Thèbes, un livre où étaient contenus les lois et les

rits religieux (1). Combien d'autres traits dans la mythologie égyptienne, combien dans les mythologies grecque et hindoue n'ont point une origine différente ? Et combien ne retrouvons-nous pas, plus près de nous, d'exemples analogues ! Dans le moyen âge, pour exprimer qu'un saint martyr avait péri par la décolation, ses statues, et sur-tout ses images dans les calendriers figurés (seuls moyens d'instruction pour des peuples qui ne savaient pas lire) le représentaient debout, supportant dans ses deux mains sa tête séparée de son corps (2). Voilà l'origine de la fable pieuse que l'on raconte de beaucoup de martyrs, aussi bien que de St.-Denys : la seule année 275 en fournit trois au diocèse de Troye en Champagne (3). Bientôt l'attitude où les montraient leurs images, autorisa à dire que, quoique décapités, ils avaient marché du lieu de leur supplice à celui de leur sépulture. Pour faire naître cette légende, ou l'accréditer, il suffirait que *l'hagiographe* contemporain, frappé des obstacles et des périls qui pouvaient arrêter les fidèles em-

---

(1) *Diod. Sic.* I. II. § 32.

(2) Voyez *Ménagiana* IV, p. 103. On peut retrouver encore des calendriers figurés, exécutés sur le modèle de ceux que je cite. J'ai vu dans une ville de Normandie, *St.-Clair* et à Arles *St.-Mithre* représentés avec leurs têtes dans leurs mains.

(3) Voyez la *Sainteté Chrétienne etc. par le P. Desguerrols*, *fol.* 33, 34, 38, 39 *et* 48.

pressés de rendre aux martyrs les derniers devoirs, eut employé une figure énergique, mais dont nous nous servons encore, même dans le discours familier, et dit que l'enlèvement de ces restes sacrés et leur inhumation fut un véritable miracle.

En effet, ce que les emblêmes sont pour les yeux, le style figuré l'est pour la pensée. Je ne parle point ici de ces allégories qui forment plus ou moins la base de toutes les cosmogonies, et qui ont été le premier langage des lois et de l'instruction; ~~mais~~ pr je parle seulement de l'art innocent de revêtir d'expressions poétiques, de figures hardies, les faits que l'on veut graver dans la mémoire des hommes. Cet art leur a donné souvent, contre l'intention du narrateur, une apparence de merveille et d'impossibilité, encore augmentée dans la suite par l'éloignement des temps et des lieux. Tantôt le regard s'arrête à l'enveloppe transparente d'un apologue, et l'on raconte gravement, que, dans l'armée que conduisait *Xercès* contre les Grecs *une jument enfanta un lièvre*, ce qui annonça l'issue de cette entreprise gigantesque (1). Ce n'est là pourtant que la fable de la *montagne qui accouche d'une souris*, améliorée peut-être par un moindre éloignement des convenances physiques, et par l'allusion piquante du lièvre à une

(1) *Val. Max. lib.* I, cap. VI, § 10.

armée de fuyards. Quand on a dit pour la première fois que des rats innombrables rongeant les cordes des arcs et les courroyes des boucliers des soldats de Sennachérib, opérèrent la délivrance du roi d'Egypte qu'il tenait assiégé (1), voulait-on raconter un prodige? Non: mais peindre, d'un seul trait, une armée que l'indiscipline et la négligence poussées au comble, rendirent incapable de résister à l'attaque subite des Ethiopiens venus au secours du roi d'Egypte, et firent tomber presqu'entièrement sous le glaive du vainqueur. Mais les prêtres à la caste desquels tenait le roi, laissèrent volontiers prendre ces expressions allégoriques dans le sens direct, et s'accréditer la croyance d'un prodige qu'ils attribuaient à leur divinité, et qui d'ailleurs dispensait l'orgueil national de la reconnaissance due à des alliés libérateurs (2). Les Hébreux, chez qui parvint seulement la tradition d'un miracle, l'adoptèrent et en remercièrent leur dieu qui n'avait envoyé l'ange exterminateur contre l'armée du conquérant que pour l'empêcher de mar-

---

(1) *Hérodot.* II. 141.

(2) Berose, cité par Josephe (*Ant. jud. lib.* X, *cap.* 2) ne parle que d'un fléau, d'une peste envoyée par le ciel, et à laquelle succombèrent sur le champ 185,000 hommes. Cela prouve qu'au temps où Bérose écrivait, les prêtres avaient déjà supprimé l'apologue des *rats* pour ne faire mention que du miracle.

cher sur Jérusalem (1) après avoir subjugué l'Egypte.

Ce progrès de la crédulité doit peu surprendre, quand on voit des fictions morales qui ne se rattachent à aucun fait devenir des traditions historiques : je pourrais citer en ce genre la parabole touchante du Samaritain secourant le blessé qu'avaient négligé le prêtre et le lévite. Elle passe aujourd'hui dans la Palestine pour une histoire constante : des moines montrèrent le lieu de la scène au voyageur Hasselquist (2). Le fait, après tout, peut être vrai ; il n'a rien qui révolte la raison, et le cœur qu'il intéresse est tenté de croire à sa réalité. Mais quand un sage, moins soigneux de la vraisemblance, voulut, dans un apologue, consacrer cette maxime que c'est peu de sacrifier au salut de la patrie, le luxe, les plaisirs, les richesses ; qu'il faut encore, et quoiqu'on soit retenu par les affections les plus chères, lui immoler sa vie, il feignit qu'au milieu d'une ville s'était ouvert un gouffre épouvantable que rien ne pouvait combler. Les dieux consultés répondirent qu'il ne se refermerait que quand on y aurait jeté ce que les hommes possèdent de plus précieux. On y précipita vai-

(1) *Reg.* IV. XIX. v. 35. *Paralip* : II. xxxij v. 21. *Isai* XXVII, v. 36. — Les Rois et Isaïe portent, comme Bérose, le nombre des victimes à 185,000.

(2) *Hasselquist. Voyage dans le Levant.* I. 184.

nement, l'argent, l'or, les pierreries..... enfin, s'arrachant à un père, à une épouse, un homme généreux s'y lance volontairement, et soudain l'abyme se referme sur lui. Malgré l'invraisemblance évidente du dénouement, cette fable inventée en Phrygie, ou empruntée d'une civilisation plus ancienne, passe dans l'histoire. On nomme le héros ; c'est Anchurus, fils de Midas, l'un des rois des temps héroïques. Et tel est le charme du merveilleux, que Rome, quelques siècles plus tard, adopte ce récit, qui, au lieu d'un précepte général, n'offre plus ainsi qu'un exemple particulier.

Des erreurs analogues ont pu naître de la traduction trop fidelle d'une expression métaphorique. Midas, roi de Phrygie (1) et Kanyoxartes, frère de Cambyse (2), meurent après avoir bu du sang de taureau : l'on attribue à la même cause la mort de Thémistocle. L'expérience toutefois a prouvé que ce sang ne recèle aucune propriété malfaisante. On peut croire qu'il existait en Orient un breuvage empoisonné, (peut-être une préparation d'opium) auquel sa couleur d'un rouge sombre avait fait donner le nom de *sang de taureau*, nom pris mal-à-propos dans le sens littéral par les historiens grecs. On recueille près de Bâle un vin rouge qui a du le nom de

(1) *Strabo. Lib.* I.
(2) *Ktesias in persic.*

Sang des Suisses autant à sa teinte foncée qu'à l'avantage de croître sur un champ de bataille illustré par la vaillance helvétique. Qui sait si, quelque jour, un traducteur littéral ne transformera pas en anthropophages les patriotes qui, tous les ans, dans un repas civique, font d'amples effusions de ce *Sang des Suisses* (1)?

Depuis un temps immémorial, l'Hindou, avant d'adresser la parole à une personne d'un rang supérieur au sien, met dans sa bouche une pastille parfumée. Dans une autre langue, cette substance deviendra un talisman dont il faut se munir pour obtenir un accueil favorable des puissans de la terre, et en s'exprimant ainsi, on ne fera que répéter, sans le comprendre, ce qu'en auront dit les Hindoux eux-mêmes. Qu'est-ce que la plante *latacé* que donnait à ses envoyés le roi de Perse, et par la vertu de laquelle ils étaient défrayés partout où ils passaient (2)? Un signe distinctif, une verge d'une forme particulière, ou une fleur brodée sur leurs vêtemens, sur les bannières que l'on portait devant eux, et qui annonçaient leurs titres et leurs prérogatives.

On se sert quelquefois de la jusquiame dans la cure de l'épilepsie (3); et il existe

(1) *Coxe. Lettres sur la Suisse. Lettre* xlij.
(2) *Plin. Hist. nat. lib.* XXVI, *cap.* 4.
(3) *Encyclop. méthodique. Médecine* T. VII, art. jusquiame.

une variété de ce végétal que les anciens appellaient *fève de porc*, parce que les porcs, lorsqu'ils en mangent, sont saisis d'une sorte de fureur qui serait promptement suivie de la mort, s'ils ne couraient se jetter dans l'eau (1).

Que l'on rappelle cette dernière propriété afin de spécifier l'agent dont un être bienfaisant a fait usage pour guérir deux épileptiques, dans un pays où l'on croyait les épileptiques possédés du démon ; il suffira bientôt qu'un peu de confusion s'introduise dans le récit, pour amener ceux qui le répéteront, à dire que le démon, sorti du corps des deux malades, est entré dans le corps de pourceaux qui se trouvaient là, et les a contraints à se précipiter dans la mer.

Souvent une hardiesse poétique ou une métaphore, telle que l'on en trouve dans toutes les langues, sera prise dans le sens rigoureux. *Les cavales de Lusitanie conçoivent par le souffle du vent* : Varron (2), Columelle (3), Pline (4), et Solin (5), répètent cette assertion comme un fait constant. Trogue Pompée (6) seul avait compris

---

(1) *Ælien. Var. hist.* I. 7. — Ælien parait croire que les porcs se jettent dans l'eau pour dévorer des crabes qui sont, dit-il, le contre-poison de la jusquiame.

(2) *De Re Rusticâ* II.

(3) VI 27.

(4) VIII. 42.

(5) *Cap.* XXVI.

(6) Justin XLIV. 3.

que, par ce trait brillant, on peignait la multiplication de ces animaux et leur vîtesse à la course. Du thyrse qu'il porte à la main, Bacchus indique une source à la troupe qui suit ses pas ; *le dieu a fait jaillir la source en frappant la terre de son thyrse.* (1) La piété de Loth le porte à rapporter à Dieu le sentiment de prudence qui a précipité sa fuite lors de l'embrâsement des puits de bitume : *c'est Dieu même qui l'a averti.* Cette fuite ne pouvait être trop prompte; *il lui était défendu de regarder derriere lui.* A la tête des Israëlites marchent les prêtres portant le feu sacré; la fumée est visible le jour, et la flamme pendant la nuit : Dieu même guide son peuple, la nuit, *par une colonne de feu;* le jour, *par une colonne de fumée.* Vers la fin d'un combat opiniâtre, au moment d'une victoire long-temps disputée, les nuages amoncelés voilaient le jour, et avançaient le règne de la nuit; soudain ils se dissipent devant la lune, qui s'élève à l'orient, tandis qu'à l'occident, le soleil n'est point encore descendu sous l'horison. Les deux astres semblent réunir leurs clartés, pour prolonger le jour et donner au chef des Israëlites le temps d'achever la défaite des ennemis : *ce chef a arrêté le soleil et la lune. Une pluye de pierres accable les fuyards :* elle partait des frondes des Hébreux, qui excel-

(1) Pausanias. IV. 36.

laient dans l'usage de cette arme, ainsi que Josèphe prend soin de nous en instruire (1).

On pourrait multiplier à l'infini les exemples particuliers du même genre; mais pour vérifier, dans un exemple général, la différence de l'expression poétique à la réalité, il suffit de lire l'histoire des Juifs dans la narration de Josèphe. La bonne foi de cet écrivain lui a attiré de la part de quelques modernes, des reproches inconsidérés que ne lui adresse point Photius, chrétien aussi zélé qu'eux, mais juge plus éclairé (2). Rien de plus injuste que de lui supposer l'intention d'affaiblir les miracles dont sa nation a été le sujet et le témoin, lui que l'on voit, au contraire, ajouter plus d'une fois des circonstances merveilleuses aux prodiges consacrés dans les livres saints. On aurait dû remarquer que Philon, dont la foi, la piété et la véracité ne sont point problématiques, se montre aussi près que Josèphe d'attribuer à une cause naturelle quelques miracles de Moyse, et par exemple celui de la fontaine qui jaillit du rocher d'Horeb (3).

---

(1) *Ant. jud.* IV. 5. *Cum essent funditores optimi*, *etc.*

(2) *Phot. Bibl.* XLVII. et CCXXVIII. Voyez la sortie que se permet contre Josephe le savant et peu judicieux abbé de Longuerue. Longuéruana. II. 35.

(3) Rupem percutit quæ, *Seu venâ opportuno ictu apertâ*, *Seu* aquis tum primum corrivatis per opertos cuniculos, erumpentibus que, præ impetu, more fontis tantum profudit, etc. *Philo. Jud. de Vitâ Mosis* Lib. I.

L'un

L'un et l'autre traduisaient en style simple, exact et conforme au goût de leur siècle, le style oriental de la Bible; par cela seul, quelques miracles s'atténuent ou s'évanouissent sous leur plume.

Cette disparition, au reste, n'a rien de réel. Les anciens n'avaient point d'un miracle l'idée que les modernes semblent s'en être faite, et suivant laquelle c'est nier un miracle que de chercher à l'expliquer. La doctrine qu'un miracle est un renversement ou une suspension des lois de la nature, peut être admise par l'effroi ou l'admiration, et conservée par l'irréflexion et l'ignorance; mais elle armera bientôt contr'elle le raisonnement et le doute. En ce sens, il n'y a point de miracle pour l'incrédule. Sous ses yeux, vous rendriez la vie à un homme décapité. « Je croyais la chose impos-
» sible, dira-t-il; si toutefois mes sens ne
» sont pas en proie à une illusion invinci-
» ble. Voilà un fait pour la science : avant
» que j'y visse un miracle, il faudrait me
» démontrer que la chose n'a pu exister
» qu'autant que Dieu aurait renversé les
» loix données par lui-même à la nature.
» Quant à-présent, vous ne m'avez prouvé
» que mon erreur et votre habileté. »

Je me trompais;

Concluant aussi de l'existence d'une chose, sa possibilité, les anciens, pour être pénétrés d'une reconnaissance religieuse, n'avaient pas besoin que la merveille qui les frappait parut bouleverser l'ordre ~~naturel~~ de la nature

des choses. Tout secours inesperé dans un besoin pressant leur paraissait un bienfait de la divinité. Tout ce qui supposait une valeur, une prudence, une instruction fort au-dessus de celles du commun des hommes, était rapporté par eux à une inspiration surhumaine, dont l'être supérieur qu'illustraient ces dons, était le premier à se vanter.

Dans cette opinion, l'on n'éprouve pas le besoin d'arguer de fourberie les miracles qu'une autre secte allègue en sa faveur : on ne s'expose point à une récrimination dangereuse, où l'on entendrait retorquer contre soi, les argumens destinés à infirmer les témoignages humains, sur lesquels se fonde la croyance à tous les miracles dont on n'a pas soi-même été le témoin. Il suffit d'admettre, comme l'ont fait les Juifs, et les premiers défenseurs du Christianisme, des degrés différens dans l'importance des miracles, et de prouver ensuite que la divinité que l'on adore, l'emporte par la grandeur des œuvres de ses serviteurs, et sur des dieux rivaux, et sur des génies inférieurs ou même malfaisans, et particulièrement sur la plus haute science à laquelle puissent s'élever des hommes dénués de son secours. C'est pour cela, que les prêtres, les magiciens des religions les plus opposées, avouaient sans peine les miracles opérés par leurs adversaires. Zoroastre descend à plusieurs reprises dans la lice avec les enchanteurs, ennemis de sa

nouvelle doctrine : il ne nie point leurs œuvres merveilleuses; mais il prouve qu'elles sont l'ouvrage des *Dews*, émanations du principe du mal, en remportant sur eux la victoire au nom du principe du bien, (1). Moyse, prophête du vrai Dieu, ne se serait point abaissé à lutter avec les prêtres égyptiens, s'ils n'eussent été que des jongleurs adroits : il lutte avec eux de miracles, sûr d'établir, par la supériorité des siens, la supériorité du Dieu qui a daigné l'instruire. Son triomphe fut complet, puisqu'il devina le secret de ses rivaux, sans qu'ils pussent pénétrer le sien. Suivant une tradition hébraïque, conservée en Orient, Moyse découvrit que les magiciens d'Egypte, introduisaient du vif argent dans des baguettes ou dans des cordes qui, jettées sur la terre échauffée par le soleil, ne tardaient pas à se tordre et à prendre des mouvemens semblables à ceux des serpens. (2) Il est douteux que ce procédé produisît l'effet qu'on lui attribue; mais la tradition suffit, ce semble, pour indiquer que le véritable secret des prêtres fut divulgué par Moyse : et son histoire fait sans doute allusion à cette preuve décisive de sa victoire, quand elle ajoute, en style figuré, que la verge de Moyse,

(1) *Anquetil. Vie de Zoroastre. Zenda vesta*, tome I, partie II, *passim*.

(2) *Herbelot. Bibliothèque orientale, article Moussa. Moyse.*

transformée en serpent, dévora celles de ses antagonistes.

Nous voilà ramenés naturellement à l'idée que la croyance pieuse, qui rapportait à une inspiration spéciale de la divinité, tout ce qu'il y avait d'excellent dans les qualités d'un homme et dans ses œuvres, s'appliquait spécialement à la connaissance et à la pratique des sciences occultes. Les résultats de vertus telles que la prudence, la tempérance, le courage, se rapprochent par degrés, et admettent entre leurs extrêmes les plus éloignés, une comparaison assez facile pour exclure communément le besoin de leur supposer une origine extraordinaire. Il n'en était pas de même de résultats scientifiques, toujours environnés de merveilleux, et dont on s'étudiait soigneusement à déguiser la liaison et les rapports avec les produits d'arts purement humains.

Ces considérations, si l'on s'y arrête sans préjugés, absoudront, je crois, les historiens de la Grèce et de Rome, du reproche d'avoir trop facilement donné place, dans leurs narrations, à de prétendus miracles dignes de leur mépris. Non-seulement ils croyaient et devaient rapporter ceux dont s'honorait leur religion, et ceux que d'autres religions avaient consacrés : mais, connaissant ou soupçonnant du moins la liaison des miracles avec une science mystérieuse émanée des dieux, c'était l'histoire de cette

science que, par leur exactitude, ils préservaient de l'oubli.

Des expressions de plusieurs écrivains anciens, on induit, avec vraisemblance, que dans certaines initiations, on révélait aux adeptes tous les secrets de la nature. Les causes *efficientes* des miracles en fesaient-elles partie ? Nous penchons à croire que, bientôt après l'origine des initiations, la connaissance en fut réservée aux prêtres; et seulement même à quelques-uns d'entr'eux qui, dans plusieurs religions, formaient, sous un nom distinct, une classe séparée. Si à Rome, on brûla, comme *capables de porter atteinte à la religion* (1), les livres de Numa trouvés près de cinq siècles après la mort de ce prince, ne fut-ce point parce que le hazard, au lieu de les jetter entre les mains des prêtres, les avait livrés d'abord aux regards des profanes, et qu'ils exposaient, d'une manière trop intelligible, quelques pratiques de la science occulte, que Numa avait cultivée avec tant de succès. Deux de ses livres, si l'on en croit la tradition (2), traitaient de la *philosophie*. Ce nom, ~~nous l'avons vu (3)~~, a souvent dans l'antiquité désigné l'art d'opérer des miracles. Enfin c'est *en parcourant les mémoires* qu'avait laissés Nu-

(1) Val. Max. L. I. C. I. § 12.
(2) *Tit. Liv.* XL 29. *Plin. Hist. nat.* XIII. 13.
~~(3) Ci-dessus, liv. premier.~~

ma, que son successeur découvrit un des secrets de cet art, dont l'essai imprudemment tenté lui devint fatal. (x)

Concentrée dans un petit nombre de mains, déposée dans des livres écrits en hiéroglyphes, en caractères que les adeptes seuls pouvaient lire, et dans une langue sacrée, dans un style figuré, qui doublaient la difficulté de les comprendre; souvent même confiée uniquement à la mémoire des prêtres, qui s'en transmettaient de vive voix les préceptes, de génération en génération; d'autant plus inabordable enfin, que destinées presque uniquement à la servir, la physique et la chymie n'étaient guères cultivées hors des temples, et qu'en divulguer les secrets, eut été trahir un des plus importans mystères de la religion; la doctrine des Thaumaturges se borna peu-à-peu à une collection de procédés, qui même, dès qu'ils n'étaient point habituellement pratiqués, risquaient de se perdre, parce qu'il n'existait point une science qui les unît et les conservât les uns par les autres. Elles devaient donc, au moins sur plusieurs points, s'obscurcir insensiblement et s'éteindre, ne laissant après elle que des débris incohérens, des pratiques mal comprises, bientôt mal exécutées, et la plupart enfin oubliées sans retour.

Rien n'est plus propre à confirmer ces idées qu'un coup d'œil jetté sur la manière dont, en général, opéraient les magiciens

(x) Voyez ci après pages 169-170

Leur art paraît moins un secours et un bienfait continuel de la divinité, que le produit d'une science péniblement acquise et difficilement conservée. Pour conjurer les génies ou les dieux et les contraindre à agir, ~~pour opérer magiquement~~, il fallait des préparatifs très-étendus, sur la nature et l'action desquels on jettait un voile mystérieux. On devait recueillir des plantes et des minéraux, les combiner de diverses manières, les soumettre à l'action du feu; et faire à peine un pas sans répéter des phrases ou sans ouvrir des livres dont l'oubli ou la perte entraînait la privation de tout pouvoir magique. Telle était la marche des plus célèbres magiciens, véritables écoliers en physique expérimentale, forcés de relire sans cesse des prescriptions que, faute d'une théorie raisonnée, ils n'avaient pu se rendre propres et graver dans leur entendement.

Lorsque la clef des hiéroglyphes et l'intelligence des caractères ou de la langue sacrée se perdirent, la plupart de ces formules durent cesser d'être comprises; cependant le souvenir de leur pouvoir ne périt point. Récitées mystérieusement par des hommes qui n'y pouvaient plus attacher de sens, gravées sur la pierre, ou tracées sur le parchemin, on leur attribua une efficacité d'autant plus grande, que l'on soupçonnait moins quelles avaient été jadis la cause et la mesure de leur efficacité réelle.

Ainsi naissent et s'étendent les erreurs.

Les caractères runiques, dès que le sens de cette écriture a été perdu pour le vulgaire, ont été rangés au nombre des instrumens de la magie. ~~On conçoit qu'une~~ formule algébrique ~~fut~~ jugée de même par l'homme ignorant et crédule qui la verrait fournir sur-le-champ une solution infaillible à des questions en apparence très-diverses et dans lesquelles il ne pourrait démêler le point commun à toutes qu'a su saisir la science.

Il serait

L'extravagance fit un pas plus étonnant encore, si rien en ce genre pouvait étonner. Par une erreur semblable à celle qui avait transformé des emblêmes en récits merveilleux, l'homme crédule imagina qu'en imitant autant qu'il était en lui, les postures figurées dans des hiéroglyphes, il opérerait le prodige que l'on obtenait, dans des temps inconnus, par le procédé physique dont ces hiéroglyphes avaient renfermé l'expression. On trouve dans l'histoire des rêveries humaines (1) assez d'exemples de ce délire pour pouvoir rapporter hardiment à cette origine tant de pratiques populaires que l'on rencontre dans tous les pays, sans pouvoir en pénétrer le sens, ni leur assigner un motif ou un prétexte plausible.

Toutefois, et comme pour nous éclairer

(1) Voyez les *Curiosités inouies de Gaffarel, chap.* VII §. 1 et 2.

sur la nature des inventions qui, dans l'antiquité, firent éclorre tant de miracles; quelques-unes se sont réfugiées dans les écrits des hommes que le moyen-âge admirait ou persécutait comme versés dans les sciences occultes (1). Il est certain qu'à cette époque de ténèbres, les savans se sont souvent transmis le dépôt de leurs connaissances, par l'intermédiaire de sociétés secrettes qui ont subsisté presque jusqu'à nos jours sous le nom de Rose-croix, ou sous d'autres noms également énigmatiques. L'un des plus beaux génies dont puissent se vanter l'Europe et le genre humain, Leibnitz pénétra à Nuremberg, dans une de ces sociétés; et de l'aveu de son panégyriste, il y puisa une instruction qu'en vain peut-être il eut cherchée ailleurs (2). Ces réunions mystérieuses étaient-elles les restes de quelque initiation savante? Tout porte à le croire : non-seulement les épreuves ou les examens qu'il fallait subir avant d'y entrer, mais sur-tout la nature des secrets qu'elles possédaient, et la maniére dont elles paraissent les avoir conservés. Quelquefois, en effet, dans les écrivains du XIIe. et XIIIe. siècle, que nous avons cités, on retrouve tout entières les connaissances thaumaturgiques et leurs appli-

(1) *Albert le Grand*, *l'abbé Trithéme*, *le Cordelier Barthélemy*, *Robert Flud*, *Roger Bacon*.

(2) *Fontenelle. Eloges des académiciens*, tom. I. pages 464, 465.

cations, ainsi que nous aurons occasion de le remarquer pour diverses compositions pyriques. Plus souvent, le souvenir des prodiges qu'elles opéraient jadis, semble sauvé seul de l'oubli où sont tombés les moyens qui avaient dû y conduire. C'est ainsi du moins que l'on est tenté d'interpréter ces mêmes auteurs, quand ils annoncent, comme possibles à leur art, des œuvres merveilleuses, telles, par exemple, qu'il faudrait leur accorder la gloire d'avoir retrouvé, avant Buffon, le miroir ardent d'Archimède, d'avoir inventé le Télégraphe etc. si, à côté de leurs promesses, ils avaient indiqué les procédés propres à les effectuer. Leur silence cependant n'est pas une preuve décisive de leur ignorance. L'amour du mystère et l'orgueil d'une possession exclusive, enchaînaient leurs plumes et obscurcissaient leurs paroles.

Ce secret affecté était une partie essentielle de l'héritage des thaumaturges : nous n'insistons point sur son existence et son inviolabilité, qui expliquent comment, dans les écrits des anciens, percent si peu de notions sur les sciences occultes, et comment ces sciences ont pu se perdre presque en entier : quiconque a étudié l'histoire des sciences, sait que non-seulement ces connaissances exquises, mais aussi les autres richesses intellectuelles, restaient toutes, dans l'antiquité, plus ou moins inaccessibles, étroitement resserrées sous la garde du génie du

mystère; et combien de causes concouraient à entretenir le pouvoir de ce ténébreux génie! L'influence subsistante de la forme fixe les habitudes des initiations auxquelles s'assimilaient la plupart des écoles philosophiques; l'orgueil et la jalousie d'une possession exclusive; enfin, d'une part, le désir d'aveugler le genre humain pour le dominer, de l'autre, la crainte trop juste d'appeler sur soi la haine et la persécution des dominateurs!

On conçoit sans peine quel motif plus pressant encore forçait les prêtres à entretenir autour d'eux, des ténèbres à l'épaisseur desquelles se proportionnaient la vénération et le pouvoir qu'ils pouvaient obtenir. Leur tâche assez facile sous une civilisation de forme fixe, devait l'être moins dans une civilisation perfectible. Ils réussirent pourtant assez longtemps à en repousser l'influence trop prodigue de lumières: cependant l'obscurité des sanctuaires diminuait avec la superstition intéressée à l'entretenir, lorsque le christianisme vint donner aux esprits une impulsion nouvelle. L'enthousiasme, la légereté, la cupidité, l'ambition, la persécution enfin entraînèrent sous ses bannières des transfuges prêts à l'enrichir de tous les secrêts du paganisme; et le miracle qui dissipa les ouvriers envoyés par Julien pour relever le temple de Jérusalem, prouva que les Chrétiens aussi connaissaient les procédés dont les

thaumaturges payens avaient fait autrefois usage avec un succès éclatant. Alors l'ancienne religion reçut un coup mortel ; mais bien plus de la possibilité qu'avaient conquise ses adversaires de la combattre avec ses propres armes, que de leur empressement à dévoiler au grand jour la faiblesse de ses prestiges.

Le vulgaire peut, en effet, être détrompé d'un prestige et des imposteurs qui osaient s'en prévaloir : sa prévention superstitieuse ne meurt point pour cela ; jusqu'à ce qu'elle cède aux temps et aux lumières, elle n'abandonne un objet que pour se porter sur un autre. Tous les thaumaturges l'ont vue, avide d'admiration, changer en merveilles divines les effets les plus simples de la science occulte. Une fontaine de l'île d'Andros versait du vin pendant sept jours, et de l'eau le reste de l'année (1). Avec des connaissances très-élémentaires en hydraulique on expliquera ce miracle et celui qui, pendant un jour entier, fit jaillir une source d'huile à Rome, lorsque Auguste y rentra après la guerre de Sicile (2).

---

(1) *Plin. Hist. Nat lib. II. cap.* 103.

(2) Il se pourrait que ce fait n'eut pas d'abord été présenté comme un prodige. *Paul Orose*, qui le rapporte (lib. VI. cap. 18 et 20.) a pu être induit en erreur par les expressions figurées dont se seront servis les écrivains contemporains, pour célébrer une largesse d'Auguste, analogue aux fontaines de vin qui coulent dans nos places, aux jours de fêtes publiques.

Xercès fait ouvrir le tombeau de Bélus. Le corps de ce prince reposait dans un cercueil de verre, presqu'entièrement plein d'huile. Malheur, disait une inscription placée à côté, malheur à celui qui ayant ouvert ce tombeau, ne remplirait pas le cercueil. Xercès ordonne sur-le-champ qu'on y verse de l'huile : mais quelque quantité qu'on en verse, le cercueil ne se remplit pas. Ce prodige fut pour Xercès le présage des désastres qui remplirent et terminèrent sa vie (1). Par un tube que la position du cadavre dérobait aux yeux, le cercueil communiquait sans doute avec un vase qui servait à y maintenir l'huile à une hauteur constante, et dont le *trop plein*, s'ouvrant à cette hauteur, empêchait que l'huile la dépassât et que le cercueil pût jamais se remplir.

Dans un monastère de Poitiers, Grégoire de Tours vit l'huile d'une lampe allumée devant un fragment de la *Vraie-Croix*, s'élever miraculeusement par-dessus les bords, et dans l'espace d'une heure se répandre au-dessous en quantité presque égale au contenu du réservoir; la rapidité de son élévation croissait même en raison de l'incrédulité que témoignait d'abord le spectateur (2). Rappelons-nous l'efficacité

(1) *Ælian. Variar. Hist. XIII. Cap.* 3 *etc. Ktésias in Persicis.*

(2) *Greg. Turon. miracul.* 1. 5.

de la chaleur pour dilater l'huile : et rangeons ce miracle à côté de celui que la volonté de Pierre-le-Grand fit cesser à Pétersbourg. Une image de la Ste. Vierge, peinte sur bois, versait des larmes abondantes pour témoigner, disait-on, l'horreur que lui inspiraient les réformes entreprises par le czar. Pierre découvrit, et démontra lui-même au peuple le mécanisme du prestige : entre les deux panneaux dont se composait le tableau, était placé un réservoir plein d'huile, que la flamme des cierges allumés en grand nombre autour de l'image, échauffait et faisait filtrer par de petits trous ménagés à l'angle des yeux (1).

L'importance des conséquences que pouvait entraîner la crédulité des Russes, déçus par cette fraude pieuse, nous fera pardonner de l'avoir rapportée. Mais sera-t-on aussi indulgent pour les exemples qui la précèdent, supercheries trop visibles et qui méritent à peine le nom d'*escamotage?* Cet art néanmoins, si peu considéré aujourd'hui, d'en imposer à nos sens, malgré notre attention et notre incrédulité, l'art de l'*escamotage* en un mot, n'est pas étranger au sujet que nous traitons, s'il a pu servir efficacement les Thaumaturges; et c'est ce que personne ne révoquera en doute.

---

(1) *L'Évêque*, *Histoire de Russie* (11e. édition), tome V, p. 161, 162.

Il l'a pu, et dans tous les temps ; puisque très-anciennement, comme aujourd'hui, il a existé avec les raffinemens les plus propres à commander la surprise et l'admiration. C'est ainsi qu'il a toujours fleuri dans l'Indostan ; et à tant d'autres traits de ressemblance qui attestent l'origine Hindoue des Bohêmiens *(Gypsies)*, on pourrait ajouter leur perfection connue dans les tours d'adresse de tous genres, si, dans chaque pays, on ne retrouvait également des hommes, à qui il n'aurait fallu que de l'audace ou un intérêt dominant, pour se présenter avec succès, à leurs admirateurs, comme doués d'un pouvoir surnaturel. Supposons à de tels hommes la seule chose qui leur ait manqué ; et loin de se borner à l'amusement de spectateurs oisifs, leur art, conservé dans des mains plus respectées, et dirigé vers un but moins futile, commande l'adoration de ceux dont il excitait la risée, et suffit à l'explication de miracles aussi nombreux qu'imposans.

Un exemple établira la justice de ce rapprochement. De nos jours *Comus* (et lui seul à la vérité) savait, en écartant toute possibilité de connivence, annoncer d'avance, et en secret, à une personne, la carte qu'une autre personne *penserait*. Le clairvoyant Bâcon affirma que, sous ses yeux, un jongleur exécuta ce tour (1) qu'il

(1) *Bâcon Sylva. Sylvarum. Century* X. 946. — « *He did First Whisper the* ~~*Munin the eare*~~ *that* man in the eare

aurait pu faire passer pour un miracle, et cela dans un temps où en donnant cette preuve d'habileté, le jongleur risquait de se voir conduire sur les bûchers destinés aux magiciens.

Que de tels hommes soient chargés d'exécuter un tirage au sort, doutez-vous qu'ils puissent faire parler le sort au gré de leur intérêt? Et rappelez-vous combien, dans l'antiquité, on a de fois jetté le sort pour manifester la volonté de Dieu et révéler ses arrêts; et quel usage ont fait tour-à-tour de ce moyen de décision, la crédulité et la politique?

Un crime dont la nature était de ne point admettre de témoins, a allumé contre Israël le courroux du Seigneur. Le Seigneur a livré Israël au glaive de ses ennemis. Pour découvrir le coupable, on jette le sort entre les douze tribus d'Israël; entre les familles de la tribu désignée; entre les membres de la famille qu'a frappée le *sort* : le *sort* tombe sur Achan; et Achan avoue le crime dont il va subir la peine (1). Instruit par des voies secrettes, dont la police moderne donne

---

» *such à manshouldthink such a card.* » — Bâcon ajoute qu'il chercha à expliquer ce tour par une connivence qu'il n'avait, de son propre aveu, aucune raison de soupçonner. *Comus*, en Angleterre, a souvent répété le même tour, avec des personnes qui, pariant fort cher contre sa réussite, ne pouvaient être suspectes de *connivence*.

(1) *Josué*. *Cap*. VII.

facilement

facilement une idée, Josué profitait de la conjoncture pour effrayer et convaincre ceux qui eussent osé douter de son infaillible inspiration ; et le miracle, en même-temps, devait relever le courage des Juifs, en leur montrant, et en séparant d'eux le sacrilège, cause unique de leur honteuse défaite.

C'est par le *sort* aussi que Saül est appellé à regner sur les Hébreux (1) ; ou plutôt c'est ainsi que Samuel sanctifie le choix qu'il a déjà fait d'un jeune homme obscur (2), en qui il espère trouver, moins un rival de pouvoir, qu'une créature soumise et un ministre dévoué.

Nabuchodonosor a mêlé ses flèches contre Amnon et Jérusalem : la flèche sort contre Jérusalem ; et le terrible conquérant ne tarde point à accomplir l'arrêt du destin (3). Il est curieux de rencontrer dix-sept cents ans plus tard, une imitation de cet exemple. Au douzième siècle, le sénat de Vénise ne pouvait tomber d'accord sur la désignation de la ville ennemie qu'il convenait d'attaquer la première; on eut recours au sort, et l'on s'en tint à sa décision (4).

Quoique le sort ait été employé sou-

(1) *Reg. I, cap X. V.* 20, 21.
(2) *Reg. I, cap X. V.* 1.
(3) Ezéchiel. cap XXI. V. 21.
(4) Sous Dominique Michieli, 35me. Doge, voyez *Hadrian. Barland, De ducib. venet.*

vent, et à Venise plus qu'ailleurs, pour modifier les élections ou départager les suffrages, on peut douter qu'on lui accordât sérieusement autant d'influence sur un plan de campagne, et cela dans un sénat renommé pour sa politique, et rempli alors d'habiles guerriers. N'était-ce pas plutôt un moyen adroit d'entraîner un peuple brave, mais encore peu soumis à ses chefs, à une expédition dont les dangers et les fatigues lui dérobaient peut-être la gloire et la nécessité.

Et de même, quoique de mille manières, dans l'antiquité, le sort rendit des oracles, consultés avec une avidité, et reçus avec un respect également aveugles, nous pensons que le roi de Babylone, certain d'avance de ses opérations, ne chercha dans cette cérémonie superstitieuse, que le secret d'en assurer le succès, en le montrant comme infaillible, à l'enthousiasme de ses soldats.

Conduire les hommes par leur crédulité, en feignant de la partager, est une ruse que sur tous les points du globe et dans tous les temps, la politique a employée, sans autre soin que d'en varier les formes pour l'assortir aux habitudes, et à la mesure d'intelligence des hommes qu'elle devait mettre en mouvement.

Le chef d'une tribu brasilienne, ayant pris les armes à l'instigation des Hollandais qui lui avaient promis un puissant secours,

eut quelque sujet de croire que ses alliés voulaient le laisser combattre seul l'ennemi commun, et recueillir ensuite le fruit de ses travaux. En présence de leur envoyé, il consulte, à plusieurs reprises, la divinité. De la *hutte du sacrifice*, sortent des voix qui prédisent la défaite et la fuite, si l'on combat avant l'arrivée du secours promis ; annoncent que l'on n'est pas encore prés de le recevoir, et ordonnent, en l'attendant, de reculer devant l'ennemi. D'accord avec ses guerriers, le chef proteste qu'il obéira, et se retirera jusque sur le territoire des Hollandais. C'était un moyen sûr de mettre un terme à leurs lenteurs. L'envoyé hollandais Baro crut fermement que l'oracle avait été prononcé par le diable (1). Nous l'attribuerons, avec plus de vraisemblance, à des prêtres cachés dans la *hutte du sacrifice*. L'artifice était grossier : la politique ne l'était pas.

L'augure Naevius, après avoir osé combattre, au nom de la religion, les altérations que Tarquin l'ancien voulait apporter à la constitution de Rome, est sommé de donner une preuve de sa science, en déclarant si un dessein conçu en secret par le monarque, n'a rien que de possible. Il répond affirmativement. Ce dessein est de couper une pierre avec un rasoir, et le

(1) *Voyage de Roulox Baro au pays des Tapuyes en 1647.*

miracle s'opère aux yeux de tout le peuple (1). L'oracle de Delphes indique avec précision, ce que, au moment même où on l'interroge, fait à Sardes, Crésus renfermé au fond de son palais. Nous soupçonnerons que Tarquin, embarrassé pour abandonner sans honte un projet dont il sentait trop tard le danger, suscita l'opposition de l'augure, et concerta avec lui le miracle qui devait la faire triompher, afin de se conserver l'honneur de ne céder qu'à la volonté des Dieux. Nous savons que les ambassades religieuses du roi de Lydie avaient pour prétexte de consulter sur ses projets les divinités fatidiques ; et pour but réel d'amener les peuples à s'allier à lui, et sur-tout de les y déterminer par les promesses brillantes que devait lui faire le plus célèbre des oracles.

Ces promesses furent mensongères : et l'équivoque à la faveur de laquelle le Dieu de Delphes sauva sa réputation d'infaillibilité se présente si naturellement à la mémoire, et réveille le souvenir de tant d'événemens semblables, que, pour expliquer tout le merveilleux des oracles, il suffirait de rappeller cet usage qu'ils faisaient constamment de termes ambigus, et la connivence dont ils s'assuraient, souvent le secours, et les inventions mécaniques dont

(1) *Dionys. Halic. III, cap. 21, § vij. et viij.*

ils empruntaient les prestiges, et les hasards enfin dont la crédulité des hommes leur permit plus d'une fois de se prévaloir; mais tout le monde a lu l'excellente *histoire des oracles*, extraite de Vandale, par Fontenelle. Elle ne nous laisse rien à dire touchant cette erreur presque universelle sur la terre, et qui ne semble guères cesser sous une forme que pour se reproduire sous une autre; tant sont faibles l'expérience et la raison pour combattre l'ardeur qu'a l'homme passionné de s'élancer dans l'avenir.

Tout cependant ne fut point imposture dans les oracles, au moins si l'on remonte à leur origine. Nous avons déjà vu que le prêtre, en consultant les entrailles des victimes, y puisait des notions probables sur les qualités du sol et du climat d'un pays : la science des aruspices et des augures a dû naître de même de quelques observations physiques et sur-tout météorologiques, et y puiser tout ce qu'elle avait de réel.

Nævius dès son enfance, annonça, dit-on, les talens qu'il aurait pour la profession d'augure. Cherchant la plus belle grappe d'un vignoble pour l'offrir aux Dieux, il consulta les oiseaux, et ce fut avec autant de succès que d'intelligence (1). Les oiseaux, en effet, devaient se porter

(1) *Dionys. Halic. III, cap.* 21. § *vj.*

de préférence où le raisin était le plus mûr et le plus abondant. Par un temps serein, Anaxagore, habitué sans doute à juger l'état de l'atmosphère, prévit l'approche d'une violente pluye. (1). En considérant l'eau tirée d'un puits, Phérécyde prédit un tremblement de terre (2). En vain Cicéron regarde la chose comme impossible. Phérécyde pouvait soupçonner la connexion qui existe entre les fermentations volcaniques et les tremblemens de terre. L'aspect d'une eau ordinairement pure et claire, et devenue tout-à-coup trouble et sulfureuse, suffisait dès lors pour lui faire craindre le phénomène qu'il n'annonça point en vain. Averti peut-être par un indice analogue, ou par l'inclination menaçante du Taygète, Anaximandre prédit aux Lacédémoniens la chûte de la cime de cette montagne, et la commotion souterraine qui en fut la cause ou l'effet (3). Anaximandre, Anaxagore, Phérécyde n'étaient que des philosophes. Si l'un d'eux eut été augure comme Nævius, à l'admiration pour le savant, aurait succédé l'adoration pour le Thaumaturge.

Alors, il est vrai, la curiosité est excusable dans son importunité, ses craintes et sa reconnaissance, lorsque, stimulée par les souffrances du présent ou l'inquiétude

(1) *Diogène Laert. in Anaxagor. et Philostrat. de vitâ Apollonii*, 1, 2

(2) *Cicero, de divinatione*. I. 50. et II. 13.

(3) *Cicéro. ibid.* I. 50.

de l'avenir, elle a pour objet ces grands phénomènes, de l'avénement ou de la variation desquels dépendent, pour l'espèce humaine, tant de calamités, et dont les lois jusqu'ici impénétrables dans leur ensemble, se révèlent partiellement à l'observation persévérante et réfléchie. Alors toutes les menaces seront écoutées avec une soumission religieuse; tous les pronostics qui appellent, contre les grands désastres, de salutaires précautions, ou dans un besoin pressant, raniment l'espérance prête à s'éteindre, seront accueillis comme des inspirations des Dieux. Saül a-t-il prouvé par une victoire qu'il n'est pas indigne du trône; jaloux déjà de son propre ouvrage, Samuel veut contraindre les Hébreux à confesser le péché qu'ils ont commis en demandant un roi, lorsqu'ils étaient sous le gouvernement de Dieu : au reproche qu'il leur en fait, il lui suffit d'ajouter l'annonce d'un orage épouvantable, qui, pour éclater sur leurs moissons, semble n'avoir attendu que son commandement (1).

Après sept jours de marche dans les sables, l'armée de Joram et de Josaphat, est sur le point de périr de soif au bord d'un torrent desséché : « Creusez des puits nombreux dans le lit du torrent, dit Elysée aux rois de Juda et d'Israël ; sans que vous sentiez de vent, sans que vous voyez de pluie,

(1) *Reg.* I. *Cap.* XI. *v.* 12. 19.

l'eau va bientôt les remplir ! » Et les pluies abondantes qui tombaient en Idumée, à trois journées de chemin, ont dès le lendemain, avant le point du jour, rempli les puits et le torrent (1).

Une longue sécheresse désole la terre. Elie est envoyé par le Seigneur vers Achab pour lui annoncer la pluie (2) tant desirée que le prophête sans doute avait su prévoir avant d'entreprendre ce dangereux voyage. Par un miracle que nous rappellerons bientôt, il obtient du roi, et surtout du peuple, le droit d'immoler à la vengeance de son Dieu, les prêtres du dieu *Baal*. Alors il promet le phénomène prochain, de l'attente duquel il tire ce sanglant avantage ; et impatient de voir la nature accomplir sa promesse, il envoye jusqu'à sept fois son serviteur, observer du côté de la mer, si, à l'horison encore dégagé de vapeurs, apparaît le nuage précurseur de la pluie. La nuée se montre enfin ; et le ciel obscurci tout-à-coup verse des torrent de pluie, avant que l'imprudent qui s'est fié à la sérénité du jour, ait pu regagner le plus prochain asile. (3)

---

(1) *Reg.* IV. *Cap. vj* et Joseph. ant. Jud. L. IX. c. 1

(2) *Reg.* III. *Cap xvij. v.* 1. 43.

(3) *Reg. ibid.* Bruce (*Voyage aux sources du Nil*, *in*-8°., T. VI, *p.* 658-659.) assure que les débordemens du Nil, sont toujours accompagnés d'une pluie, qui s'annonce et tombe de la même manière que celle qui fut prédite par Elie : c'est ce qu'il a observé invariablement.

La preuve décisive de la science météorologique du prophête, est moins, je crois, l'accomplissement de sa promesse, que la confiance avec laquelle, sans autre défense que cette promesse, il osa affronter un roi son ennemi mortel, et l'aigrir encore par le massacre des prêtres de *Baal*. Ce que Elie tenta par ambition, Moyse le fit par nécessité, lorsque dans le désert de Mar, unissant la science raisonnée à l'observation, il adoucit l'amertume des eaux destinées à désaltérer les Israëlites. Il ordonna, dit Josephe (1), de tirer l'eau des puits, assurant que celle qui viendrait après serait douce : il savait qu'elle n'aurait pas le temps de se saturer des sels contenus dans le sable. Il y jetta ensuite (selon le récit de la bible), un morceau de bois amer (2); suivant Philon (3), il montra ce bois aux juifs, et leur commanda de le jetter dans l'eau pour la rendre potable: soit, ajoute l'écrivain hébreu, que ce bois reçut alors du ciel une telle vertu, *soit qu'elle lui fut propre, mais qu'on l'eût jusqu'alors ignorée*. La propriété de précipiter le limon et les bases des sels terreux que l'eau ainsi recueillie ne pouvait manquer de contenir, appartient en effet à divers bois amers, et particulierement au laurier rose *(Rhododaphné)*, arbre, auquel la plupart des savans hébreux attribuent le

(1) *Joseph. Ant. Jud.* III. *Cap.* 1.
(2) *Exode* XV. *Cap.* XXV.
(3) *Philon-Jud, De vitá Mosis lib.* I.

miracle (1). On aime à voir l'observation de deux faits naturels suffire pour sauver de la mort une horde nombreuse, remarquable d'ailleurs dans les annales du monde, et par sa civilisation première, dont l'empreinte subsiste jusques sur ses derniers descendans; et par cette religion nouvelle qui, sortie de son sein a parcouru un tiers de la terre habitée, laissant partout la trace de son influence puissante sur la civilisation des peuples et la destinée des hommes.

Était-elle un simple jeu de la nature, ou une adroite supercherie; était-elle une application de la science, très-supérieure à celles que nous avons citées, cette merveille que, sur la terre féconde en miracles où Moïse puisa toutes ses connaissances, renouvellait chaque jour la statue de Memnon, quand, de sa voix harmonieuse elle saluait le lever du soleil? L'idée d'une supercherie que facilitait la masse du colosse, semble avoir frappé Strabon (2). Son expression toutefois est celle d'un homme qui se défend de l'illusion qu'on aurait pu lui faire; plutôt qu'il ne reconnaît celle qu'on lui a faite. Aucune tradition d'ailleurs ne vient à l'appui de son hypothèse.

---

(1) *Nerium* ou *Oléander* L. — Voyez sur ce sujet la dissertation de M. Virey. *Journal de pharmacie*, 1815, *pages* 365 - 372.

(2) « J'ai entendu un son qui est parti de la base, ou du colosse, ou de quelqu'un des assistans, c'est ce que je ne puis assurer ». *Strabon*, liv. XXVII.

Dans les appartemens immenses, construits tout entiers en blocs de granit, que recèlent les ruines de Carnac, des artistes français affirment avoir entendu, au lever du soleil, *ces sons si fameux rendus par des pierres*..... « Les sons paraissent partir des pierres énormes qui couvrent les appartemens, et dont *quelques-unes menacent de s'écrouler*. Le phénomène provenait sans doute du changement de température presque subit qui se fait au lever de l'aurore (1) ». Je croirais plutôt que les sons furent produits par le craquement d'un des blocs prêts à s'écouler, entre ces masses d'un granit rouge qui, *frappé avec un marteau, résonne comme une cloche* (2). Comment, en effet, admettre l'explication proposée, quand il est d'expérience qu'un changement de température plus brusque et plus fort qu'on ne peut le supposer en ce cas, ne fera jamais résonner même un corps éminemment sonore? Il s'ensuivrait d'ailleurs que tous les colosses, les plafonds et les murs formés de granit pourraient aussi rendre des sons au lever du soleil; et dès lors la merveille aurait disparu aux yeux du peuple familiarisé avec elle par sa répétition multipliée.

Mais l'histoire ne laisse pas de doute

---

(1) *Description de l'Egypte*, T. I. page 234, et *Magazin Encyclopédique*. 1816, T. II. page 14.

(2) Mag. Encyclop. *ibid.* p. 29.

sur ce point. La statue de Memnon jouissait seule de sa célèbre prérogative. Juvénal qui l'avait entendue pendant son séjour en Egypte, compare les sons qu'elle rendait à ceux d'une lyre. L'épithète qu'il y ajoute, semble les attribuer à la *magie* (1). Mais nous savons quel sens on doit attacher à ce mot; un Scholiaste inédit du satyrique latin, commentant ce passage, parle du mécanisme savant de la construction de la statue; c'est-à-dire clairement que la voix merveilleuse était moins un prodige, que le résultat physique d'une machine ingénieusement combinée. « Mutilée par Cam-
» byse (2) ajoute-t-il, la statue qui saluait
» le soleil et le Roi, ne salua plus que le
» soleil (3) ». Voici encore l'indication d'un mécanisme que la mutation de la statue avait dû déranger; à moins que les prêtres n'aient saisi ce prétexte pour dispenser leur divinité de rendre hommage aux monarques persans, oppresseurs de leur patrie.

Mais enfin quel était ce mécanisme? « la

---

(1) « *Dimidio magicæ resonant, ubi Memnone* » *Chordæ* » JUVENAL, *satyr*, XV *vers*. 5.

(2) Elle fut renversée par un tremblement de terre, si l'on en croit Strabon. La juste haine des Egyptiens pour Cambyse, a pu les entraîner jusqu'à imputer à son impiété, l'effet d'une catastrophe naturelle.

(3) *Mag. Encycl.* 11e année, T. III : page 347, et J. Phil Cassélius. *Dissertation sur les pierres vocales* ou *parlantes*, page 8.

» statue étant creuse, dit Dussault (1), la » chaleur du soleil échauffait l'air qu'elle » contenait, et cet air, en sortant par quel- » que issue, produisait un bruit que les » prêtres interprêtaient à leur gré ». Rien de moins soutenable; c'est supposer au changement de température un effet encore plus exagéré que celui que nous avons déjà refusé d'admettre : pour arriver jusqu'à l'air intérieur, la chaleur aurait eu à pénétrer une couche de pierre épaisse de 8 pouces ou d'un pied.

Profitant des lumières répandues sur ce sujet par M. Langlès, j'admets volontiers avec ce savant, 1°. que les sons rendus par la statue de Memnon étaient au nombre de sept; 2°. qu'elle répétait les intonations sacrées, propres aux sept voyelles Egyptiennes, en l'honneur des sept planètes (2), que les sons

---

(1) *Dussault*, *traduction de Juvénal*, 11°. édition tome II, page 451. note 5°.

(2) *Dissertation sur la statue vocale de Memnon*, par M. Langlès. *Mag. Encyclop.* 11°. année. Tome III, pages 185, 230, et 324, 364. — Voyez sur-tout pages 342, 345. — A l'appui de sa conjecture, M. Langlès pouvait rappeler l'importance religieuse que les anciens attachaient aux sept voyelles ; importance bien marquée dans le soin que prend Eusèbe (*Praep. Evang.* XI, 6.) de nous faire observer que, par un mystère merveilleux, le nom ineffable de Dieu, comprend *les sept voyelles* dans les quatre formes que lui fait subir la grammaire. Il pouvait alléguer l'opinion de quelques modernes, échos d'autant plus fidèles des anciens qu'ils les comprenaient moins, et remarquer que Jean Belot, curé de Milmont, dans sa *Chi-*

étaient produits par une suite de marteaux disposés le long d'un clavier et frappant

---

romancie (chap. XVIII), établit que *les cinq voyelles sont consacrées aux cinq principales planètes*. Mais il était sur-tout en droit de citer cet *oracle* ancien que nous a conservé Eusèbe (*Praep. Evang. Lib.* IV), et qui semble se rapporter au même sujet :

1°. « Invoque Mercure, et le Soleil de la même manière

2°. » Le jour du Soleil; et la Lune, quand d'elle arrivera

3°. » Le Jour ; et Saturne ; et, à son rang (εξείης), Vénus ;

4°. » Par les invocations *ineffables* (ἀφθέγκτοις) qu'a trouvées le plus excellent des mages,

5°. » Roi de la *Sept-Fois résonnante*. . . . connu d'un grand nombre d'hommes. . .

6°. » . . . . . .

7°. » Et (*invoque*) toujours, beaucoup et à part le Dieu à la *septuple* voix ».

Le texte indique qu'il manque un vers ; l'omission des noms de Jupiter et de Mars le prouve ; mais je crois qu'il était le premier ou le quatrième, et non le sixième. Oublié par Eusèbe, ou peut-être transposé d'abord par un copiste à la sixième place, et supprimé ensuite parce qu'il n'y formait aucun sens, il complettait les *sept vers* dont ~~il me semble certain que~~ l'Oracle était composé. On se rappelle l'*Oracle en sept vers*, que, dans le *Philopseude de Lucien*, *Eucrate* assure avoir entendu prononcer par la statue de *Memnon* : (Voyez *Œuvres de Lucien*, *traduction de Bélin de Balu*, IV, 211, 112.) Peut-être, en croyant rapporter un mensonge, Lucien nous apprend-il un fait vrai ; les prêtres de Memnon faisaient peut-être rendre par leur Dieu, aux croyans les plus dociles, un oracle identique ou semblable à celui que nous venons de rapporter : quoiqu'il en soit, un Oracle de *sept* vers prescrit des invocations en l'honneur des *sept* planètes, suivant le jour

le granit même, ou *des pierres sonores*, de la nature de celles qui, depuis les siè-

---

consacré à chacune d'elles. Malgré la perte d'un vers, il est évident que les invocations, comme les planètes et les jours de la semaine devaient être au nombre de *sept*. Celui qui a *trouvé* (qui a prescrit le premier) ce genre de culte, était le *roi* (le directeur) de la *Sept-Fois résonnante*. M. Langlès (*Loc. cit. pages* 222, 223,) prouve qu'*Osymandias*, nom du personnage auquel était consacré la statue de *Memnon*, signifie la *vocale*, la *parlante* : nous retrouvons ici la même locution ; mais elle indique de plus le nombre des intonations proférées par le colosse ; l'Oracle ordonne ensuite d'invoquer le Dieu à la *septuple* voix. Ce Dieu, rapproché ainsi de la *Sept-Fois résonnante*, est évidemment celui dont elle offre l'image, Memnon emblême, dans ce sens, du monde Solaire renouvellé, comme de l'équinoxe du Printemps. Mais quelles étaient les *sept* invocations qu'il fallait répéter, suivant l'institution du *maître de la Sept-Fois résonnante*? les mêmes sans doute que celle-ci faisait entendre? Un ancien nous apprend que les prêtres Egyptiens chantaient les louanges des Dieux, en répétant successivement les *sept voyelles*... (*Loc. cit.*, page 342.)

La tradition conservée dans la *Chiromancie* fortifie, comme nous l'avons vu, l'idée que les voyelles étaient consacrées aux planètes. Le mystère attaché à ce mode d'adoration, explique l'épithète d'*ineffables* donnée aux invocations, et le silence que garde *Eucrate*, dans *Lucien*, sur les paroles de l'Oracle qu'il a entendu. La religion des Hindoux, celle des Parsis et l'Islamisme même, offrent des syllabes sacrées dont la prononciation équivaut à une prière, et dont on ne doit pas révéler la sainte efficacité. Par *le plus excellent des mages*, il n'est pas nécessaire d'entendre Zoroastre, ni de supposer que la statue de Memnon n'était que la copie d'un colosse élevé à Bactres ou à Babylone. Le nom de *mage* a souvent été donné à des prêtres Chaldéens, et même à des

cles les plus reculés, servent à la Chine d'instrumens de musique (1). Etait-il si difficile d'adapter à ces marteaux une clepsydre ou tout autre instrument propre à mesurer le temps, et monté de manière à les mettre en mouvement au lever du soleil?

Nous allons plus loin : il nous semble que le secret bien connu des anciens, de concentrer les rayons du soleil fut le principe de tout le mécanisme; et que ce fut ainsi, grâce au soleil même, que, par une harmonie religieuse, la statue saluât le retour du Dieu auquel elle était consacrée allégoriquement et physiquement, comme remplissant l'office de *gnomon* (2), et comme offrant l'emblême de l'astre du jour, à l'équinoxe du printemps (3).

La chaleur vive et prompte obtenue par la concentration des rayons solaires pouvait certainement dilater assez une ou plusieurs verges métalliques pour mettre en

---

Egyptiens; il ne signifiait, pour les Grecs, qu'un homme consacré aux Dieux, et supérieur par la science et par la sagesse.

Si, pour changer en certitude la conjecture de M. Langlès, ce ne sont point là des preuves directes et inattaquables; on avouera, du moins, qu'elles lui donnent beaucoup de probabilité, et qu'en la supposant fondée, l'Oracle de Memnon aurait dû s'exprimer précisément dans les mêmes termes que celui dont chaque mot nous paraît propre à la confirmer.

(1) *Dissertation sur la statue, etc.* pages 345-347.
(2) *Ibid.* pages 363-364.
(3) *Ibid.* pages 355-357.

action

action le clavier dont, avec M. Langlès, nous supposons l'existence. Le colosse, tourné vers l'Orient, résonnait au contact des premiers rayons du soleil, et même selon Philostrate, à l'instant où *ils tombaient sur sa bouche* (1). Entre ses lèvres, ou à quelque point moins remarquable, mais également dérobé, par la hauteur de la statue, aux regards de l'observateur, on avait pu pratiquer un orifice, et l'armer intérieurement d'une lentille ou d'un miroir, en un mot d'un appareil analogue à celui qui fait détonner les *méridiens à canon*. Les inscriptions gravées sur le colosse fixent toute l'audition de sa voix de la première heure à la seconde (2). On est en droit d'en conclure que, plus tard, les rayons cessaient de tomber au point nécessaire pour déterminer la miraculeuse harmonie.

Quand le scholiaste de Juvénal réduisait, comme nous le faisons, au jeu d'une machine la merveille de la statue de Memnon, il parlait sans doute d'après une tradition reçue. Cette tradition toutefois n'otait rien

(1) *Plin. Hist. Nat.* XXXVI, 7. — *Philost. Vit. Apollon.* VI. 3.

(2) *Magaz. Encycl. ibid.* Pages 333-340. Une seule inscription indique l'*Heure qui précède la première*, *horâ diei ante primam* (page 338). Si l'on admet l'exactitude de l'expression, il faut supposer, ce qui n'a rien d'absurde, que les prêtres, au besoin, savaient faire mouvoir le clavier, sans le secours du soleil.

aux sentimens d'admiration et de piété que la voix sacrée réveillait dans l'ame de ses auditeurs (1). Il faut donc reconnaître ici *un miracle* suivant le sens primitif de ce mot; une chose admirable dont on se plaisait à rapporter l'invention à l'inspiration des Dieux, mais qui n'avait rien de surnaturel. A la longue, et peut-être sans que les prêtres eussent songé à tromper les adorateurs, la foule de ceux-ci oublia l'explication indiquée par le nom même du Colosse, (2) qui signifiait *statue vocale*, et transforma la merveille physique en un miracle chaque jour renouvellé.

Telle est la marche naturelle de l'ignorance à l'erreur. L'histoire d'une *pierre merveilleuse*, que l'on trouvait dans le Pactole, n'a pas une autre origine. Placée à l'entrée d'un trésor, cette pierre éloignait les voleurs épouvantés d'en entendre sortir les sons éclatans d'une trompette (3). On a, de nos jours, fabriqué des coffres forts qui faisaient retentir les mêmes sons, dès qu'on les ouvrait furtivement (4). Le fabricateur phrygien d'un de ces chefs-d'œuvre de mécanique n'avait peut-être

---

(1) Voyez les inscriptions citées. *Mag. Encycl. ibid.* Page 333-340.

(2) *Magaz. Encycl. ibid.* 222, 223.

(3) *Traité des fleuves et des montagnes*, attribué à *Plutarque*. §. VII.

(4) Louis XV en avait un. On en offrit un à *Napoléon*, à Vienne en 1809.

pas, comme on est porté à le croire, caché son secret sous un récit fabuleux. Pour qu'il se soit exprimé exactement, il suffit que le corps sonore qu'il employait, fût une pierre trouvée dans le Pactole, et douée de la même propriété que le granit rouge d'Egypte, le basalte du Brésil, (1) et les pierres dont on fabrique en Chine des instrumens de musique : l'ignorance et l'amour du merveilleux auront fait le reste.

Que n'opéreront point ces agens d'erreur, quand, pour exciter leur énergie, l'homme habile employera à dessein les trésors d'une science occulte, parée du nom de pouvoir surnaturel! Sous sa main, le vin dans les coupes se changera en sang; et quelques gouttes d'un sang sacré, recueillies et desséchées depuis des siècles, se liquéfieront spontanément, et s'élèveront en bouillonnant au sommet du vase transparent qui les renferme (2).

---

(1) M. Mawe a trouvé, près de St. Sébastien, de grands morceaux de Basalte, qui rendent un son très-clair quand on les frappe. (*Voyage* dans l'intérieur *du Brésil*, I. chap. V. page 158).

(2) Le miracle de St. Janvier, à Naples, est généralement cité. En Provence, au XVII. siècle, on approchait du *chef* prétendu de Ste. Magdeleine, une phiole censée remplie de son sang; et soudain la phiole bouillonnait comme le sang de St. Janvier. (Longueruana, tom. I. page 162) On peut opérer ces prestiges, en rougissant de l'Ether sulfurique avec de l'Orcanète (*onosma* Linn.); on sature la teinture avec du *spermaceti*; cette préparation reste figée à + 10°. et se fond

L'œil le plus attentif verra réellement ces miracles, et l'enthousiasme défendra de remonter à leurs causes, et de deviner des procédés connus aujourd'hui du moindre écolier de physique.

Aussi n'est-ce encore là qu'un jeu pour le thaumaturge. Voyons-le agir sur un théâtre plus vaste, plus digne de lui ; pénétrons dans ces sanctuaires où se réunissent tous les prodiges, pour éprouver le courage des initiés, séduire leur raison, exalter leur enthousiasme, récompenser leur constance. C'est peu de voir changer soudainement, sans effort, sans bruit, l'aspect des lieux et leur décoration, de sentir la terre trembler sous ses pas, et tantôt s'élever en montagne, tantôt s'abymer en un gouffre profond : l'initié se sent lui-même enlever ou entraîner avec rapidité, et rien ne lui révèle à quelle impulsion il obéit. Sous ses yeux les peintures et les bronzes s'animent ; de pesans colosses se meuvent et marchent ; des statues font entendre un chant harmonieux ; des images dépourvues de corps, des spectres offrant la ressemblance d'hommes ensévelis depuis longtemps, voltigent autour de lui et trompent sans cesse sa main qui veut les frapper ou les saisir. Une voix humaine répond à ses questions, lui intime des or-

---

et bouillonne à + 20°. Il suffit pour l'élever à cette température, de serrer quelque temps dans la main la phiole où elle est contenue.

dres, prononce des oracles; et tout ce qui l'environne est inanimé; et plus il approche du lieu d'où les paroles semblent sortir, moins il aperçoit la cause qui les produit, la voie par laquelle elles parviennent à son oreille. Au fond d'un souterrain étroit, inaccessible au jour, une lumière, aussi vive que celle du soleil, brillant tout-à-coup, découvre à son œil ébloui, jusque dans un lointain immense, des jardins enchantés, ou un palais tel que son imagination lui peignait à peine les demeures célestes. — Sa raison troublée, sa réflexion subjuguée par tant de miracles, l'abandonnent : énivré, hors de lui, il adore les preuves glorieuses d'un pouvoir surhumain et la présence certaine de la divinité.

Mais nous, placés hors de ce tourbillon de prestiges, pouvons-nous y méconnaître les secrets d'une mécanique ingénieuse, les savantes illusions de l'optique, de la perspective et de la phantasmagorie, l'effet éblouissant d'une composition pareille à celle des *Flammes de Bengale*, enfin plusieurs inventions d'acoustique, dont une, quoique dès longtemps connue, et plus d'une fois décrite, n'en a pas moins, sous les noms de *Poupée parlante* et de *Femme invisible*, excité de nos jours l'admiration du vulgaire et de gens aussi qui ne croyent pas faire partie du vulgaire.

On trouve, il est vrai, dans les écrits des anciens, peu d'indications précises de la

possession théorique de ces connaissances. Mais leurs effets parlent, et les font reconnaître. Il est plus sage d'en convenir que d'arguer gratuitement de mensonges tant de récits dont le progrès des sciences a fait disparaître à la fois le merveilleux et l'impossibilité. Ce que les anciens disent avoir fait, nous possédons les moyens de le faire; des moyens équivalens leur étaient donc connus. A ceux qui rejetteraient la conséquence, je demanderai si l'histoire des sciences de l'antiquité, cette histoire enveloppée volontairement de tant de ténèbres, nous est parvenue si détaillée et si complette que nous puissions avec certitude en définir l'étendue et en fixer les limites?

Dans les mystères infâmes dénoncés à la sévérité des magistrats romains, l'an 186 avant *J. C.*, et qui sans doute dérivaient d'initiations plus anciennes, *des machines enlevaient et faisaient disparaître* des malheureux qui, disait-on, étaient ravis par les dieux. (1) Voilà le mécanisme qui, dans d'autres cas, enlevait l'initié sans qu'il pût l'apercevoir : et l'on s'étonnerait que l'artifice dévoilé cette fois continuât d'être adoré dans d'autres mystères, si la crédulité humaine ne nous offrait à chaque pas de semblables contradictions.

Par une contradiction inverse, Pausanias, après avoir rapporté sérieusement tant

(1) *Tit. Liv.* XXIX. 13.

de légendes fabuleuses, accuse Pindare d'avoir imaginé les *vierges d'or douées d'une voix ravissante*, qui, suivant le poëte Thébain, ornaient les lambris du temple de Delphes. (1) Quoi de plus simple néanmoins que de découvrir, derrière des statues de vierges, ou des bas-reliefs dorés, un instrument de musique dont les sons imitaient ceux de la voix humaine? Les orgues hydrauliques étaient communs dans l'antiquité, et un passage de St. Augustin semble indiquer que les orgues à soufflets n'y étaient pas inconnus (2).

Les sages Indiens conduisent Apollonius vers le temple de leur dieu, en chantant des hymnes, et formant une marche sacrée. La terre qu'ils frappent en cadence de leurs bâtons, se meut comme une mer agitée et les élève presque à la hauteur *de deux pas*; puis se rasseoit, et reprend son niveau. (3) Le soin de la frapper avec les bâtons, trahit le besoin d'avertir l'ouvrier qui, placé au-dessous d'un théâtre mouvant et recouvert de terre, le soulève par un mécanisme assez facile à concevoir.

Pour rendre ces explications vraisemblables, il n'est pas nécessaire, je crois, de rappeller que la mécanique pratique était portée chez les anciens à un point de perfec-

(1) *Pausanias*, X. 5.
(2) *Encycl. Meth. Antiquités* IV. page 448
(3) *Philestrat. de vitâ Apollon.* III. 5.

tion que nous n'avons pas surpassé ni peut-être même égalé. Nous ne craindrons même pas, sur la foi du crédule auteur du *traité de la déesse de Syrie*, (attribué à Lucien) de rapporter que dans le temple d'Hierapolis, les statues se mouvaient d'elles-mêmes. La construction des automates n'est rien moins qu'une invention récente. Sans remonter jusqu'à Dédale, devenu fabuleux pour nous, on peut citer, comme un témoignage de l'habileté des anciens dans cet art, la colombe de bois fabriquée par le philosophe Archytas, (1) de telle manière qu'elle volait et se soutenait quelques temps en l'air. Nous laisserons également à la mythologie l'aparition de l'ombre de Protésilas à son épouse fidelle : mais combien d'aparitions analogues rapportées dans toutes les histoires deviennent croyables, si l'on avoue que la phantasmagorie a été de nos jours *retrouvée* et non pas *inventée*. Inconsolable de la perte de son fils, l'empereur Basile le macédonien, grâces aux prières d'un pontife déjà célèbre par le don des miracles, voit l'image de ce fils chéri, vêtu magnifiquement et monté sur un cheval superbe, accourir vers lui, se jetter dans ses bras et disparaître. Plutôt que de reconnaître là, un effet de phantasmagorie, osera-t-on encore recourir à la supposition grossière d'un cavalier aposté, que le prince, déçu par la

(1) *Aul. Gell. noct. att.* X. 12.

ressemblance n'eut pas manqué de retenir dans ses embrassemens, ou dont l'existence trahie par une ressemblance si remarquable eût bientôt été découverte et dénoncée par les ennemis du thaumaturge. (1)

Aussi multipliés que les récits d'apparitions, sont les exemples de paroles humaines proférées par des animaux, par des statues, ou retentissant spontanément dans un lieu désert, dans l'enceinte solitaire d'un temple. Il serait téméraire d'affirmer, que le miracle fut toujours le résultat d'une supercherie plus ou moins facile à démasquer, et jamais le produit de l'art. *Albert le grand* connaissait l'art de construire des *têtes parlantes*. La nuit profonde au milieu de laquelle il vivait, permet de croire qu'il n'avait point découvert mais reçu d'une tradition antérieure, ce secret prêt alors à se perdre, parce qu'il surpassait et effrayait la faible intelligence des hommes qui auraient pu s'en servir pour opérer des miracles.

Si nous ne présentons sur ce point que des inductions probables, nous pouvons parler plus positivement des prestiges de l'optique. Les anciens savaient fabriquer des miroirs qui présentaient des images multiples, des images renversées, et ce qui est plus remarquable, qui, dans une position

---

(1) *Santabaren* évêque d'Euchaite, voyez *Glycas*. *Et Le Beau : histoire du Bas-Empire* T. XV. page 230.

1st Annal Part IV

particulière, perdaient la faculté de réfléchir. (1) *Aulugelle*, citant Varron sur ce point, peint l'étude de ces phénoménes comme étant peu digne de l'attention d'un sage. C'était une opinion commune à tous les anciens. Archimède, dont les inventions en mécanique peuvent nous rendre moins incrédules sur les prodiges que la mécanique opérait dans les temples, Archimède, conformément à la doctrine de Platon, méprisait ces applications de la science, et n'estimait que la théorie pure et les recherches spéculatives (2). Seul, le thaumaturge ap-

(1) *Aul. Gell. Noct.* Voici le passage latin : « *Ut speculum in loco certo positum nihil imaginet, aliorsum translatum faciat imagines* ». Y aurait-il ici quelque chose d'analogue au phénomène récemment découvert de la lumière *polarisée* qui, arrivant au corps réfléchissant sous un certain angle, est absorbée et ne produit aucune image? Le compilateur, répétant ce qu'il n'avait point approfondi, a pu croire que le phénomène tenait à la *place* et non à la *position* du miroir.

(2) *Plutarch. In Marcello.* §. XVIII. et §. XXII. Plutarque dont le témoignage a décidé l'opinion générale, affirme qu'Archimède ne laissa aucun écrit sur la construction de ces machines qui lui avaient acquis tant de gloire. (*ibid.* §. XXII.) Cependant Cassiodore (*variar. lib.* I. Ep. 45), dans le recensement des ouvrages que Boëce avait traduits du grec en latin, indique bien positivement *un traité de mécanique d'Archimède : « mechanicum etiam Archimedem latialem siculis reddidisti* ». L'epithète donnée à chaque auteur, par Cassiodore, exprime le titre ou le sujet de l'ouvrage traduit : *Pythagoras musicus ; Plato théologus ; Aristoteles logicus ;* (nous possédons encore le *traité de musique* de Boëce); et le sens du

préciait à leur valeur réelle les secrets pratiques ; et l'injuste dédain des savans l'aidait à tenir les moyens de sa puissance renfermés dans une obscurité inabordable.

Au nombre de ces moyens, il en était un que la médecine aurait dévoilé sans doute, si, née dans les temples et présentée elle-même comme une émanation de la divinité, elle avait conservé long-temps l'esprit propre à son origine, et respecté le domaine des autres sciences sacrées. Sans un tel motif de silence, elle n'eut pas tardé à découvrir l'influence que les thaumaturges exerçaient sur le moral de l'homme par l'intermédiaire des boissons et des alimens.

Les aspirans à l'initiation et les personnes qui venaient demander aux dieux des songes fatidiques, prenaient, après un jeûne plus ou moins prolongé, des alimens préparés exprès, et surtout un breuvage mystérieux (1) ;

---

mot *méchanicus* est mis hors de doute par la suite de cette Epître où la méchanique est définie la science de construire des machines merveilleuses dont les effets semblent renverser l'ordre entier de la nature. Si l'on se rappelle que Plutarque n'est pas, quand il s'agit de faits, une autorité infaillible, on sera porté à accorder quelque poids à l'assertion de Cassiodore, contemporain de Boëce : on désirera du moins que, dans les bibliothèques riches en manuscrits, on fasse des recherches pour découvrir cette traduction d'un traité dont l'original, s'il a existé jamais, semble avoir depuis long-temps disparu.

(1) L'*Eau de Léthé* et l'*Eau de Mnémosyne* dans la Grotte de Trophonius, le *Cicéion* aux mistères d'Eleusis, *etc.*

il était aisé de mêler aux uns ou à l'autre des drogues diversifiées selon la nature des visions que l'on voulait susciter. Chez les indigènes de la Virginie, l'aspirant à la prêtrise boit pendant tout le cours de sa pénible initiation, une liqueur (1) qui le jette dans l'imbécillité : si, comme il est permis de le supposer, c'est pour le rendre plus docile, on peut croire aussi qu'une telle pratique n'a point commencé dans le nouveau continent.

Les magiciens ont, de tout temps, employé de pareils secrets. Varron (cité par St - Augustin (2) dit que les magiciennes d'Italie faisaient au voyageur trop confiant, prendre, ~~dans du fromage~~, une drogue qui le changeait en bête de somme. Elles lui faisaient porter leur bagage; puis à la fin du voyage, lui rendaient sa première forme. Sous ces expressions figurées, copiées par Varron, qui sûrement faisait lui - même une citation, on voit que le voyageur avait l'esprit assez troublé par la drogue qu'il avait prise, pour se soumettre à cet ascendant bisarre, jusqu'à ce que les magiciennes y missent un terme, en lui administrant un antidote approprié.

Cette tradition est la conséquence ou l'origine de la fable de Circé.

---

(1) Cette liqueur, tirée de quelques racines par decoction, s'appelle *Visoïlan*, et l'initiation *Husea Nawar*.

(2) *De Civit. Dei*, XVIII. 17 - 18.

La coupe de Circé, dit Homère, contenait un poison qui transformait les hommes en bêtes, c'est-à-dire que, dans leur honteuse ivresse, ils croyaient à cette dégradation. Le poëte, j'ose l'affirmer malgré la décision de quelques commentateurs, n'a point songé à nous offrir, contre les dangers de la volupté, une leçon allégorique; elle serait trop peu d'accord avec le reste de sa narration, puisque celle-ci se termine par jetter le sage Ulysse dans les bras de l'enchanteresse qui l'y retient une année entière. Là, et dans mille autres passages de ses poëmes, Homère a mis brillamment en œuvre un fait purement physique. Cela est si vrai qu'il indique une racine comme préservatif du poison, et ~~avec ce détail et~~ cette exactitude, qu'il a su mieux que tout autre unir à l'éclat de la poësie et à l'élégance de la versification.

Nous refuserons également de prendre au figuré ce que le prince des poëtes raconte du *Népenthès* qui, donné par Hélène à Télémaque, calme dans le cœur du jeune héros, le sentiment de ses peines. Quelque soit la substance désignée sous ce nom, il est certain que, du temps d'Homère, on avait l'idée de breuvages moins abrutissans que le vin, et plus efficaces pour répandre dans l'âme un calme délicieux. Qu'Homère ait connu ces liqueurs, et celles que Circé versait à ses hôtes, par le spectacle de leurs effets, ou seulement par tradition, il suit

toujours de son récit que le secret de les composer a existé. Comment alors révoquer en doute qu'on les possédât dans les temples où le poëte grec avait puisé une si grande partie de son instruction, et où étaient concentrées toutes les notions de physique expérimentale ?

Les historiens et les naturalistes de l'antiquité rapportent plusieurs faits qui appuyent notre opinion.

En Ethiopie, était un lac carré, de cent soixante pieds de tour (40 pieds de côté). Il contenait une eau couleur de cinabre, et répandant une odeur agréable. Ceux qui en buvaient tombaient dans un délire tel, qu'ils confessaient tous leurs crimes, et ceux même que le temps leur avait permis d'oublier (1). Ktésias place chez les Indiens une fontaine, dont l'eau à peine puisée, se prenait *comme un fromage*. Ce *Coagulum* dissous dans l'eau, possédait une vertu semblable à celle dont parle Diodore, et les rois en ordonnaient l'usage pour s'assurer du crime ou de l'innocence d'un accusé (2). Le lecteur a déjà remarqué, dans le premi r exemple, que le nom de *Lac*, surtout d'aprés les dimensions indiquées, rappelle celui de la *Mer d'Airain* du temple de Jérusalem, et désigne seulement un très-grand bassin, fait de main d'homme ; dans

(1) *Diod. Sic. Liv.* II. 12.
(2) *Ktésias indic. apud Photium Bibl. Cod. Lxxij.*

le second que le nom de *fontaine* signifie également l'eau qui coule d'une source naturelle, et l'eau que l'on fait sortir d'un réservoir. La couleur et l'odeur de l'eau du lac Ethiopien, l'eau indienne qui se prend *comme du fromage*, et rappelle ainsi la drogue employée par les magiciennes d'Italie, tout n'annonce-t-il pas clairement des préparations *pharmaceutiques ?*

Pline est encore plus riche en traditions du même genre (1). Dans l'Inde dit-il, croît *l'Achaeménis*. Sa racine en pastilles et avalée dans du vin pendant le jour, tourmente toute la nuit les coupables ; poursuivis par les dieux qui leur apparaissent sous diverses formes, ils confessent leurs forfaits. Le suc de *l'Ophiusa*, plante d'Ethiopie, étant pris intérieurement, porte à se croire assailli par des serpens; la terreur que l'on en ressent est si violente, qu'elle conduit à se donner la mort : aussi force-t-on les sacrilèges à boire de cette liqueur.

H préparée en forme de

Le *Potamantis* ou *Thalasséglé* naît sur les bords du fleuve Indus, et le *Gélathophyllis* près de Bactres. Les breuvages tirés de ces deux plantes jettent dans le délire ; l'un donne des visions merveilleuses, l'autre excite un rire continuel. *L'Haliatoris* sert en Perse à répandre la gaieté dans les repas. Cette plante *procure la première place près des rois* ; expression figurée dont le sens est

(1) *Plin. Hist. Nat.* XXIV. 17.

facile à saisir. Chez un peuple adonné au vin, aux plaisirs de la table, elle signifie seulement la faveur et la supériorité assurées au convive qui, dans le festin royal, se montrait le plus aimable et le plus gai; peut-être aussi le plus habile à supporter le vin, si l'on veut supposer à *l'Haliatoris* quelque vertu pour retarder ou empêcher l'ivresse.

Jugeons ces récits d'après l'état actuel de nos connaissances : si à chacune des substances dont les anciens font mention, nous ne pouvons assigner sa dénomination, ~~son nom~~ moderne, il nous est facile du moins d'en indiquer qui produisent des effets analogues.

Le suc de la graine du *Datura* est employé par les Portugaises de *Goa* : elles le mêlent, dit Linschott, aux liqueurs que boivent leurs maris (1). Ceux-ci tombent pour vingt-quatre heures, au moins, dans une stupeur, accompagnée d'un rêve continuel, et si profonde que rien de ce que l'on fait sous leurs yeux ne les affecte : quand ils recouvrent leurs sens, ils ne retrouvent aucun souvenir du passé.

L'ivresse produite chez les *Kamtchadales* et les *Tatars*, par le *muchamore*, est suivie tantôt d'un égarement furieux, tantôt d'un

(1) *Linschott. Histoire de la Navigation aux Indes Orientales*, avec les *annotations* de *Paludanus*. III. edition *in folio*, pages 63, 64 et 111.

trouble

trouble pareil au remords le plus violent, et souvent d'une confession détaillée de toutes les actions de la vie. (1)

D'autres breuvages ont une efficacité différente, mais assez merveilleuse pour rendre croyables les récits des anciens. Le khalife Abdallah, fils de Zobéïr, assiégé dans la Mecque, se décide à trouver dans une sortie sa délivrance ou la mort ; il reçoit des mains de sa mère, un breuvage de musc propre à soutenir son courage, et ne succombe en effet, qu'après des prodiges de valeur qui tiennent long-temps la victoire incertaine (2).

L'extrait de chanvre combiné à l'opium, jette les nègres de l'Inde dans un délire féroce ; aucun forfait ne leur répugne, aucun danger ne les arrête. L'opium seul, au contraire, administré à une certaine dose, mêle au sommeil qu'il détermine, des rêveries si puissantes et si douces, que nulle réalité ne peut en égaler le charme. Enfin, en résumant toutes les opinions émises sur le *népenthès* d'Homère, M. Virey le retrouve dans le *Hyosciamus Datura* de Forskall, dont on fait encore en Egypte et dans

---

(1) *Krakenninikof. Description du Kamtschatka, Ire. partie, chapitre XIV.*

(2) L'an de l'Hégire 73. Ockley, Histoire des Sarrazins, II. 4, 5.

tout l'Orient un usage analogue; et ce savant indique plusieurs autres substances capables de produire d'aussi puissans effets (1).

Tous les historiens des croisades, ont parlé du séjour enchanté où le *Vieux de la montagne* donnait à ses crédules néophytes, un avant-goût du paradis, tel que l'espoir de retourner dans ce lieu de délices, leur faisait commettre tous les crimes et affronter la mort la plus certaine et les supplices les plus affreux. Long-temps auparavant, *Schedad-ben-ad*, roi d'Arabie, *voulant se faire adorer comme un dieu*, avait rassemblé dans un jardin dont le nom est resté proverbial en Orient, *toutes les joies du paradis*, et les faisait partager aux affidés qu'il y daignait admettre (2). Dans l'un et l'autre exemple, nous pensons que ces jardins et ces jouissances n'ont existé jamais que dans des imaginations exaltées par l'usage inaccoutumé d'une boisson du genre de celles qu'indique M. Virey; et nous nous félicitons de voir confirmer, par son opinion (3), cette conjecture que nous avions depuis long-temps (4) émise et étayée de quelques probabilités.

---

(1) *Bulletin de Pharmacie*, tom. V. Février 1813, pages 49 et 60.

(2) *D'Herbelot. Bib. Orientale*, article Iram.

(3) *Bulletin de Pharmacie*, 55 et 56, tom. V.

(4) Des rapports de la médecine avec la politique

Le Vieux de la montagne, disions-nous, (1) « dont l'histoire est mêlée de tant de fables, s'entoura d'une troupe de fanatiques, prêts à tout oser à son premier signal. Leur dévouement sans bornes, ne lui coûtait, dit-on, que le soin de les endormir par une boisson narcotique, puis de les faire transporter dans des jardins délicieux, où, à leur réveil, toutes les voluptés réunies leur faisaient croire, pendant quelques heures, qu'ils goûtaient les plaisirs du ciel : il est permis de suspecter l'exactitude de ce récit. Que d'indiscrétions pouvaient chaque jour compromettre l'existence de ce paradis factice ! Comment y réunir, y contenir, y déterminer à un secret absolu tant d'agens, exempts du fanatisme que leurs artifices faisaient naître ; ne regardant point dès lors le silence comme un devoir, et portés au contraire à redouter l'obéissance passive qu'ils travaillaient à inspirer, puisqu'au moindre caprice du tyran ils pouvaient en devenir les victimes » ?

» Il est certain d'ailleurs que les jouissances physiques, avec quelque adresse

---

par Eusèbe Salverte. Paris 1806. — Cet ouvrage avait été lu en 1804, à la société médicale d'émulation de Paris. Voyez pages 182 et suivantes.

(1) Nous citons ce passage avec les corrections que nous y avons faites pour une seconde édition.

qu'on les varie et qu'on les enchaîne, ont des intervalles trop marqués, des contrastes trop sensibles de vide et réalité, pour laisser naître, ou subsister une pareille illusion. Il est plus vraisemblable que le breuvage préparatoire suffisait pour produire, au sein d'un profond sommeil, et ces sensations si vives et si douces, et la continuité magique qui en doublait le prix. *A vrai dire, ils estimaient que ce fut un songe* : ainsi s'exprime Pasquier (1), après avoir rapproché tout ce qu'ont dit des *assassins* les auteurs contemporains. Interrogez un homme qui vient d'assoupir des douleurs aigues avec une dose d'opium : la peinture des illusions enchanteresses qu'il ne cessera d'éprouver, dans l'état d'extase où il peut rester plongé vingt-quatre heures et plus, sera exactement celle des voluptés surnaturelles, dont le chef des *assassins* comblait ses futurs *séïdes*. On sait avec quelle fureur les orientaux, habitués à prendre de l'opium, se livrent à ce goût, malgré les infirmités toujours croissantes, qu'il accumule sur leur hideuse existence. Cette fureur peut donner une idée des plaisirs dont leur ivresse s'accompagne, et rend concevable l'emportement du désir qui entraînait une

(1) *Les Recherches de la France*, Paris 1633, pag. 715, A.

jeunesse ignorante et superstitieuse à tout entreprendre pour conquérir et posséder, pendant l'éternité entière, ces ineffables délices.»

Au souvenir du dévouement des disciples du *Vieux de la montagne* se lie naturellement celui de la constance qu'ils opposaient aux tortures les plus cruelles. L'ivresse du fanatisme pouvait les armer de cette constance invincible : le noble orgueil du courage, l'obstination même d'un point d'honneur puéril a suffi souvent pour l'inspirer. Cependant il importait trop au chef des *assassins*, qu'aucun d'eux ne se démentît dans les tourmens pour qu'il se fiât uniquement à la puissance des souvenirs, quelque énergiques qu'ils fussent, sur-tout lorsque la distance et le temps avaient pu en affaiblir l'influence. S'il connaissait quelque moyen d'engourdir la sensibilité physique, sans doute il avait soin d'en prémunir les ministres de ses vengeances, avec ordre d'en faire usage au moment décisif. La promesse de les soustraire à l'empire de la douleur exaltait encore plus leur fanatisme ; et l'accomplissement de cette promesse devenait un nouveau miracle, une preuve nouvelle que donnait leur chef de son pouvoir surnaturel.

Nous n'avançons cette conjecture qu'en avouant qu'on ne peut l'étayer d'aucun ren-

seignement historique. Mais pourquoi cet habile et redoutable thaumaturge n'aurait-il pas, au treizième siècle, possédé un secret qui, plus tard, semble avoir été commun en Europe où les chrétiens l'apportèrent, peut-être, d'Orient avec tant d'autres connaissances précieuses, au retour des croisades ?

Dès le milieu du quatorzième siècle, Nicolas Eymeric, grand inquisiteur d'Arragon, et auteur du fameux *directoire des inquisiteurs*, se plaignait des sortilèges dont usaient quelques accusés, et au moyen desquels, étant appliqués à la torture, ils y paraissaient absolument insensibles (1). *Fr. Pegna*, qui commenta *Eymeric*, en 1578, affirme, dans le même cas, et la réalité et l'efficacité des sortilèges (2). Il s'appuye du témoignage de l'inquisiteur *Grillandus*, et de celui d'*Hippolytus* de *Marsiliis*. Celui-ci, professeur de jurisprudence à Bologne en 1524, dit positivement, dans sa *pratique criminelle*, qu'il a vu par l'effet de sortilèges dont il donne le détail, des accusés ne souffrir aucune douleur, mais *demeurer comme endormis au milieu des tortures*. Les expressions dont il se sert

---

(1) « *Aliqui sunt maleficiati, et in quæstionibus* » *maleficiis utuntur.... Efficiuntur enim quasi in-* » *sensibiles* ». (Direct. inquisit. cum adnot. Fr. Pegnæ., Romæ folio, part. IIIà., pag. 481.)

(2) Ibid. pag. 483.

sont remarquables : elles peignent l'homme devenu insensible, comme plongé dans un engourdissement plus semblable à l'effet produit par un médicament, qu'à l'énergie qui nait d'une persévérance au dessus de toutes les douleurs.

Un contemporain de *Fr. Pegna*, écrivain bizarre dont le nom inspire peu de confiance, mais qui, cette fois, parle de ce qu'il a vu, et que la place qu'il occupait dans un tribunal, mettait à portée de connaître les faits avec certitude, *Et. Taboureau* (1) a décrit également l'état soporeux qui dérobait les accusés à la souffrance. Suivant lui, il était devenu presque inutile de donner la question; la recette assoupissante étant connue de tous les géoliers qui ne manquaient pas de la communiquer aux prisonniers : rien de si facile d'ailleurs que de la pratiquer, puisque, si on l'en croit, elle se bornait à avaler du savon dissous dans l'eau.

Le savon ordinaire ne possède sûrement point la vertu que lui attribue *Taboureau*. S'ensuit-il que le fait principal soit faux ?

---

(1) *Et. Taboureau. Des faux sorciers et de leurs imposteurs* (1585) *discours*, inséré dans le *quatrième livre des Bigarrures du Sieur Desaccords*. — *Et. Taboureau* était procureur du Roi au Baillage de Dijon.

Non, puisque cet auteur n'est pas le seul qui l'ait rapporté : dans cette occasion seulement, les possesseurs du secret en imposaient sur sa nature, moins à la vérité pour s'en réserver la possession exclusive, que pour conserver la faculté d'en faire usage. Le fait devient croyable, s'il existe des substances capables de le réaliser. Et combien n'en compte-t-on pas qui émoussent, suspendent, détruisent la sensibilité nerveuse! L'opium, la jusquiame, la belladone, l'aconit, la morelle, le stramonium ont été essayés pour engourdir la douleur dans les opérations chirurgicales; et si l'on a renoncé à les employer, c'est que la stupeur qu'ils provoquaient, compromettait la guérison du malade. Une crainte pareille, on le sent, n'arrêtait ni les disciples du *Vieux de la montagne*, ni les accusés menacés de la torture : et parmi les substances citées, on peut en distinguer quelques-unes, dont se servait sans doute le thaumaturge oriental, et d'autres assez communes en Europe, pour que les géoliers, comme le dit *Taboureau*, pussent aisément en fournir à un prisonnier à l'instant où elles lui devenaient nécessaires.

Tels sont et le nombre de ces substances et la facilité de s'en procurer, qu'il est permis de supposer que connues de tout temps, de tout tems elles ont servi à opé-

rer des miracles. Ce ne sont pas les modernes seuls qui ont été témoins des souffrances atroces, et presque au-dessus des forces humaines, qu'aux yeux de tout un peuple, endurent les *pénitens* Hindoux ; les historiens grecs et latins en ont parlé (1); et les traditions nationales en font remonter la pratique jusqu'à l'origine de la civilisation religieuse. La patience des hommes qui s'y soumettent, tient probablement à la cause que nous indiquons. A une souffrance passagère, on oppose l'usage actuel des drogues stupéfiantes; leur usage prolongé détermine un engourdissement habituel et rend les fanatiques capables de supporter des tortures qui durent autant que la vie: la destruction presque entière de la sensibilité physique ne peut guères s'opérer, sans réagir sur le moral et plonger l'ame dans une imbécillité profonde : c'est en effet le caractère dominant de la plupart de ces *Pénitens* miraculeux.

C'est aussi dans un état d'imbécillité que sont représentés par Diodore les Ethiopiens sauvages, dont il peint l'insensibilité physique, comme à l'épreuve des coups, des blessures, des tourmens les plus extraor-

---

(1) Aristobule, extrait par Strabon. (*Strab. Lib. XV*) et Pline (*Hist. Nat. Lib. VII cap.* 2.)

dinaires (1). Un savant (2) du XVIIme. siècle, supposait que le voyageur *Simmias*, dont Diodore copie la narration, avait pris pour le caractère général d'une peuplade l'état momentané de quelques individus énivrés d'une boisson semblable au *Népenthés*, chanté par Homère. Il est plus probable que *Simmias* rencontra sur les côtes d'Ethiopie des *Pénitens*, tels que ceux que l'on trouve encore aujourd'hui dans l'Inde, et que l'état où il les vit, était rendu permanent par l'usage continuel de la substance propre à le déterminer.

Le merveilleux croît pour nous en raison de la distance qui paraît séparer la cause de l'effet. Ici la cause devait être soigneusement cachée aux yeux des profanes sous peine de laisser disparaître le miracle, et celui-ci ne pouvait consister qu'à surpasser en énergie et sur-tout en persévérance les causes morales propres à enfanter la même constance dans les douleurs et l'apparence de la même insensibilité. Les parfums prodigués autour des autels et dans les cérémonies magiques, et dont on s'énivrait sans soupçonner leur puissance, offraient, sous ce rapport, des avantages plus précieux que le thaumaturge ne dût point négliger, surtout quand il lui importait de produire

(1) *Diod. Sic. Lib* III, *Cap.* 8.

(2) *Pierre Petit*, *D. M. Dissertation sur le Nepenthès*. in-8°. Utrecht (1689),

des extases et des visions. Aussi leur composition et leur choix étaient-ils l'objet d'une scrupuleuse attention. Proclus qui n'a presque fait, ainsi que les philosophes ses contemporains, que rapporter avec une interprétation allégorique des *prescriptions* physiques dont le sens propre était perdu Proclus (1) nous montre *les instituteurs du sacerdoce ancien* rassemblant diverses odeurs et les unissant par les procédés d'un art divin, pour en composer un parfum unique, doué de vertus nombreuses, dont l'énergie portée au comble par leur réunion, serait affaiblie par leur séparation. L'action physique et morale des odeurs n'a pas été peut-être étudiée sous ce point de vue par les savans modernes, autant que par les Thaumaturges de l'antiquité. Cependant, si Hérodote nous apprend que les Scythes s'énivraient en respirant la vapeur des graines d'une espèce de chanvre jettées sur des pierres rougies au feu (2); la médecine moderne a observé que l'odeur seule des graines de jusquiame, sur-tout quand la chaleur exalte son énergie, produit chez ceux qui la respirent une disposition à la colère et aux querelles que rien ne peut tempérer. *Le dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique* (3) en cite trois

(1) Proclus *de sacrificio et magiâ.*

(2) Hérodot IV, 75.

(3) T. VII, art. jusquiame.

exemples. Le plus saillant est celui de deux époux qui, parfaitement unis partout ailleurs, ne pouvaient, sans en venir à des débats sanglans, rester quelques heures dans la chambre où ils travaillaient. On ne manqua pas de croire la chambre ensorcelée ; jusqu'à ce que l'on découvrit, dans un paquet considérable de graines de jusquiame placé près d'un poële, la cause de ces querelles journalières dont les deux époux étaient les premiers à gémir, et que la disparition de la substance vénéneuse fit cesser sans retour.

La thaumaturgie dût employer cette sorte d'agens avec d'autant plus de succès que l'œil ne met point en garde contre eux, et qu'ils n'affectent pas l'odorat d'une manière proportionnée à la violence de leurs effets. Mais il est des substances plus énergiques encore et qui, pour modifier notre existence, n'ont pas besoin d'être prises intérieurement. Des expériences récentes ont prouvé qu'administrés en liniment et aspirés par le système absorbant, plusieurs médicamens agissent comme s'ils avaient été portés directement dans l'estomach. Cette propriété n'a point été ignorée des anciens. Dans le roman d'Achilles Tatius, un médecin égyptien, pour guérir *Leucippe* attaquée de frénésie, lui applique sur le haut de la tête un liniment composé d'huile, dans laquelle il a fait dissoudre un médicament particulier : peu de temps après l'onc-

tion, la malade s'endort profondément. Ce que savait le médecin, le Thaumaturge devait le savoir; et cette connaissance a pu lui servir à opérer plus d'un miracle, bienfaisant ou funeste. On ne contestera point que les onctions, si fréquentes dans les cérémonies anciennes, ne lui offrissent chaque jour la facilité de s'en prévaloir. Avant de consulter l'oracle de Trophonius, on était frotté d'huile sur tout le corps (1); cette préparation concourait sans doute avec tant d'autres à produire la vision que l'on venait implorer. Nous voyons aussi qu'avant d'être admis aux mystères des *sages* Indiens, Apollonius et son compagnon sont frottés d'une huile si active qu'il *leur semblait qu'on les lavait avec du feu* (2).

Abandonnons un moment, sur ce sujet, le vaste champ des fourberies et des erreurs antiques; et portons nos regards plus près de nous.

Les prêtres de Mexico oignaient leurs corps d'un onguent très-fétide, quand ils voulaient, disaient-ils, converser avec la divinité. L'historien (3) remarque que cette pratique les rendait très-cruels et inaccessibles à la crainte : il eut pu ajouter

---

(1) *Pausanias IX*, 39.

(2) *Philostrat*, *vit. Apoll. III*, 5.

(3) *Acosta*, histoire des Indes-Occidentales, liv. V, chap. 26.

sans doute qu'elle égarait leur esprit, jusqu'à leur procurer des visions, puisqu'elle avait pour but de les mettre en rapport avec les objets de leur culte fantastique.

D'après cet exemple unique, serait-ce oser trop que d'attribuer à une cause semblable la plus grande partie de ces déplorables extravagances qui, sous le nom de *Sorcellerie* et de *Sabat*, ont jusqu'au dernier siècle, fait périr dans les flammes des milliers d'insensés?

Les procès pour cause de sorcellerie (et leur nombre passe l'imagination) représentent presque tous les sorciers comme se préparant au *Sabat*, en se frottant le corps d'une pommade dont ils cachent, et dont souvent ils ignorent la composition. Pour éclairer ces misérables, et sur-tout leurs juges, le sage *Gassendi* chercha à la deviner et à l'imiter. Avec une pommade dans laquelle entrait de l'opium, il oignit des paysans, persuadés d'avance que cette cérémonie les ferait assister au *Sabat*. Après un long sommeil, ils se réveillèrent, bien convaincus que le procédé magique avait produit son effet; ils firent un récit détaillé de ce qu'ils avaient vu au *Sabat*, et des plaisirs qu'ils y avaient goûtés.

De ce fait, où l'action de l'opium fut signalée par des sensations voluptueuses, rapprochons-en un autre plus décisif encore. On amène devant le magistrat de Florence, homme au-dessus de son siècle et de son

pays, une femme accusée d'être sorcière: elle se déclare telle, et promet d'assister au *Sabat* la nuit même, pourvu qu'on la laisse rentrer chez elle et pratiquer l'onction magique. Le juge y consent. Après s'être frottée de drogues fétides, la prétendue sorcière se couche et s'endort sur-le-champ : on l'attache sur le lit; des piqûres, des coups, des brûlures même, ne peuvent interrompre son profond sommeil. Réveillée avec peine le lendemain, elle raconte qu'elle est allée au *Sabat :* dans le récit de son rêve se mêlent les sensations douloureuses qu'elle a réellement éprouvées en dormant, et auxquelles le juge borne sa punition. Par-tout ailleurs, et longtemps encore après, elle eut expié sa folie sur le bûcher qui avait déjà dévoré tant de victimes (1).

Voilà, j'ose le dire, voilà l'histoire du plus grand nombre de ces infortunés. D'autres causes, sans doute, ont pu exercer quelque influence sur leur sort; et, par exemple, la possession de connaissances mystérieuses a dû créer, parmi une population très-ignorante, l'opinion qu'un homme était sorcier. Telle est la source de la réputation généralement faite aux Bergers.

---

(1) *Paolo Minucci*, jurisconsulte florentin, mort au 17e siècle, nous a transmis ce fait intéressant dans son commentaire sur le *malmantile Racquistato*, Cant. IV. Ott. 76.

Dans leur isolement fréquent, la nécessité les force à être les médecins et les chirurgiens de leurs troupeaux; forts de leur expérience, ils enseigneront ~~des remèdes efficaces~~ aux propriétaires de troupeaux, ~~bientôt~~ ils guériront un homme malade. D'où peut venir à des hommes sans instruction, cette faculté merveilleuse, si elle ne découle pas d'une science *occulte?* « Plu-
» sieurs d'entr'eux reconnaissent au bout
» de peu de temps, la physionomie de
» leurs moutons, au point de distinguer
» un de leurs moutons, mêlé dans le trou-
» peau d'un autre berger » (1). Entre mille animaux qui nous paraissent tous semblables, l'homme qui *devina* d'abord celui qu'on lui a dérobé, évitera difficilement de passer pour sorcier, sur-tout si sa vanité et son intérêt le portent à favoriser l'erreur qui lui attribue un savoir et une puissance extraordinaire.

Que les choses se soient souvent passées ainsi, je n'ai pas de peine à le croire: mais ce n'en est point assez pour rendre raison des principaux faits, consignés dans les archives sanglantes des tribunaux, dans les volumineux recueils de *Démonologie*; pour expliquer sur-tout les aveux multipliés de

(1) *M. Desgranges: Mémoires sur les usages d'un canton de la Beauce. — Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, tom. I. pages 242, 243.

gens

des remèdes efficaces; bientôt peut-être, guidés par l'analogie ou

gens qui croyaient être sorciers et avoir assisté au *Sabat*. Il faut, conformément à leurs déclarations, conformément aux faits que j'ai cités, admettre qu'ils faisaient usage d'une drogue dont l'effet, sur leur imagination, était assez énergique pour qu'ils ne doutassent pas plus de la réalité des impressions fantastiques qu'elle leur faisait éprouver, que de celle des sensations reçues dans l'état de veille. La mémoire, mêlant à leur rêve, comme à tout autre songe, ses réminiscences machinales, leur présentait, au milieu des scènes magiques, quelques personnes de leur connaissance qu'ils dénonçaient ensuite, jurant avec assurance qu'ils les avaient vues au *Sabat*; et leur serment homicide n'était point un parjure! Ils le faisaient d'aussi bonne-foi que l'aveu inconcevable par lequel ils se dévouaient à d'épouvantables supplices.

Cette discussion pourra sembler superflue aux esprits impatiens qui croyent que c'est perdre le temps que discuter aujourd'hui l'erreur d'hier; comme si le développement des causes de nos erreurs ne formait pas une partie essentielle de l'histoire de l'esprit humain. Et si d'ailleurs en Europe, la classe éclairée ne croit plus aux sorciers, un tel progrès est-il déjà si ancien, et les lumières se sont-elles étendues dans un cercle si vaste que ce sujet ne mérite plus que l'oubli? Il y a moins de quatre-

vingts ans qu'à Paris, un homme en place publiait un livre où il appellait la rigueur des loix et la sévérité des tribunaux sur les sorciers, et sur les incrédules qui nient l'existence de la sorcellerie et de la magie; et son livre reçut alors les éloges des juges de la littérature (1). « En 1810, dans les » écoles de Rome, on argumentait encore » sérieusement pour savoir si les sorciers » sont fous ou possédés » (2). Des notions entretenues ainsi par des hommes de la classe instruite, ont dû se perpétuer chez la classe la moins éclairée. Aux rigueurs des magistrats qui ont cessé de poursuivre un crime chimérique, ont survécu les emportemens de la crédulité populaire. « Il » n'y a guères plus d'un demi siècle que » l'on noyait encore les sorciers en Angle- » terre, » écrit un voyageur admirateur enthousiaste des Anglais (3). En 1783,

---

(1) *Traité sur la Magie*, par *M. de Savigny*, *Censeur Royal*, in-12. Paris 1732. Extrait avec éloge, dans le *Journal de Trévoux*, 7bre 1732, pages 1534, 1544.

(2) *Tableau de Rome vers la fin de* 1814, par *Guinan Laoureins*, page 228.

(3) « Dans l'année 1751, deux vieilles femmes, suspectées de sortilèges, furent arrêtées, et dans le cours des expériences que la populace fit sur ces malheureuses en les plongeant à plusieurs reprises dans un étang, elles furent noyées, dans un lieu appellé *Tring*, à quelques milles de Londres ». *Voyage d'un Français en Angleterre*, (Paris 1816), tom. I. page 490.

dans le canton de Lucerne, le célèbre historien *J. Muller*, et un de ses amis, paisiblement assis sous un arbre, et lisant Tacite à haute voix, se virent assaillis et pensèrent être massacrés par une troupe de paysans, à qui des moines avaient persuadé que les deux étrangers étaient des sorciers (1). Au commencement du siècle on a condamné en France plusieurs escrocs qui, parcourant les campagnes, affirmaient aux paysans que l'on avait jetté des *sorts* sur leurs bestiaux ou sur eux; et non contens de se faire payer pour *lever* ces prétendus *sorts*, en désignaient les auteurs, et suscitaient ainsi de violentes inimitiés et même des rixes meurtrières (2)..... Que dis-je? A l'instant où nous écrivons, un père vient d'assassiner sa fille âgée de dix ans, parce que, a-t-il dit, *elle était sorcière*. Il préparait le même sort, et par un motif semblable, à sa femme et à sa sœur (3). Ce misérable était, dit-on, en délire. Quel délire que celui qui change en bête féroce, l'homme, l'époux, le père! Quelle effroyable crédulité que celle qui conduit à un pareil délire!. Et combien il importe de la

(1) *M. Bonstetten. Pensées sur Divers Objets de Bien Public*, pages 230, 232.

(2) Un Procès Criminel de ce genre a été jugé à Nogent-sur-Seine, département de l'Aube, en 1802.

(3) Ce fait s'est passé dans la commune de Beyghem, province de la Flandre Orientale. Voyez le *Journal de Paris*, Jeudi, 3 Avril 1817, page 3.

combattre dans son principe, jusqu'à ce que le progrès des lumières préserve de ses atteintes l'homme même le plus simple et le plus borné !

Sous un autre point de vue, cette discussion rentre encore dans notre sujet.

Des visions tristes et lugubres, mêlées de mouvemens voluptueux, voilà en général ce que produisait l'onction magique, dont l'effet combinait ainsi les deux mobiles les plus puissans sur l'âme humaine, le plaisir et la terreur. La découverte des substances énergiques dont elle se composait, de leurs vertus, de la manière de les employer, n'a pu appartenir aux sorciers modernes que l'on a rencontrés toujours dans la classe la plus pauvre et la plus ignorante : elle descend, n'en doutons point, d'une source plus élevée. La magie ancienne usait aussi d'onctions mystérieuses. Lucien et Apulée (1) décrivent celles que pratiquaient Pamphila et l'épouse d'Hipparque; et ces deux écrivains n'ont fait que copier les *Fables Milésiennes*, déjà célèbres par leur antiquité autant que par leur agrément.

Dans les aveux des prétendus sorciers sur ce qui se passe au *Sabat*, au milieu de détails variés avec toute l'incohérence et la sottise d'un délire stupide, nous voyons se répéter constamment un certain nombre d'idées qui en forment comme le *fond com-*

(1) *Lucian. Lucius sive asinus. Apul. metam.* lib. IV.

mun. J'appliquerai à ce fond singulier la même question qu'à la composition de la drogue magique, ou même je me croirai autorisé, par l'analogie, à voir dans l'un et l'autre réunis, les restes d'une initiation ancienne, (1) qui peut-être comme celle des disciples du *Vieux de la montagne*, tendait à inspirer une foi et une soumission aveugles. Nous avons cru déjà reconnaître de semblables vestiges dans l'existence des sociétés de *Rose-croix* : mais là, c'est sur les formes et le secret de la réception qu'ont porté les altérations produites par le temps; les connaissances que l'on voulait conserver, subsistèrent aussi longtemps du moins que l'on en pouvait comprendre l'énoncé. Ici, au contraire, l'origine de l'initiation, son but secret et son histoire sont également tombés dans l'oubli. Quelques traces des pratiques et des fictions qu'elle mettait en usage, ont été conservées, d'abord par la ruse et la cupidité empressées de trouver des dupes; ensuite par la crédulité ignorante et par la curiosité qu'aiguisait l'ennui d'une vie sans jouissances et sans avenir.

(1) L'aparition et l'adoration d'un *Bouc* mystérieux faisaient une partie essentielle du *Sabat*. Le *Chat* aussi y jouait un grand rôle, pour son malheur, puisque souvent il a partagé l'horreur qu'inspiraient les sorciers. On sait combien le culte du *Bouc* et du *Chat* était ancien en Egypte. On ne peut toutefois tirer de ce rapprochement que de bien faibles conjectures.

En développant ainsi l'action d'une cause physique, je ne prétends pas nier le secours qu'elle recevait de l'exaltation de l'imagination. La puissance de cet agent redoutable n'a été, sous aucun rapport, ignoré des anciens ; ils savaient combien ses écarts peuvent produire de maladies réelles ; et alors ils n'hésitaient point à opposer un remède physique à un dérangement moral, je dirai même *surnaturel*, si je veux prendre dans le sens moderne les expressions anciennes. Par l'odeur ou la fumée de la racine *Baaras*, les exorcistes hébreux chassaient le démon du corps des Hommes. Rien de plus absurde pour nous qui ne pouvons voir dans la *possession* du démon, que l'action miraculeuse et incompréhensible d'une substance immatérielle. Mais comme tous les biens étaient rapportés autrefois à la bonté céleste, tous les maux aussi émanaient de la vengeance divine ou de la malfaisance des mauvais génies. Les Hébreux voyaient l'effet de cette malfaisance dans des maladies qui défient souvent l'art du médecin, et presque toujours sa prévoyance. Pour en reconnaître la nature, il suffit de se rappeller qu'Ælien décrivant, sous un nom différent, la plante *baaras*, à laquelle Josephe attribue la vertu de chasser les démons, assure qu'elle guérit de l'épilepsie. Le mode de traitement de ces maladies différait moins que leurs noms. Comme les Hébreux, nous

combattons par des fumigations et des odeurs ammoniacales, les maladies voisines de l'épilepsie, les vapeurs, l'hypocondrie, ces fruits bizarres d'un déréglement d'imagination, contre lequel la raison échoue impuissante. Le miracle et l'absurdité disparaissent donc à la fois, dès qu'on se rappelle l'habitude qu'avait toute l'antiquité de personnifier dans leurs causes et le mal et le bien.

Si des remèdes physiques combattent efficacement les maux causés par une imagination exaltée, celle-ci à son tour peut chasser les maux physiques et opérer quelquefois autant de bien qu'elle fait souvent de mal. Que de guérisons inespérées, subites, miraculeuses, n'ont point eu d'autre cause ! Les livres de médecine sont remplis de faits de ce genre qui, chez des peuples moins éclairés, passeraient pour des prodiges. Il faut même un effort de raison pour ne pas admettre quelque chose de surnaturel dans les effets rapides de l'imagination. L'homme est si fort ~~enclin à voir~~ habitué à chercher du merveilleux, partout où la cause ne frappe pas ses yeux aussi prochainement que l'effet ! Ainsi le *magnétisme animal*, dont tous les phénomènes réels sont produits par l'imagination mise en mouvement, fut d'abord prôné par des charlatans comme un agent physique: entre les mains des fanatiques et des fourbes, il est devenu

une branche importante de la théurgie moderne.

Habiles à mettre en œuvre l'activité de l'imagination, les anciens en attribuaient l'efficacité bienfaisante à l'intervention des Dieux. A Rome le peuple étant moissonné par une maladie pestilentielle et rebelle à tous les remèdes connus, les pontifes ordonnèrent que l'on célébrât des jeux religieux (1). Ce remède, si bizarre dans nos idées, fut cependant trouvé assez efficace, pour que l'on y ait eu recours plus d'une fois. Supposons que la maladie fut de la nature des *fièvres pernicieuses ;* et cela dût arriver souvent chez un peuple logé étroitement, et au retour d'expéditions militaires, où les citoyens souffraient tant de fatigues, et de privations, et éprouvaient tant de variations brusques de la température : une terreur générale se répand, elle glace les ames ; elle double la force meurtrière du fléau. Des jeux qui tiennent en plein air toute la population, et donnent à tous les esprits une distraction agréable ; des fêtes où les nombreux sacrifices d'animaux fournissent la possibilité de substituer une nourriture plus saine et plus substantielle à celle que s'accordait l'économie habituelle ; des cérémonies qui rassurent l'imagination, en lui persuadant que les Dieux appaisés jettent un regard

(1) *Val. Max.*, *lib.* II, cap. IV, § 4.

de compassion, sur leurs dociles adorateurs ; n'en est-ce pas assez pour combattre les progrès de la contagion, en accélérer la fin, et aussi pour prosterner devant les autels des Dieux tout un peuple qui croit devoir à leur bonté sa miraculeuse délivrance ?

Une pareille guérison était bien un *miracle* dans le sens des anciens, un bienfait immédiat, mais non *surnaturel*, des dieux. La piété ne refusait même pas de voir du même œil l'action directe des remèdes physiques. . . . . Telle fut la guérison de *Naaman* qu'Elysée délivra d'une maladie psorique, en lui ordonnant sept bains dans l'eau sulfureuse et bitumineuse du Jourdain. Sur la rive du fleuve Anigrus était un antre consacré aux nymphes. Là se rendaient les personnes affligées de dartres. Après des prières, et une friction préalable, elles traversaient le fleuve à la nage, et par le bienfait des nymphes elles étaient guéries. Pausanias qui raconte ce miracle, ajoute que les eaux de l'Anigrus exhalaient une odeur infecte (1) : c'est-à-dire qu'elles étaient chargées d'hydrogène sulfuré, et dès-lors éminemment anti-herpétiques. Nos médecins réussissent encore par des moyens semblables, sans parler de miracles. Mais alors la science de la nature était considérée comme une inspiration de Dieu, sur

Conducteur.

(1) *Pausanias*. V. 5.

toute la terre; les prêtres furent longtemps les seuls médecins, et toutes les guérisons des miracles. Peu d'années encore avant qu'Hippocrate fondât la médecine en la révélant dans ses ouvrages, ce n'était guères que dans les *Asclépies* ou temples d'Esculape, prés des descendans du dieu, ou des prêtres, que ceux-ci daignaient s'adjoindre, après les épreuves d'une sévère initiation, que les malades de la Grèce venaient chercher du soulagement à leurs souffrances. Enfin la plupart des eaux thermales (dont l'usage fut plus fréquent jadis que de nos jours) restèrent toujours consacrées à Esculape, à Apollon, et surtout à Hercule surnommé *Iatricos* (habile médecin).

Les institutions qui tendaient à transformer toutes les guérisons en opérations de la divinité, n'ont que lentement disparu. « Les professeurs en médecine étaient autrefois tous *clercs*, et ce ne fut qu'en 1542 que *le légat en France*, leur apporta la permission de se marier (1).

L'habitude d'associer la main de la divinité à l'action naturelle des remèdes et surtout de ceux dont on fait un secret, s'est conservée plus tard encore. C'est assez récemment que les médecins ont reconnu

(1) Pasquier, *Recherches de la France*, *liv.* III. *chap.* 29. Jusqu'à cette époque, les quatre facultés enseignantes de l'université étaient condamnées au célibat. En 1552, les docteurs obtinrent les mêmes droits que les médecins. (ibid).

que le remède le plus efficace contre la morsure d'un animal enragé est la cautérisation de la playe avec un fer rouge. Ce remède est usité depuis des siècles dans quelques provinces de France et en Toscane. Mais ici le fer que l'on fait rougir est un *des cloux de la vraie croix* (1) : là, c'est la clef *de St. Hubert*: et elle n'est efficace que dans les mains de personnes qui appartiennent à la famille de ce saint préservateur. Ainsi les descendans d'Esculape prétendaient à l'honneur de guérir seuls toutes les maladies. C'était un apanage de leur illustre origine.

Il est également héréditaire, et depuis un temps immémorial, le don qui rend l'homme inaccessible au venin des reptiles les plus dangereux. *En Italie*, chez les Marses, les *Psylles* prétendaient descendre tous de Circé; dans l'Hellespont ils formaient une famille, et une tribu en Afrique (2).

Les récits des anciens sur ce sujet, ont longtemps révolté l'incrédulité. Non que l'on niât qu'il est des moyens *occultes* d'agir sur les animaux soustraits à notre empire, par leur indépendance naturelle. On a vu un homme marcher couvert d'un essaim d'abeilles qui, répandues sur ses mains

---

(1) *M. Lullin Châteauvieux, Lettres écrites d'Italie*, T. I. page 129.

(2) *Plin, Histoire naturelle.* VII. 2. — *Varro rerum humanarum.* I. (*apud Priscianum*). — *Aul. Gell.* XV. 2.

et sur sa figure, semblaient avoir oublié leurs *ailes* et leurs *aiguillons*. Aujourd'hui à Londres, des hommes ont l'art de faire sortir les souris de leurs trous, en plein jour, et de les contraindre à entrer dans une souricière. Le charme consiste à enduire sa main d'huile de cumin ou d'huile d'anis, et à en frotter quelques brins de paille que l'on introduit dans la souricière (1). Il existe aussi, pour se faire suivre sans dangers d'animaux d'ailleurs redoutables, un moyen pratiqué communément par les hommes qui font profession de détourner des chiens pour les livrer aux anatomistes, et quelques fois par les chasseurs qui veulent attirer les loups dans un piège. On le trouve indiqué dans l'auteur le plus original et le plus philosophe du seizième siècle (2), qui paraît en attribuer la connaissance aux disciples de Galien. Ce secret, si l'antiquité l'a possédé, peut indiquer l'origine du charme qui entraînait, dit-on, à la suite d'un mortel favorisé des dieux, les lions et les tigres dépouillés de leur férocité; emblême employé depuis pour peindre l'empire de la mélodie.

Il rend croyable aussi l'existence de quelque secret assez énergique pour préserver miraculeusement un infortuné au milieu d'a-

---

(1) *Biblioth. univ. sciences*, T. IV.) Avril 1817). page 263.

(2) *Rabelais*. T. III. Chap. 40.

nimaux carnassiers à la faim desquels le livrait une condamnation tyrannique.

Quant aux reptiles, il en est plusieurs espèces dont la morsure ne porte avec elle aucun venin, et dont le caractère doux et familier permet aisément de les apprivoiser. Tous les autres, excepté ceux que leur force rend redoutables, cessent d'être nuisibles, dès qu'on leur a arraché les dents canines, destinées par la nature à verser dans les plaies qu'ils font, le poison dont elle les a armés. Il suffit même de leur faire mordre plusieurs fois un morceau de drap ou de feutre, et d'épuiser ainsi les réservoirs de la liqueur vénéneuse, pour que leur atteinte, pendant plusieurs heures, n'entraîne aucun danger. C'est là le secret des charlatans, qui, aux yeux d'une foule effrayée, bravent en se jouant, la morsure des reptiles. La même observation suffit pour assigner la nature de ce serpent, vu dans la Haute-Egypte, il y a cent ans, par deux voyageurs français (1), et que la superstition présentait tour-à-tour comme un *ange*, un génie bienfaisant, et comme le démon qui étrangla jadis les six premiers époux de l'épouse du jeune Tobie.

Mais que la morsure venimeuse d'un rep-

---

(1) Voyage du Sr.-Paul Lucas, en 1699, tome I, pages 72, 78 etc. et en 1715, tome II, pages 348, 354.

Voyage fait en Egypte, par le sieur Granger, pag. 88 et 92.

tile fut sans danger pour certains hommes, et mortelle pour tous les autres et pour les animaux, nous rangions cette assertion au rang des fables ; nous regardions comme allégoriques les passages nombreux où l'écriture parle du pouvoir de *charmer* les serpens. Enfin des voyageurs, dignes de foi, sont venus, et nous ont dit « *j'ai vu*. Les récits d'*Hasselquist* et de *Bruce* (1) ne permettent plus de douter qu'en Egypte, en Arabie, et surtout dans le *Sennaar*, beaucoup d'hommes n'aient le privilége de braver impunément la morsure des vipères, la piqûre des scorpions, et de communiquer à ces reptiles, tenus par eux, un douloureux engourdissement. Pour completter leur ressemblance avec les psylles anciens, les modernes dirent à Bruce, qu'ils naissaient avec cette propriété merveilleuse. D'autres prétendaient la devoir à un arrangement de lettres mystérieux, ou à quelques paroles magiques : ce qui se rapproche des anciens chants propres à *charmer* les serpens, et fournit un nouvel exemple de l'habitude, si préjudiciable à la science, de céler un secret physique, en attribuant ses effets à des pratiques insignifiantes et superstitieuses.

Quelques réflexions sur la nature probable d'un secret célèbre dans l'antiquité, et

---

(1) Bruce. Voyages aux sources du Nil, in-8°., tome IX, pages 402, 403, 412, 417.

Hasselquist. Voyage dans le Levant, tome I, pages 92, 93, 96 et 100.

conservé jusques à nos jours par les plus ignorans des hommes, ne paraîtront pas ici déplacées.

Les sens des animaux sont semblables aux nôtres, mais cette ressemblance n'est pas absolue. Nous n'apercevons point des substances qui les affectent avec force, et ils ne semblent point affectés différemment par celles qui nous paraissent les plus dissemblables. Cela est vrai du sens de l'odorat. Le chien qui a le sens si parfait, si susceptible d'impressions délicates, dont rien ne nous donne l'idée, le chien ne paraît mettre aucune différence, pour le plaisir, entre un parfum suave et une odeur infecte. Une diversité si marquée entre nos sensations et celles qu'éprouvent nos animaux, a dû fournir souvent les moyens d'agir sur eux, par des agens imperceptibles aux hommes. Les chiens n'entraient point à Rome, dans le temple d'Hercule ; l'odeur de la massue que le Dieu avait laissée à la porte suffisait encore, quatorze siècles après, pour les en éloigner. (1) Les prêtres avaient soin sans doute de renouveller de temps en temps cette odeur, qui ne frappait point l'odorat des hommes et qui perpétuait le miracle. Albert le Grand possédait une pierre qui attirait les serpens..... s'il pouvait y avoir quelque chose de vrai dans ce récit, nous l'attribuerions à une cause analogue : les

(1) *Solin. Cap II.*

reptiles sont, comme beaucoup d'insectes, susceptibles d'être vivement affectés par des émanations odorantes.

Pline rapportant les prodiges des psylles, dit en effet que c'était par l'odeur qu'ils engourdissaient les serpens (1). Bruce s'est assuré que le secret des Egyptiens et des Arabes, consiste à se baigner dans une décoction d'herbes et de racines, dont ils cachent soigneusement la nature. Forskhal nous apprend que les Egyptiens charment les serpens avec une *aristoloche* dont il ne désigne pas l'espèce. C'est *l'Aristolochia anguicorda*, suivant Jacquin, qu'employent au même usage les indigènes de l'Amérique. (2)

Aujourd'hui que l'on a retrouvé la trace des émigrations, qui, du plateau de la Tatarie, ont conduit des peuplades nombreuses jusque dans l'Amérique équinoxiale, on s'étonne peu de voir ce secret propagé dans le nouveau monde. Après s'être convaincu de sa haute antiquité, en rapprochant, des narrations des voyageurs modernes, celles des historiens anciens, on s'étonnerait bien d'avantage de ne pas la retrouver dans l'Hindoustan.

Des jongleurs hindous se laissent mordre par des serpens, dit un voyageur, et quand la force du poison les a fait extraordinai-

---

(1) « *Ut odore sopirent eas* » (*serpentes*) *Plin. VII*, 2.

(2) *Hasselquist. Voyage dans le Levant*, *tome I*, page 100, à la note.

rement

rement enfler, ils se guérissent soudain avec des huiles et des poudres qu'ils vendent ensuite aux spectateurs (1). On peut supposer que l'enflure n'est qu'apparente ; l'art de combattre un poison aussi avancé dans ses progrès serait trop merveilleux pour qu'on y croit légèrement ; il suffit aux jongleurs d'être prémunis contre les morsures auxquelles ils s'exposent, par l'emploi d'un secret semblable à celui dont la pratique est commune en Afrique.

A côté d'un secret de ce genre, il n'est pas rare de rencontrer un usage qui tantôt en a rendu la découverte nécessaire, et tantôt au contraire lui doit la naissance. Dans l'Hindoustan, pour connaître la vérité d'une accusation, « on jette le serpent à chaperon, appelé *Nâga* dans un pot de terre profond, où on laisse tomber un anneau, un cachet, ou une pièce de monnaie, que l'accusé est tenu de prendre avec la main. Si le serpent le mord, il est déclaré coupable, et dans le cas contraire, innocent (2). »

Ce n'est pas, on le sait, la seule manière, dont l'homme, dans tous les pays, ait demandé à la divinité d'opérer un acte surnaturel pour dissiper l'erreur, confondre

(1) *Terry. East. Ind.* sect. IX.

(2) *Recherches Asiatiques*, tom. I. page 473. Nous observerons que la plupart des *Ordalies Hindoues*, sont également usitées au Pégou, chez les Birmans, etc.

le mensonge, dévoiler le crime, proclamer l'innocence; laissant ici un hazard aveugle, là un secret de physique, là enfin une supercherie honteuse et ridicule, décider de l'honneur ou de la vie de ses semblables. L'épreuve du feu, entr'autres, a fait le tour de la terre. Dans l'Hindoustan, son antiquité remonte jusqu'au règne des dieux : *Sitah*, épouse de *Ram* (sixième incarnation de Wishnou) s'y soumit, et monta sur un fer rouge, pour se purger des soupçons injurieux de son époux. « Le pied de *Sitah*, disent les historiens, étant enveloppé dans l'innocence, la chaleur dévorante fut pour elle un lit de roses » (1). On ne peut donc accorder une moindre ancienneté au secret de braver les atteintes du feu; secret aussi répandu que l'épreuve qu'il est destiné à rendre illusoire.

Cette épreuve est usitée encore chez les Hindous de trois manières différentes. Un témoin digne de foi y vit soumettre deux accusés; l'un porta, sans se brûler, une boule de fer rouge; l'autre succomba à l'épreuve de l'huile bouillante (2): mais nous observerons que celui-ci avait pour accusateur un brame, et que toutes les *ordalies* hindoues s'exécutent sous l'influence de la religion et des prêtres.

---

(1) *Forster. Voyage du Bengale à Pétersbourg*, tom. I. pages 267, 268.

(2) *Recherches Asiatiques*, tom. I. pages 478, 483.

Le mystère de leur succès n'est pas, au reste, très-difficile à percer. Le même témoin eut connaissance d'une préparation dont les *pandits* hindous possèdent le secret, et dont il suffit de se frotter les mains, pour pouvoir toucher un fer rouge sans se brûler (1). Il n'est pas difficile aux *pandits* de rendre ce bon office à l'accusé qu'ils favorisent puisque, avant qu'il subisse l'épreuve, ils doivent placer et attacher sur ses mains diverses substances, et particulièrement quatorze feuilles d'arbres (2).

C'est sans doute grâce à une préparation analogue, que Zoroastre, pressé de confondre ses calomniateurs, se laissa verser sur le corps de l'airain fondu, et n'en reçut aucun mal (3). Les prêtresses de Diane *Parasya*, à Castabala en Cappadoce, marchaient impunément pieds nuds sur des charbons enflammés (4). Les familles *hyrpiennes* renouvellaient chaque année le même miracle dans le temple d'Apollon, sur le mont Soracte (5). Cette incombustibilité leur méritait l'exemption du service militaire et de plusieurs autres charges publiques. Varron l'attribuait à une drogue dont il avait soin

(1) *Ibid.* 482.
(2) *Ibid.* 477, 479.
(3) *Vie de Zoroastre. Zenda Vesta*, tom. I. P. II. page 33.
(4) *Strabon.* liv. XII.
(5) *Plin. Hist. Nat.* tom. VII. page 2.

de se frotter la plante des pieds (1). Quelle était cette drogue? La science européenne n'a pas encore entièrement pénétré le mystère de sa composition; quoique au moyen âge, un auteur moins lu que cité (2), ait indiqué deux procédés pour l'obtenir; quoique nous ayons des communications intimes avec l'Hindoustan où ce secret existe certainement; enfin quoique de nos jours, des hommes *incombustibles*, aient soumis leurs expériences à l'examen des savans les plus éclairés, avec autant d'assurance qu'ils s'exposaient à la curiosité publique.

Notre incertitude sur ce point est d'autant plus remarquable, que nous connaissons mieux les moyens dont se servaient les anciens pour mettre des substances inanimées à l'abri des atteintes du feu. L'art de filer et de tisser l'amiante, était chez eux poussé assez loin pour avoir souvent étonné par des miracles les regards de l'ignorance. Ils savaient que le bois enduit d'alun refuse de s'enflammer pendant un temps assez long.

(1) *Varro apud Servium in Æneid.* XI. *vers.* 787. 788. « *Cum quoddam medicamentum describeret* ut solent » *Hirpini, qui, ambulaturi per ignem medicamento* » *plantas tingunt* »....

(2) *Albert-le-Grand.* (*De mirabilibus mundi.*) — Un écrivain du XVIe. siècle (E. Taboureau, *des faux sorciers*,), prétend qu'il suffit de laver ses mains dans l'urine ou l'eau de lessive, puis de les tremper dans l'eau fraîche, pour pouvoir ensuite laisser couler dessus du plomb fondu, sans en être incommodé. Il affirme même qu'il en a fait l'expérience.

Telle était la tour de bois élevée dans le Pyrée par Archelaüs, et que Sylla tenta vainement d'embrâser (1). La tour de bois de *larix*, à laquelle César ne put mettre le feu, (2) en était préservée par quelque enduit semblable : nous ne connaissons point de bois incombustible; et le *larix* ou *mélèse* ne jouit pas plus qu'un autre de cette précieuse qualité. L'opinion qui la lui attribuait servait à cacher, sous un prodige imaginaire, un secret réel dont on voulait se réserver la possession exclusive.

Cette ruse dont à chaque pas, nous pouvons signaler des exemples, fut pratiquée surtout par les instituteurs et les directeurs des épreuves judiciaires. Eux seuls ainsi en déterminaient les résultats miraculeux; tantôt accordant ou refusant à l'accusé l'onction préservatrice des atteintes du feu et de l'huile ou de l'eau bouillante, tantôt calculant la pesanteur des liens qui devaient submerger ou faire surnager l'homme soumis à l'épreuve de l'eau froide, ou déterminant l'action cachée du ressort propre à abaisser, à relever, à faire rompre la *balance* où le poids de son crime devait se manifester visiblement en augmentant le poids déjà connu de son corps (3); tantôt enfin exerçant une

(1) *Q. Claud. Quadrigar. annal. lib.* XIX. *apud. Aul. Gell*, XV. I.

(2) *Vitruv. de Architect.*, II, 9.

(3) *Épreuves de la balance* dans l'Indoustan. Après des cérémonies religieuses, on pèse soigneusement l'ac-

influence plus infaillible et plus mystérieuse dans l'épreuve des breuvages préparés par leurs mains sacrées, et poisons meurtriers ou mixtions innocentes, selon qu'il leur convenait de perdre un accusé, ou de le sauver.

La loi indoue, la plus ancienne de toutes, est la seule qui ose articuler franchement, et à deux reprises, le mot de *poison*. L'accusé soumis à cette ordalie, prie le poison qu'il va prendre, de se changer pour lui, s'il est innocent, en boisson délicieuse. (1) Quelquefois l'épreuve se borne à avaler de l'eau où le prêtre aura baigné l'image d'une divinité (2) ; et moins redoutable en apparence, elle est en effet aussi décisive.

Cette pratique se rapproche de celle du Japon, où l'accusé doit avaler, dans un verre d'eau, un morceau de papier chargé de caractères et de peintures magiques tracées par les jammabos ; et cette boisson le tourmente cruellement jusqu'à ce qu'il ait confessé son crime (3). Près de *Thyane*,

---

cusé, puis on lui attache sur la tête son acte d'accusation, et on le pèse de nouveau. S'il est plus léger qu'auparavant, on le déclare innocent; s'il est plus lourd, ou si la balance se rompt, son crime est avéré. S'il reste en équilibre, il faut recommencer l'épreuve : alors, dit le livre sacré. *il y aura certainement une différence de pesanteur. Recherches asiat.*, I, 472. Quand on annonce un miracle d'une façon si positive, c'est qu'on est sûr d'avance du moyen de l'opérer.

(1) *Recherches asiat.*, I, pag. 473 et 486.

(2) *Ibidem.....*, p. 474 *et* 486.

(3) *Kempfer*, *Histoire du Japon*, liv. III, chap. V, p. 51.

une fontaine *d'eau fraîche*, mais *sans cesse bouillonnante*, servait à éprouver la vérité des sermens : douce et bienfaisante pour les hommes sincères, elle couvrait d'abcés le corps des parjures qui osaient en boire (1).

Guidés peut-être par une tradition ancienne plutôt que par une invention qui leur soit propre, les initiés du *Belli*, société religieuse très-puissante chez les nègres *Qojas*, préparent une *eau d'épreuve*. Après avoir lavé la main, le bras ou la jambe d'un accusé, on verse dessus cette eau redoutable : si elle le brûle, il est coupable; sinon, innocent. (2) La composition mystérieuse de l'eau, le soin de laver dabord les membres soumis à son action, expliquent suffisamment le miracle.

Chez les mêmes peuples, on fait boire à toute personne soupçonnée d'empoisonnement, une liqueur très-acide, préparée en raclant dans l'eau, l'écorce intérieure de l'arbre *quony*, dont on a *d'abord exprimé* le suc. Celui qui en meurt est coupable; celui qui survit est innocent. (3).

---

(1) *Philostrat.*, *Vit. Apoll.*, liv. I, cap. 4

(2) *Dapper. Description de l'Afrique*, p. 269, 270.

(3) *Dapper*, *ibid*, pag 263. Ce genre d'épreuves est usité chez un grand nombre de peuplades nègres. Les nègres d'Issyny n'osent pas boire de l'eau préparée en y trempant le *fétiche*, quand ce qu'ils affirment n'est pas la vérité. *(Voyage du royaume d'Issyny*, pag. 212.*)* Pour rendre une pareille croyance si générale, ne faut-il pas que plusieurs exemples aient prouvé l'efficacité meurtrière de ces eaux ?

Le soin avec lequel l'écorce a été préalablement exprimée, décide, on peut le croire, le sort de l'accusé.

Tel était aussi l'effet miraculeux de l'eau *très-amère*, à laquelle le prêtre hébreu mêlait un peu de poussière du pavé du Temple. Elle faisait périr la femme adultère, et ne devait point nuire à la femme exempte de crimes. 1). Est-il besoin de remarquer que cette *excessive amertume* pouvait servir à déguiser un ingrédient plus efficace que la poussière?.... Je sens combien est grave une accusation, un soupçon d'empoisonnement. Mais, dès le temps de Moïse, les poisons et leurs divers dégrés d'efficacité, étaient connus des Juifs, puisque le législateur leur défendit, sous peine de mort, de garder chez eux un poison mortel ou nuisible. 2). Les chroniques des hébreux font souvent mention de *morts miraculeuses*, que dans une histoire profane, on attribuerait sans hésiter au poison. Si, de nos jours, un prophête annonçait à un roi, comme Elie à Joram (3), sa mort prochaine et les symptômes de la maladie qui doit l'enlever, et que la prédiction se réalisât, qui n'accuserait le prophête d'avoir coopéré à l'exécution de sa menace ?

---

(1) *Numer.* V., V. 76, 31, *aquæ, amarissimæ*, V. 19.

(2) *Joseph. ant. jud.* lib. IV, cap. 8.

(3) *Paralip.* II, cap. *xxj*, V. 12, 19.

Ce n'est pas seulement cette fois que l'on a vu le fanatisme ou le zèle aveugle, présenter comme l'œuvre et le triomphe de la divinité, une mort précipitée, dont un juge non prévenu eût cherché la cause dans un forfait qu'il devait punir. St.-Athanase et ses partisans n'eurent-ils pas l'imprudence de célébrer le *miracle* qui les délivra subitement d'Arius, à l'instant où se préparait le triomphe de cet hérésiarque? Supprimez les noms ; rappellez seulement les détails de ce trépas soudain, tels qu'ils nous ont été transmis par trois historiens de l'église (1) : point d'homme, même médiocrement instruit, qui n'y crût voir les symptômes produits par un poison violent ; point de médecin qui ne conseillât un examen propre à éclaircir des soupçons trop motivés ; point de magistrat qui ne s'empressât de l'ordonner. Et si l'on ajoute que St.-Alexandre, adversaire d'Arius, avait été entendu peu d'heures auparavant, adressant de ferventes prières à la divinité pour qu'elle frappât de mort l'hérétique, plutôt que de permettre qu'il rentrât dans l'église et l'hérésie avec lui (2) : alors du moins on s'étonnera peu que les partisans d'Arius n'aient pas regardé sa mort comme naturelle, quoiqu'ils ne sup-

(1) *Socrat. Hist. Eccl.* I, cap. 38. — *Sozomen. Hist. Eccl.* II, cap. 29 et 30. — *Théodorit.*, *Eccl. Hist.* I, cap. 14.

(2) *Théodorit.*, loc. cit.

posassent pas que ce fut un miracle ; et que leurs accusations fussent assez publiques pour qu'un de leurs adversaires n'ait pas cru pouvoir les passer sous silence (1).

Tel était l'emportement du zèle en ces jours de dissensions religieuses ! Dans l'ivresse que leur causait la mort de l'empereur Julien, les Chrétiens publièrent qu'elle leur avait été prédite dans des songes merveilleux ; et ils y virent également un miracle signalé de la vengeance divine. Le philosophe Libanius, ami de l'empereur, *après sa mort*, et sous des successeurs qui respectaient peu sa mémoire, déclara hautement que Julien était tombé sous les coups d'un assassin chrétien. A cette imputation vraisemblable, un écrivain orthodoxe répond : « Le fait peut être vrai... Et qui oserait blâmer celui qui, pour son Dieu et sa religion, aurait commis une action si courageuse (2) » ?

Cette exaltation bien contraire aux maximes de la religion qu'elle croit servir, est pourtant dans la nature : il est dans la nature, qu'en proportion de l'importance des intérêts qui les touchent, les hommes se passionnent ; c'est-à-dire, qu'ils s'éloignent de la raison, pour se précipiter dans le délire et dans la fureur.

L'erreur où les conduit alors l'enthou-

---

(1) *Sozomen.* II, cap. 29.
(2) *Sozomen.*, *Eccl. Hist.* VI, 2.

siasme, en couvrant d'un voile sacré des actions au moins suspectes, cette erreur, dans des conjonctures particulières, a été souvent préparée par le crime dont elle servait le succès et accueillie par la supperstition qui en était victime : souvent le poison a fait seul toute l'efficacité des sortilèges ; c'est un fait que les procédures judiciaires ont mis hors de doute, lors même que le malheureux, frappé de mort, s'obstinait à voir dans les maux qu'il endurait des effets surnaturels et aidait ainsi leur coupable auteur à en dérober la cause physique aux recherches de la loi.

Alors, certes, les magistrats auraient acquis de grands droits à la reconnaissance publique si, éclairés autant que sévères, ils eussent mis leurs soins à dévoiler le crime, aussi bien qu'à le punir ; si, livrant à la plus grande publicité sa nature véritable, ils eussent proclamé l'impuissance des magiciens, dès qu'ils n'ont point recours à ces détestables pratiques. De pareilles révélations fréquemment répétées, auraient enfin guéri les imaginations blessées. Elles les auraient prémunies contre une folle terreur, dont l'excès, lors même, que le poison n'est pas mis en œuvre, peut donner à de vains sortilèges, à de simples menaces, une puissance plus infaillible souvent que celle du poison même. . . . Il n'y a point ici d'exagération. Un exemple récem-

ment connu vient se joindre, pour le prouver, à tous les faits dont les histoires anciennes pourraient nous offrir le témoignage. Aux îles Sandwick, il existe une communauté religieuse, qui prétend avoir la faculté de faire périr par la seule vertu des prières qu'elle adresse au ciel, les personnes dont elle veut se défaire. Si quelqu'un s'expose à sa haine, elle lui fait annoncer qu'elle va commencer contre lui ses fatales prières; et le plus souvent cette annonce suffit pour faire mourir de frayeur ou déterminer au suicide l'infortuné en butte à l'anathême (1).

La mort n'a pas été la seule vengeance que le thaumaturge prédit et exécutât au nom d'un Dieu irrité! Tournant contre ses ennemis, avec plus d'adresse et moins de péril, les secrets redoutables dont la science sacrée l'avait armé, il s'est réservé souvent de produire un second miracle en faveur du répentir. A sa voix, l'aveuglement couvrait les yeux des coupables, la lèpre hideuse s'étendait sur tout leur corps, jusqu'à ce que le ciel touché de ses généreuses prières rendît à la santé ceux que la terreur avait déjà ramenés à la foi et à l'obéissance.

Une lumière d'une extrême vivacité,

---

(1) *Lisiansky, Voyage autour du monde* en 1803, 1806. Londres, 1814. Bibliothèque universelle. Littérature. 1816. III. 162. 163.

celle des *flammes du Bengale*, par exemple, peut causer un éblouissement tel que la faculté de voir reste quelque temps suspendue. A la prise de Milet, par Alexandre, des soldats étant entrés dans le temple de Cérès pour le piller, une flamme vive s'élança du sanctuaire, et leurs yeux furent frappés d'aveuglément. Mais le succès de ce moyen de vengeance dure trop peu, et demande le concours de trop de circonstances favorables pour qu'on l'ait mis souvent en usage.

On a découvert récemment que l'extrait de la *Belladona* (1) dissout dans l'eau, paralyse, pour un temps, l'organe de la vue. L'art de saisir le moment propice pour faire agir la substance vénéneuse, et opérer le miracle n'est plus que de l'adresse; et les talens du jongleur aidant les secrets du Thaumaturge, les histoires d'hommes frappés de cécité soudaine, dont ils sont ensuite délivrés, n'ont rien d'invraisemblable.

Marie, sœur de Moïse, a osé élever la voix contre lui; sa face paraît couverte

---

(1) *Atropa Belladona.* Linn. Le suc des feuilles de Stramonium (*Datura stramonium. Linn.*) jouit de la même propriété. Un jeune homme, en ayant fait par mégarde sauter une goutte dans l'un de ses yeux, resta plusieurs heures n'y voyant que peu ou point de cet œil là. On doit cette observation curieuse au professeur Odier dont les sciences déplorent la perte récente. Voyez *bibliothèque universelle. Sciences.* Tome IV, pag. 221.

de lépre; et malgré le pardon que lui accorde son frère, elle porte sept jours entiers le signe éclatant de la colère divine (1). Ce délai ressemble fort au temps nécessaire pour une guérison ordinaire. Mais on peut supposer ici quelque connivence entre le frère et la sœur. On n'en supposera point dans le malheur qui força Ozias à descendre du trône de David et qui, par le chagrin et l'ennui de la solitude, le conduisit au tombeau.

Le roi de Juda, malgré les représentations du grand-prêtre Azarias, veut envahir les fonctions sacerdotales. A l'instant où il force l'entrée du sanctuaire, où il porte la main à l'encensoir, le faîte du temple s'entr'ouvre, un rayon brillant frappe la figure de ce prince téméraire; et sur son front paraît soudain la lèpre, signe de la malédiction divine (2).

Admettons d'abord que le rayon de lumière résultât facile d'un appareil disposé dans l'obscurité du sanctuaire, éblouit assez Ozias, pour qu'il n'aperçut point la main qui lui lançait un poison caustique. Quel était ce poison ? Dans nos climats tempérés, le contact seul du *rhus toxico-*

---

(1) *Numer.* XII. V. 10. 15.

(2) *Paralip.* II. *Cap.* XXVI. *V.* 16. 22. *Joseph. Ant. Jud.* IX. II. — Josephe ajoute qu'au même moment, un tremblement de terre renversa une portion de la montagne située à l'occident de Jérusalem.

dendron fait naître sur la peau une éruption érésipélateuse qui n'est point sans danger. Sur les confins brûlans de l'Afrique, où abondent les euphorbes et les plantes à sucs caustiques, le miracle était encore plus facile (1).

Les menaces de la colère divine ne se bornent pas toujours à l'individu, elles vont jusqu'à faire craindre aux peuples que la terre ne leur refuse ses fruits, et que dans l'air qui l'entoure, l'homme ne respire que la mort. Cette remarque échappera d'autant moins au lecteur attentif que, suivant le principe d'aprés lequel j'ai constamment raisonné, quelque fait positif a dû faire naître l'opinion, trés-exagérée depuis, de la possibilité de ce terrible moyen de vengeance ou de punition. Dans les menaces éloquentes qu'Eschyle prête aux Euménides (2), dans les menaces plus effrayantes encore par leurs détails que le Dieu de Moyse adresse aux Hébreux, je voudrais envain ne voir que les expressions de l'enthousiasme poëtique, et les hyperboles que comporte le style oriental. En vain rappellerais-je l'habitude constante des hommes de rapporter directement au courroux cé-

(1) « Mes doigts, dit Bruce, (en parlant du Kollgall,) furent écorchés pour avoir touché du lait » des branches vertes, comme si je les avais trempés » dans de l'eau bouillante. » *Voyage aux sources du Nil* IX. 98.

(2) V. Eschyle Eumen. *v.* 783, 790, 803, 806, etc.

leste, les fléaux dont la nature leur cache à la fois, la cause et le remède : en vain essayerais-je d'expliquer allégoriquement l'histoire du figuier qui, frappé de malédiction, se dessèche dans l'espace d'une nuit : l'édifice que j'ai tenté d'élever chancelle, si la croyance de miracles si importans n'a d'autre origine que les rêves d'une imagination effrayée.

Voyez l'Errata.

Théophraste, (*De Lapidibus*), nomme *Spinon* une pierre que l'on trouve dans les mines. Concassée, puis exposée au soleil, elle s'enflamme d'elle-même, surtout si on l'a d'abord arrosée d'eau. La pierre *Gagatès*, nous disent Pline, et Solin, (1) est noire, poreuse, légère, fragile, semblable à du bois brûlé. Elle exhale une odeur désagréable ; quand elle est echauffée, elle retient les corps qui la touchent, comme fait le succin. Sa fumée soulage les vapeurs hystériques. Elle s'enflamme par le moyen de l'eau, et s'éteint dans l'huile.

et Isidore de Séville

Ces deux pierres, dont l'une semble être une pyrite ordinaire, l'autre un jayet pyriteux, suffiraient pour opérer des inflammations miraculeuses ; mais Pline indique encore une pierre de couleur noire, qui, écrasée entre les doigts, les brûle (2) ; voilà précisément l'effet d'un morceau de pyrophore, ou de phosphore.

---

(1) *Plin. Hist. Nat.* XXXVI. 19. *Solin.* XXV.

(2) *Pyritès nigra quidem sed attrita digitos adurit.* *Plin.* Hist. nat. XXXVII. Cap. 11. - Isidor. loco citato. - Pyritès, Persicus lapis, tenentis manum, si vehementius prematur

Isidor. XVI. 7.

On sait que le phosphore fondu, devient noir et solide (1). Quant au nom de *pierre*, il ne doit pas en imposer sur l'origine d'un produit solide de l'art, plus que les noms de *lac et de fontaine* lorsqu'il s'agit d'un liquide. L'usage n'a-t-il pas consacré dans notre langue, pour deux préparations pharmaceutiques, les noms de *pierre infernale* et de *pierre-à-cautère*.

L'existence du phosphore et son emploi sont plus ~~raisonnables~~ encore dans le récit suivant (2) : « Il me recommanda de garder cette liqueur dans *un lieu ténébreux*, jusqu'au moment ou je voudrais m'en servir. C'est ce que j'ai fait . . . . . Aujourd'hui, *dans les ténèbres*, j'ai, avec un flocon de laine, teint de cette liqueur la tunique que j'ai envoyée. — Après l'avoir renfermée dans une boëte sans qu'elle ait vu le jour, le flocon de laine, exposé au soleil sur une pierre, s'est consumé de lui-même et sans que personne y ait touché. Il était réduit en cendres, en poussiére semblable à celle que la scie fait tomber du bois. J'ai obervé qu'il s'élevait de dessus la pierre où je l'avais placé, des bouillons d'écume,

raisonnais-sables

(1) *Thénard*, *cours de chymie*. I. 156. 157,

(2) (Sophocle *Trachin*. Act. IV, Sc. I.) Pour être plus concis, j'ai fondu ensemble deux passages très-rapprochés. — Sénéque (*Hercules Œtæus*. III. Sc. I.) retrace les mêmes détails, et particulièrement l'effervescence produite par tout où *le philtre* a touché la terre.

tels que ceux produits en automne avec du vin versé de haut. »

C'est ainsi que Déjanire rend les premiers effets du sang de *Nessus*, dont elle a impregné la tunique précieuse qui doit ramener vers elle le cœur de son époux. Mais qu'un chymiste lise ces détails, dépouillés de tout souvenir mythologique, il verra dans ce philtre, un *Phosphure liquide de soufre*, que la proportion de ses élémens (1) détermine à s'enflammer spontanément, dès qu'il est exposé à l'éclat et à l'ardeur du soleil. L'acide phosphorique, produit de sa combustion, fait sur la pierre la vive effervescence qui a frappé les yeux de Déjanire, et la cendre de la laine est réduite à un phosphate sec et insoluble.

Hercule revêt la fatale tunique; puis il immole douze taureaux: mais à peine le feu a-t-il pris au bucher où étaient disposées les victimes, que la force du venin se fait sentir (2)..... Le voisinage de la flamme (continuera le chymiste) et la chaleur humide de la peau d'un homme qui agit avec force et vivacité, devant un bucher embrâsé, amèneront infailliblement, quoique sans inflammation visible au jour, la décomposition du phosphure répandu sur le vêtement. L'acide formé à sec, et d'autant

(1) Une partie de phosphore combinée à une partie de soufre, compose un phosphure qui reste liquide à la température de 10° et s'enflamme à 25d.

[2] *Sophocle. Trachin.* IV. 2.

plus caustique, agira sur tous les points du corps, désorganisera la peau et les chairs, et par des douleurs inexprimables conduira l'infortuné à la mort. Il serait difficile de l'en garantir, et d'arrêter l'action une fois commencée de ces substances dévorantes, aujourd'hui même que leur nature n'est point ignorée : autrefois cela eût été impossible.

En trouvant une conformité si parfaite entre la description de Sophocle et les explications de la science, peut on supposer de bonne foi, que cela n'a tenu qu'au hasard qui s'est plu à faire coïncider exactement avec les opérations de la nature, les rêves de l'imagination d'un poëte? Il est plus sage d'admettre que les détails de ces faits merveilleux étaient conservés par une tradition, dont le poëte pouvait d'autant moins s'écarter qu'il n'en connaissait pas l'origine.

Persuadé que le tragique Grec a ~~point~~ décrit les effets d'un secret physique qui, de son temps, existait peut-être encore dans les temples, j'ai conservé au sang de *Nessus* la propriété de s'enflammer spontanément au jour, quoique ce ne soit point une condition essentielle du phénomène principal qu'il devait produire. Tout cautère *potentiel*, répandu en dose suffisante sur la surface du corps, y exercerait la même action; il déterminerait les mêmes douleurs, et bientôt cette impossibilité d'arracher le vê-

tement qui en serait enduit sans déchirer et la peau et la chair, et redoubler, au lieu de les diminuer, les souffrances de la victime irrévocablement vouée à la mort (1).

Le poison versé par *Médée* sur la robe qu'elle envoya à sa rivale, pouvait ressembler à celui qu'employa *Déjanire*. Mais ce mythe présente une circonstance de plus. Des flammes inextinguibles s'élancent du bandeau d'or offert avec la robe à la malheureuse *Créuse* (2). Comme on ne peut supposer ici, ni une élévation de température, ni l'action d'un soleil ardent, cette inflammation spontanée décèle l'emploi d'un *Pyrophore*. La chimie possède aujourd'hui tant de substances qui s'embrâsent d'elles-mêmes, après quelques instans d'exposition à l'air, que l'on peut, sans invraisemblance, supposer que toutes n'ont pas été inconnues aux anciens. Les pierres de ce genre que nous avons déjà citées, les bitumes éminemment inflammables à la tête

---

(1) Vers la fin du dernier siècle, un Pharmacien de Paris, M. Steinacher, fut appellé hors de chez lui, sous prétexte de venir soulager un malade. Des personnes qui prétendaient avoir à se plaindre de lui, se firent un jeu barbare de le couvrir de *vésicatoires* et de le retenir pendant plusieurs heures. — Quand il recouvra la liberté, les soins les plus actifs et les mieux dirigés, furent inutiles; il languit quelque temps et mourut dans des tourmens affreux. Les auteurs de ce crime restèrent inconnus et impunis.

(2) *Euripide. Médée. Acte.* VI. *sc.* 1.

desquels il faut placer le Napthe. (1) ont pu, dans tous les temps, faire naître l'idée et donner la facilité d'opérer de pareils miracles.

Dans Sénéque, Médée, après avoir annoncé que le bandeau d'or renferme un feu obscur, dont Promethée lui a appris la composition, ajoute que Vulcain lui a donné aussi des feux cachés sous un souffre léger, et qu'elle a emprunté de Phaëton, l'éclat éblouissant d'une flamme inextinguible. (2) En soulevant le voile des expressions figurées, il est difficile de ne point voir là un véritable *feu grégeois*, qu'un grain de pyrophore embrâse, dès que le contact de l'air y a disposé le fatal mélange.

Ce n'est point par inadvertance qu'au nombre des armes de Médée nous plaçons le *feu grégeois*. Callinique qui l'inventa, dit-on, au septième siècle de notre ère, ne fit que retrouver ou divulguer un procédé dont l'origine s'est perdue, comme tant d'autres, dans la nuit mystérieuse des initiations. Les initiés découverts et punis à

(1) Plutarque (*Vie d'Alexandre*, § 50.) rapporte que, suivant plusieurs auteurs, Médée frotta de naphte la robe et la couronne qu'elle envoya à sa rivale.

(2) *Ignis fulvo -- clausus in auro -- latet obscurus -- quem mihi cœli -- qui furta luit -- viscere focto -- dedit et docuit -- condere vires -- arte Prometheus -- dedit et tenui -- sulfure tectos -- mulciber ignes -- et vivacis -- fulgura, flammæ -- de cognato -- Phaetonte tuli* (Senec. Medea Act. IV Sc. 2).

Rome, l'an 186, avant J. C., en possédaient la recette : ils plongeaient dans l'eau, sans les éteindre, leurs torches allumées « à cause, ajoute Tite-Live, de la chaux et du soufre qui entraient dans leur composition ». (1) Probablement ils ajoutaient encore à ces ingrédiens un bitume, tel que le naphte ou le pétrole.

Ils avaient sans doute emprunté ce secret, comme leurs infâmes mystères, de quelques initiations asiatiques. Les Persans le possédaient aussi ; mais ils en réservaient l'usage pour les combats. « Ils composaient une huile et en frottaient des flèches qui, lancées avec une force modérée, portaient, par tout où elle s'attachaient, des flammes dévorantes. L'eau ne faisait qu'irriter l'incendie ; on ne l'éteignait qu'en l'étouffant sous un amas de poussière » (2).

On est presque toujours ramené vers l'Inde, dès qu'on remonte dans l'antiquité pour découvrir, s'il est possible, les premiers inventeurs. « Aux bords de l'*Hyphasis*, on composait une huile qui, renfermée dans des pots de terre, et lancée contre des ouvrages en bois, contre les portes d'une ville, les embrâsait soudain d'un feu inextinguible. Tout ce que l'on fabriquait de cette substance dangereuse était livré au roi ; personne autre n'avait la per-

(1) *Tit.-Liv.*, *lib.* XXIX, cap. 13.
(2) *Amm. Marcell.* XXIII, 6.

mission d'en conserver même une goutte »(1). On a révoqué en doute ce récit de Ktésias, parce qu'il est suivi d'un conte absurde sur la manière de composer l'huile inextinguible. Mais l'absurdité a pu naître de ce que l'historien a mal compris ce qu'on lui disait, (2) ou plus probablement de la volonté de le tromper sur le véritable procédé : le fait même n'en est pas moins croyable.

Après de tels exemples, nous ne refuserons pas de croire, mais bien de nous étonner, quand l'histoire nous racontera qu'une vestale, ayant laissé éteindre le feu sacré, et déjà menacée du supplice le plus terrible, n'eut besoin que d'étendre son voile sur l'autel, pour que soudain rallumée, la flamme brillât plus éclatante (3). Nous voyons, sous le voile officieux, un grain de phosphore ou de pyrophore tomber sur les cendres chaudes, et tenir lieu de l'intervention de la divinité.

Nous cessons également de partager l'incrédulité d'Horace sur le miracle qui s'oppérait dans le sanctuaire de *Gnatia*, où

(1) *Ktesias ap. Photium-Philostrat, vit. Apoll.* III, 1, *Ælian de Anim.* V, 3.

(2) Suivant ce que l'on racontait à Ktésias, on retirait l'huile inextinguible d'un serpent d'eau fort dangereux ; cela pouvait avoir un fond de vérité : Au Japon, on tire de l'*inari*, lézard aquatique, noir et vénimeux, une huile que l'on brûle dans les temples. Kompfer hist. du Japon, livre 3, chap. V, pag. 53.

(3) *Val. Max. Lib.* 1, *cap.* 1, *vij.*

l'encens s'enflammait de lui-même, en l'honneur des dieux (1). Nous admettons enfin les miracles si fréquemment célébrés dans la Bible, non moins multipliés dans les autres religions, et qu'un ancien prétend s'être habituellement renouvellés quand les hommes n'élevaient encore aux cieux que des mains innocentes; (2) ces sacrifices où la flamme, pour dévorer les victimes, n'attendait pas d'être allumée de la main des hommes, et éclatant spontanément, donnait une marque brillante et du pouvoir et de la faveur d'une divinité propice.

Malgré l'enthousiasme de l'admiration et les précautions de l'esprit de mystère, l'action de la science s'y montre quelquefois à découvert. Ecoutons Pausanias raconter ce que lui-même a vu dans deux villes habitées par les Lydiens persiques (c'est-à-dire, qui avaient emprunté des Perses le culte des Mages.) « Dans une chapelle, dit-il, est un autel sur lequel il y a *toujours de la cendre qui, pour sa couleur, ne ressemble à aucune autre*. Le Mage met du bois sur l'autel, invoque je ne sais quel dieu par des oraisons tirées d'un livre écrit dans une langue barbare et inconnue aux Grecs; le bois s'allume bientôt de lui-même, sans feu, et la flamme en est très-claire 3 ».

---

(1) *Horat Satir. Lib. I. Sat. V. vers. 97-100.*
(2) *Servius in Æneid. XII, vers.* 200.
(3) *Pausanias*, v. 27.

La couleur extraordinaire de la cendre que l'on conservait toujours sur l'autel, cachait probablement une substance éminemment inflammable.

Le Mage, en disposant le bois, y jettait adroitement un grain de pyrophore, dont l'action pendant la durée des oraisons, avait le temps de se développer.

C'est par une manœuvre plus simple, plus hardie, et basée sur une connaissance plus approfondie de la nature qu'Elie se signala dans sa lutte contre les prêtres de Baal. Après avoir lui-même dressé l'autel et arrangé le bucher, le prophête fait verser de l'eau à trois reprises sur la victime et sur le bois destiné à la consumer. Il connaissait la propriété des pyrites que l'eau dispose à s'enflammer ; et il n'ignorait pas combien l'abondante effusion d'une substance regardée comme l'irréconciliable ennemi du feu, ajouterait à l'éclat du miracle et au prix du triomphe (1).

Long-temps auparavant, Moïse avait, plus d'une fois, frappé d'une terreur religieuse les Hébreux, en leur montrant les victimes offertes par lui au Seigneur, s'enflammant sur l'autel sans aucun secours humain. Mais cet homme si supérieur que jusqu'à l'avénement du Messie, nul prophète semblable à lui ne devait s'élever en Israël, ce législateur que les actes des apôtres

(1) Reg. lib. III, cap. XVIII, v. 32—38.

(*VII* 22) St.-Clément d'Alexandrie, (*Stromat. I*) et le docte Philon (*de vitâ Mosis. lib. I*) s'accordent à peindre comme profondément versé dans toutes les sciences des Egyptiens, possédait certainement des secrets plus étendus. La facilité avec laquelle il renouvellait ce prodige à volonté, dans son tabernacle ambulant, suffirait pour le prouver : les conséquences fatales d'un oubli dans l'exécution de ses procédés, le prouvent encore davantage.

Les deux fils aînés du grand prêtre, disent les livres saints, voulant offrir l'encens lorsque cela ne leur était point prescrit, furent dévorés (ou suffoqués) par une flamme sortie de l'autel. Moïse fit jetter leurs cadavres hors du camp, et défendit à leur père et à leurs frères d'accorder à leur mort aucune marque de deuil et de douleur (1). Sur cette narration trop succincte, Josephe répand un jour dont elle a besoin. Nadab et Abiu, en disposant les victimes sur l'autel, ne suivirent point la nouvelle prescription de Moïse mais la méthode ancienne (1). Une flamme élancée de l'autel leur brula le visage et la poitrine; ils moururent sans pouvoir être secourus.... Ils moururent, victimes d'un secret que leur ignorance présomptueuse bravait sans le connaître. Le sévère législateur couvrit

(1) *Levit. X*, v. 1—7.
(2) *Joseph. Ant. Jud. Lib. III. cap.* 9.

du voile de la vengeance céleste les conséquences d'une impéritie qu'il lui importait de présenter à la crédulité populaire comme un sacrilége soudainement puni par la main du dieu vivant.

Cette expérience ne fut point perdue pour lui. Où les fils de son frère avaient, sans sa participation, trouvé la punition terrible d'une négligence, ses adversaires rencontreront un piége inévitable. C'était peu d'avoir frappé dans Coré, Dathan et Abiron, les chefs d'une des séditions les plus redoutables qui aient montré, dans tout son éclat, la supériorité du législateur. Deux cent cinquante de leurs partisans restaient encore, et exerçaient sur l'esprit du peuple, une influence proportionnée à la considération que méritaient leurs vertus. Moyse les invite à se présenter, en même tems qu'Aaron et ses enfans, l'encensoir à la main, devant le tabernacle du Seigneur. Soudain la flamme les environne; ils périssent; ils disparaissent (1). Etrangers à la science occulte du législateur, à l'instant où ils ont fait fumer l'encens devant l'autel, ils ont, comme Nadab et Abiu donné le signal de leur mort.

Plus explicite que l'auteur du livre des *nombres*, Josephe met un jour d'intervalle entre la sédition et la punition de Coré et

---

(1) *Numer. V.* 6, 7, 17, 18, 35. *Joseph. Ant. jud. IV.* 3.

des fils d'Eliab. En se menageant le délai, Moyse prit-il le tems nécessaire pour pratiquer, sous les tentes de ses ennemis, une mine soutenue par des étais que le feu consuma à un signal donné? Ce qui ajoute à la probabilité de cette explication, c'est la prolixité du discours que l'historien met dans la bouche de Moyse; c'est l'annonce précise que, dans le livre saint, Moyse fait du genre de mort extraordinaire, qui va le venger à la fois et prouver la vérité de sa mission (1).

Cependant la difficulté de pratiquer en une nuit, et secrètement, une excavation aussi considérable que cette mine aurait dû l'être; le mouvement de la terre *ébranlée comme les flots de la mer par un violent orage*; le bruit épouvantable qui signale l'ouverture de l'abîme, la promptitude avec laquelle il se referme sur les victimes qu'il vient de dévorer (2); tous ces signes réunis semblent plutôt indiquer l'explosion d'une mine telle que l'on en pratique aujourd'hui dans les siéges, où l'on remplit une excavation peu considerable d'une composition fulminante, propre à soulever la terre et à ensévelir sous ses débris tout ce qui était à sa surface.

Que la mine fut chargée d'un mélange de soufre et de limaille de fer, tel que

---

(1) *Joseph. ibid. Numer XVI. V.* 28, 30.
(2) *Joseph.* Loco citato.

celui dont se compose le *volcan de Lémery*, on ne peut le supposer : en s'enflammant, ce mélange ne donnerait à la terre qu'un ébranlement trop léger pour y ouvrir un gouffre dévorant. Etait-ce donc une composition analogue à la poudre à canon ? En admettant que le secret de cette composition existât dès-lors, et que les successeurs de Moïse se le soient transmis de main en main, on expliquera la défaite des Philistins sous le pontificat de Samuel. Le livre des rois (1) se borne à dire que dieu frappa de la foudre les ennemis de son peuple qui s'enfuirent épouvantés. Josephe (2) peint les Philistins attaquant le peuple de dieu dans le lieu même où il s'était réuni pour offrir un sacrifice solemnel,..., dans le lieu où Samuel, si l'on en juge par la longueur de la cérémonie, et par la publicité du rassemblement qui l'avait précédé, a sans doute eu dessein de les attirer : ils chancellent, ils tombent dans des gouffres subitement ouverts; de toutes parts, au bruit de la foudre, des flammes brillantes éblouissant leurs yeux, dévorent leurs mains incapables de porter plus longtemps leurs armes. Vaincus sans combat, la fuite n'en dérobe qu'un petit nombre à la vengeance des Hébreux.

Si l'on objecte que l'emploi d'un pareil

(1) *Reg.* I. 7 v. 10.
(2) *Joseph. ibid* VI. 2.

secret ne se renouvella pas dans les guerres désastreuses qui plus tard désolèrent Israël et Juda, il est facile de répondre que Samuel put fort bien ne point transmettre son secret à des successeurs qui n'etaient point de son choix; et ceux-ci, quand ils l'auraient possédé, se seraient peu empressés d'en faire part à des rois dont ils s'indignaient de n'être pas les égaux ou plutôt les maîtres.

Malgré deux faits si marquans, telle est l'habitude de croire très-moderne l'invention de la poudre à canon, que l'on ne suppose pas que des peuples anciens aient rien connu d'analogue. C'est toutefois ce qu'a mis hors de doute M. *Langles* dans une dissertation (1) dont voici la substance. Les Maures ont fait usage, en Espagne, de la poudre à canon, au commencement du quatorzième siècle;... Dès 1292, un poëte de Grenade avait célébré dans ses vers cette composition redoutable.... Tout annonce que les Arabes s'en servirent contre la flotte des croisés au temps de St. Louis.... En 690, ils l'avaient employée dans l'attaque de la Mecque. Les missionnaires ont prouvé qu'elle est connue à la Chine depuis un temps immémorial... Elle l'est également au Thibet, et dans l'Hindoustan où l'on s'est toujours servi de feux d'artifi-

(1) Magasin Encyclopédique IVe. année T. 1. pages 333 — 338.

ces et de balles à feu, dans la guerre et dans les réjouissances publiques. Dans les contrées de ce vaste pays que n'avaient jamais visitées les Européens ni les Musulsulmans, on a trouvé l'usage des fusées de fer remplies de poudre au bout desquelles est attaché un dard que l'effort de la poudre porte dans les rangs ennemis... Les loix rassemblées dans le *code de Gentoux*, et dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps, défendent l'usage des *armes à feu* (c'est sans doute ce qui les a empêché de devenir communes.) Ces lois distinguent *les traits de feu* et les *traits qui tuent cent hommes à la fois* : ceux-ci rappellent l'effet de nos canons... Les Hindous ne connaissant pas l'usage des mortiers, creusaient des trous dans les rochers et les remplissaient de poudre pour faire pleuvoir des pierres sur leurs ennemis. Enfin un commentaire des *Védas* attribue l'invention de la poudre à *Visvacarma* (dont le nom semble donner l'étymologie du mot français *vacarme*, et ne serait peut-être pas traduit trop inexactement par *force bruyante*.) C'est l'artiste qui fabriqua les traits dont se servirent les dieux pour combattre les mauvais génies.

Serait-ce dans ce trait de la mythologie Hindoue que quelque voyageur avait pu lui apprendre, que Milton aurait puisé l'idée d'attribuer aux anges rebelles l'invention de la poudre et des armes à feu?

M. Langlés a omis ce rapprochement. Le droit que les poëtes ont de feindre, lui a paru sans doute affaiblir trop l'autorité de leurs récits. Mais il lui était aisé de trouver dans l'autorité moins récusable des faits naturels, la confirmation de ses conjectures : il pouvait observer que, dans l'Inde et à la Chine, le sol est tellement imprégné de salpêtre que ce sel s'effleurit souvent à la surface de la terre, ce qui a dû faire imaginer de bonne heure, et faciliter en tout temps la confection des compositions pyriques.

Les Grecs n'ont point ignoré le pouvoir redoutable des armes que, dans l'Inde, préparait une science cachée. Philostrate (1) peint les sages de ce pays, lançant à coups redoublés la foudre sur leurs ennemis, et repoussant ainsi l'aggression de Bacchus et celle de l'Hercule égyptien. En traitant de l'origine de la magie, Pline s'étonne que cet art fût répandu en Thessalie, dès le temps du siége de Troye, *et lorsque Mars seul lançait la foudre (solo marte fulminante* (2): ce passage emprunté probablement à quelque poëte, a fait le tourment des commentateurs ; il pourrait bien n'être qu'une allusion à la tradition que je viens de rappeller, et au pouvoir que s'arrogeait

(1) *Philostrat.*, *Apollon. vit.*, lib. II, cap. 14, lib. III, cap. 3. — *Themist. orat.* XXVII.

(2) *Plin*, *Hist. nat.*, lib. XXX, cap. 1.

la

la magie, d'imiter, dans la guerre, *Mars-Foudroyant*, et de produire des explosions rivales des éclats du tonnerre.

Dans la mythologie grecque, dérivation éloignée, mais toujours reconnaissable de la mythologie hindoue, les Dieux ont aussi à combattre les Titans rebelles ; et des armes foudroyantes assurent aussi leur victoire. Des traits nombreux, dans le récit de ce combat, assimilent à la poudre à canon, l'arme du roi des Dieu et des hommes. Les frères de Saturne, dit Hésiode (1), donnèrent à Jupiter le tonnerre, la foudre éblouissante, et les éclairs que la terre tenait renfermés dans son sein ; c'est du sein de la terre que l'on tire le salpêtre, le soufre et le bitume, dont se composait probablement la matière fulminante des anciens ; seule de toutes les divinités, Minerve sait où repose la foudre (2) ; les Cyclopes seuls savent la fabriquer ; et Jupiter punit sévérement son fils d'avoir attenté à la vie de ces artisans précieux : oublions les idées mythologiques attachées à tous ces noms ; et nous croirons lire l'histoire d'un prince qui possède et veut conserver exclusivement le secret de la poudre à canon.

Le souvenir de la catastrophe qui fit périr Salmonée ne nous éloignera point de cette idée. Ce fut, disaient les prêtres grecs, un

(3) *Hésiod. Théogon*, vers 504, 506.
(3) *Æschyl. Eumen*, vers. 829, 831.

impie foudroyé par les dieux *pour avoir voulu imiter la foudre*. Mais quelle invraisemblance dans leur récit! Quelle imitation mesquine du tonnerre que le vain bruit d'un char roulant sur un pont d'airain, et des torches lancées sur des infortunés, dont on ordonne aussitôt la mort (1). Comment ce pont d'airain qui ne pouvait être que médiocrement étendu, aurait-il servi, suivant l'expression de Virgile, à étonner les peuples de la Grèce (2). Eustathe (3) peint Salmonée comme un savant, habile à imiter le bruit, l'éclat et la flamme du tonnerre, et qui périt victime de ses propres expériences, écrasé sans doute ou suffoqué par l'effet d'une explosion telle qu'il en arrive trop souvent dans nos cabinets de physique expérimentale.

Du domaine de la mythologie, si l'on rentre dans celui de l'histoire, on voit les prêtres de Delphes, après après avoir fait annoncer par l'oracle que leur dieu saura bien lui-même sauver son temple, le préserver en effet de l'invasion des Perses, puis de celle des Gaulois, par l'explosion de mines placées dans les rochers qui l'environnaient. Les assaillans furent accablés sous la chute de blocs innombrables qu'au mi-

---

(1) *Servius ad Æneid. lib. VI*, *vers* 585, *et séq. Hygin. I. Fab. lxj.*

(2) *Virgil. Æneid. Loc. cit.*

(3) *Eustath. ad Odyss. Lib. XI*, *vers* 234.

lieu de flammes dévorantes, une main invisible faisait pleuvoir sur eux (1).

Le même prodige, ou, pour s'exprimer avec plus de justesse, le même artifice interrompit les travaux ordonnés par l'empereur Julien pour le rétablissement du temple de Jérusalem. Dans les globes de feu qui s'élancent du milieu des pierres, blessent et mettent en fuite les ouvriers, dans l'ébranlement du sol qui renverse plusieurs bâtimens, si l'on ne veut pas reconnaître les effets d'une mine, nous demandons à quels signes on reconnaîtra ces effets.

Le miracle de Jérusalem, concentré sur un point unique, put être l'ouvrage d'un petit nombre de fidèles, déterminés au silence par l'intérêt de leur religion. Mais les travaux de mines considérables creusées dans les rochers de Delphes, n'exigeraient-ils pas le concours de trop de coopérateurs pour que le secret en fût long-temps gardé? On pourrait répondre que les détails les plus simples et les plus pénibles de l'opération étaient confiés à des ouvriers grossiers qui ne songeaient ni à en deviner le but ni à le divulguer. Une réponse plus dé-

(1) *Herodot*, *lib. VIII*, 37, 39. -- *Justin. lib. XXIV. cap.* 8. -- Pausanias (*lib. X. cap.* 23); qui attribue la défaite des Gaulois à un tremblement de terre et à un orage miraculeux, s'exprime ainsi : « La foudre ne tuait pas seulement celui qui en était » frappé ; une exhalaison enflammée se communiquait » à ceux qui étaient auprès et les réduisait en poudre».

cisive nous est fournie par la tradition historique. Tous les grecs, de Delphes aux Termopyles, étaient initiés aux mystères du temple de Delphes (1). Leur silence sur tout ce qu'on leur ordonnait de taire, était donc garanti, et par la crainte des peines promises à une révélation parjure, et par cette confession générale exigée des aspirans à l'initiation, et qui les mettait dans le cas de redouter plus l'indiscrétion du prêtre que de lui faire redouter leur propre indiscrétion.

Mais, objectera-t-on, cet art connu des chrétiens de Jérusalem au quatrième siècle, comment a-t-il cessé de l'être ?.. Eh ! comment ont péri tant d'autres arts plus répandus et plus immédiatement utiles ? Le secret imposé par des lois sévères sur la composition du *feu grégeois* n'a-t-il pas du exister, et plus profond encore pour des compositions plus importantes ?

Mais j'ose nier que ce secret ait jamais été perdu dans le Bas Empire. Ce que dit de Salmonée Eustathe, écrivain du XIIe siècle, prouve qu'il regardait comme possible l'imitation de la foudre par des moyens physiques. Longtemps auparavant, au Ve siècle, Claudien décrivait en beaux vers les feux d'artifices et particulièrement les *soleils tournans* (2). Plus tard, Anthème de Tralles

---

[1] *Plutarch. de oracul. defectu.*

[2] « In que chori speciem *spargentes ardua flammas*
« *Scena rotet; varios effingat mulciber orbes*,

lança sur la maison voisine de la sienne les éclairs et le tonnerre, et l'ébranla en imitant un tremblement de terre sans doute par l'effet d'une mine (1). Un autre savant décrit, pour fabriquer des feux propres à être lancés sur l'ennemi, un procédé qui rappelle la composition de notre poudre à canon (2). Enfin cette composition même et dans les proportions usitées aujourd'hui, est indiquée par *Marcus Græcus*, ~~orateur~~ auteur qui n'a pas écrit plus tard que le douzième siècle et que l'on a cru même antérieur au neuvième (3). Il serait curieux sans doute de suivre ces inventions, depuis l'époque où elles existaient encore dans le Bas Empire, jusqu'à celle qui les vit se répandre en Europe; mais un obstacle invincible s'y oppose. L'ignorance avide de merveilles, et dédaigneuse de la simple vérité, a tantôt transformé en miracles, et tantôt rejetté comme

---

» Per tabulas impune vagus: pictæque citato
» Ludent igne trabes; et non permissa morari
» Fida per innocuas errent incendia turres».

(*Claudian de mall. Théod. Consul. vers.* 325, 330.)

(1) *Agathias* (*de Rebus Justiniani*, *lib. V. cap.* 4) donne, des prodiges opérés par Anthème, ~~qu'il appelle Arthmésios~~, une explication tout à fait insoutenable. Le physicien de Byzance l'avait probablement publiée lui-même pour mieux cacher ses secrets.

(2) *Julius Africanus*, *cap.* 44, *vet. mathem. Edit. Paris. Pag.* 303.

(3) *Marcus Græcus*. Liber ignium ad comburendos hostes. Edition de *la Porte du Theil*, Paris 1804.

des fables les récits qui pourraient nous instruire.

On a tourné en ridicule un passage remarquable des *voyages de Plancarpin*. Les Tatars racontèrent à ce moine que le *prêtre Jean*, roi des chrétiens de la grande Inde, (probablement un chef du Thibet ou de quelque peuplade tatare professant la religion lamique), attaqué par Tossuch, fils de Gengiskan, conduisit contre les assaillans des figures de bronze montées sur des chevaux. Dans l'intérieur des figures était du feu ; et derrière, un homme *qui jetta dedans quelque chose*, ce qui produisit soudain une grande fumée, et donna aux ennemis des Tatars le temps de les massacrer (1)..... Il est difficile de croire qu'une fumée violente suffît pour mettre en déroute les compagnons d'armes de Gengiskan. On répugne moins à reconnaître dans les figures de bronze, soit de petits pierriers, soit des canons semblables à ceux de la Chine qui, *se démontant en plusieurs parties, pouvaient facilement être transportés par des chevaux* (2); des pièces d'artillerie, enfin, qui vomissaient, à coup sûr, autre chose que de la fumée. Les soldats de Tossuch, ne connaissant point ces armes, et ayant abandonné dans leur fuite leurs morts et leurs blessés, ne purent par-

(1) *Voyage de Plancarpin*, article V. page 42.
(2) *P. Maffei Hist. Indic.* lib. VI. page 256.

ler à Plancarpin que de ce qu'ils avaient vu, de la fumée et de la flamme. Mais, pour nous, la véritable cause de leur défaite n'est ni obscure ni miraculeuse, surtout si nous nous rappellons qu'à la Chine, contrée en relation de tous temps avec le Thibet, l'usage de la poudre et des armes à feu remonte, selon le P. Maffei (1), à une antiquité immémoriale, et qu'une tradition nationale attribue au premier roi du pays, *très-versé dans les arts magiques*, l'invention de l'artillerie et des autres instrumens de guerre (2).

La ressemblance des effets de la foudre et de ceux des compositions pyriques est si frappante qu'elle a été consacrée dans tous les récits historiques et mythologiques: elle n'échappa même point aux indigènes de l'Amérique; les infortunés prirent leurs vainqueurs pour des demi-dieux, armés du tonnerre, jusqu'à ce qu'ils eussent trop-bien acquis le droit de voir en eux des génies malfaisans, et ennemis de l'humanité.

On peut donc, sans invraisemblance, rapporter au même moyen de destruction, et l'histoire de Porsenna, frappant de la foudre un monstre qui ravageait les terres de ses sujets (3), et le miracle operé par

(1) *P. Maffei Hist. Indic.* ibid.
(2) *Voyage de Linschott à la Chine.* IIIe. édition, page 44.
(3) *Plin. Hist. Nat.* II. cap. 53.

Elie quand, deux fois, il fit tomber la foudre sur les soldats envoyés pour le saisir (1).

Nous n'arguerons donc pas de ces deux faits pour établir que les anciens ont possédé, comme les modernes, le secret de maitriser la foudre. Encore moins citerons-nous Caligula qui, si l'on en croit Dion-Cassius et Jean d'Antioche, opposait des éclairs aux éclairs, au bruit du tonnerre un bruit aussi effrayant, et fesait partir une pierre vers le ciel à l'instant où tombait la foudre : une machine peu compliquée suffirait pour produire ces effets assez bien assortis à la vanité d'un tyran toujours tremblant devant les Dieux, à qui toujours il voulait s'égaler.

C'est par des preuves moins équivoques que nous essaierons d'établir qu'une partie au moins des découvertes du dixhuitième siècle, sur la nature du tonnerre, n'avait point échappée à quelques sages de l'antiquité. Sans rappeller plusieurs prodiges consignés dans l'histoire, qui ne s'expliquent guères que par cette connaissance; sans rechercher par quels argumens un savant de Berlin (2) a confirmé la conjecture du célèbre Ben-David qui prétend que Moyse avait quelques notions de l'électricité; attachons-nous au fait le plus saillant. Chez les anciens a existé, il y a plus de vingt-

(1) *Reg.* IV. cap. I. v. 10, 12.
(2) *Magasin Encycl.* 1813, tom. IV. page 325.

cinq siècles, l'art de faire descendre la foudre à volonté, de soutirer la matière électrique des nuages, et sans doute avec des machines semblables à nos paratonnerres.

Dans un temps où le tonnerre exerçait de continuels ravages, Numa, par le conseil d'Egerie, chercha le moyen *d'expier la foudre (Fulmen piare)*, c'est-à-dire, en quittant le style figuré, *de rendre ce météore moins malfaisant.* Pour cela, il parvint à énivrer Faunus et Picus, dont les noms ne désignent probablement ici que des prêtres de ces divinités étrusques. Il apprit d'eux le secret de faire *sans danger descendre sur la terre Jupiter foudroyant*, et sur-le-champ il le mit à exécution. Depuis ce temps, on adora, à Rome, Jupiter *Elicius*, Jupiter *que l'on force à descendre* (1).

Ici l'enveloppe du mystère est bien transparente pour nous : rendre la foudre moins malfaisante, la faire descendre sans danger sur la terre, et le but et l'effet sont communs à la belle découverte de Franklin et à cette expérience religieuse que Numa répéta plusieurs fois avec succès. Tullus Hostilius fut moins heureux. « On rapporte, » dit Tite-Live, (2) que le prince, en feuil-

(1) *Ovid. Fast.* lib. III. vers. 285, 345. *Arnob.* lib. V.

(2) *Tit. Liv.* lib. I. 31. *Plin. Hist. Nat.* lib. II. 53, et XXVIII. 4.

» letant les mémoires de Numa, y trouva
» quelques renseignemens sur les sacrifices
» secrets, offerts à Jupiter *Elicius*; il es-
» saya de les répéter : mais, dans les pré-
» paratifs ou dans la célébration, il s'écarta
» du rit sacré..... En butte au courroux
» de Jupiter *évoqué par une cérémonie dé-*
» *fectueuse (sollicitati pravâ religione)* il
» fut frappé de la foudre, et consumé ainsi
» que son palais. » Le sort de Tullus fut celui du professeur Reichman, frappé en 1753, par le tonnerre qu'il avait imprudemment attiré, en répétant avec trop peu de précaution, les expériences de Franklin.

Dans le récit des mêmes faits, Pline se sert d'expressions qui sembleraient indiquer deux manières de procéder; l'une *obtenait* le tonnerre *(impetrare)*; l'autre le *forçait* à descendre (*cogere*); l'une, sans doute, était douce et sans explosion dangereuse, l'autre violente et en forme de *décharge* électrique. C'est problablement à tort que Pline essaye d'expliquer par-là l'histoire de Porsenna foudroyant le monstre qui désolait le territoire de Volsinies (1). Faire parvenir à un point éloigné une très-forte détonnation électrique produite par la communication avec un paratonnerre, cela n'est pas absolument impossible, mais bien difficile et bien dangereux : et il reste encore

(1) *Plin. Hist. nat. Lib. II, cap.* 53.

l'embarras d'attirer à ce point unique l'animal qui doit être miraculeusement frappé. C'est pourquoi nous avons préféré d'attribuer le miracle étrusque à l'explosion d'une arme à feu. Mais dans le procédé violent et *coactif* indiqué par Pline, dans la possibilité bien prouvée aujourd'hui d'obtenir, soit d'un paratonnerre, soit d'une immense batterie électrique une *décharge* dont l'éclat lumineux, le fracas et la force meurtrière nous rappelleront la foudre, ne peut-on pas entrevoir le secret de ces imitateurs du tonnerre si souvent victimes de leurs succès, et tombant sous les coups du Dieu dont ils osaient usurper les armes ? A leur tête se placerait Salmonée : à l'appui de cette conjecture, non moins plausible que l'explication que nous avons déjà donnée de son histoire, nous observerions que dans l'Elide, théâtre de ses succès et de la catastrophe qui les termina, près du grand autel du temple d'Olympie, était un autel *environné d'un mur*, et consacré à Jupiter *cataibatès*, *descensor*, qui descend (1). « Ce surnom » fut donné à Jupiter, non parce qu'il » *descendait* sur la terre pour y voir ses » maitresses ; mais pour marquer qu'il y » faisait sentir sa présence par *le bruit du* » *tonnerre*, *par la foudre*, *par les éclairs*, » ou par de véritables apparitions (2) ».

(1) *Pausanias*, *lib.* V. *Cap.* 14.

(2) *Encyclopédie méthodique. Antiquités. T.* I. *art. Cataibatès.*

Le nombre des interprétations en prouve l'incertitude : la seconde seule se rapproche de la vérité; et se rattache à l'idée que fait concevoir ce *mur d'entourage* semblable à celui dont on environnait, à Rome, les endroits frappés de la foudre. Mais dans le même temple, on voyait l'autel de Jupiter *foudroyant* (1). Ce surnom et celui de *Cataibatès*, présentaient donc à la piété des idées différentes; et il est difficile de ne pas rapprocher Jupiter *Cataibatès qui descend*, de Jupiter *(Elicius) que l'on fait descendre*, surtout sur le sol où l'on place le mythe de Salmonée, si semblable à l'histoire de Tullus Hostilius et à celle d'un roi d'Albe, que nous allons citer. Si nous sommes forcés de raisonner ici par analogie, au défaut de tradition positive, rappellons nous qu'à Rome, le culte de Jupiter *Elicius* n'était point aboli, quoique depuis longtemps on eût cessé d'y mettre en usage le secret de Numa et même de le connaître : le culte de Jupiter *Cataibatès* — malgré une pareille ignorance, s'était maintenu en Elide (2).

---

(1) *Pausanias*, *loco citato*.

(2) Ce culte paraît avoir aussi existé en Syrie : plusieurs médailles de la ville de Cyrrhus nous présentent Jupiter, armé de la foudre, avec le mot Καταιβατης *Cataibatès* ; elles servent au moins à prouver la liaison de l'idée du tonnerre avec ce surnom. — Dutens, dont l'ouvrage nous a fourni des documens nombreux, dit (*origine des découvertes*

Voraunios) élevé en mémoire du tonnerre
ait détruit le palais d'Oenomaüs.

Ce qui n'est qu'une conjecture, quand on parle de Salmonée, personnage mythologique, devient quelque chose de plus relativement à *Sylvius Alladas* (ou *Rémulus*), onzième roi d'Albe depuis Enée. « Méprisant les Dieux, il avait imaginé un moyen » de contrefaire la foudre et le fracas du » tonnerre, afin de passer pour une divi- » nité dans l'esprit des hommes qu'il frap- » pait de terreur : mais

En imitant la foudre, il périt foudroyé (1) ;

Victime de son impiété suivant les prêtres de ce temps-là, et suivant nous de son imprudence.

Voilà donc le secret de Numa existant plus d'un siècle avant lui ; rien ne nous indique l'époque probablement antérieure, où commencèrent à le posséder ces divinités, ou plutôt ces prêtres étrusques qui l'enseignèrent au second roi de Rome. Si nous essayons d'en rechercher dans des

---

attribuées aux modernes. I. pages 300-301) qu'une personne digne de foi lui a affirmé l'existence d'une médaille portant pour légende *Jupiter Elicius* : Jupiter y est représenté la foudre en main ; en bas est un homme *qui dirige un Cerf-volant*... Rien ne serait plus décisif. Mais il est aussi peu sûr d'adopter sans une extrême réserve les assertions de ce savant, que de copier ses citations sans les avoir vérifiées : sa critique et son exactitude sont loin d'égaler son érudition.

(1) « Fulmineo périt imitator fulminis ictû ». *Ovid. Métam.* XIV. *Vers.* 617-618. et *Fast.* IV. *Vers.* 60. — *Dionys. Halic.* I. 15.

temps plus reculés les traces que doit nous dérober si souvent la perte des renseignemens historiques, de fortes probabilités nous montrent ce grand instrument de miracles entre les mains de Zoroastre.

Khondemir (1) rapporte que le démon apparaissait à Zoroastre *au milieu du feu*, et qu'il lui imprima sur le corps une marque lumineuse. Suivant Dion Chrisostôme (2), lorsque le prophète quitta la montagne où il avait passé un temps assez long dans la retraite, il parut *tout brillant d'une flamme inextinguible qu'il fait descendre du ciel.* L'auteur des *Récognitions* attribuées à St.-Clément d'Alexandrie (3) et Grégoire de Tours (4) affirment que, sous le nom de Zoroastre, les Perses révéraient un fils de Cham qui, par un *prestige magique*, persuadait aux hommes qu'*il fesait descendre le feu du ciel.* Ces auteurs indiqueraient-ils autrement des expériences sur l'électricité athmosphérique dont un thaumaturge profite pour se montrer étincelant de lumière aux yeux d'une multitude frappée d'admiration?

Ce personnage, si l'on en croit les mêmes écrivains, périt brûlé par le démon, qu'il importunait trop souvent pour répéter son brillant prestige. Suidas (5), Cadrénus et

---

(1) *Herbelot. Bibl. Orient Art.* Zerdascht.
(2) *Dion. Chrysost. orat. Borysthen.*
(3) *Lib.* IV.
(4) *Hist. Francorum* I. 5.
(5) *Suidas*, *verbo* Zoroastrès, etc.

la chronique d'Alexandrie disent que Zoroastre, assiégé dans Bactres, par Ninus, demanda aux dieux d'être frappé de la foudre, et que son vœu fut accompli, après qu'il eut recommandé à ses disciples de garder ses cendres comme un gage de la durée de leur puissance. L'auteur des *Récognitions* s'exprime sur ce point d'une manière remarquable : les cendres de Zoroastre furent recueillies, dit-il, et portées aux Perses pour être conservées et adorées *comme un feu divinement descendu du ciel.* Il y a évidemment ici une confusion d'idées : on attribue aux cendres du prophète le culte que ses sectateurs ne rendirent jamais qu'au feu sacré qu'ils avaient sans doute reçu de lui, à l'instant où ils embrassèrent sa doctrine. La confusion ne serait-elle pas née de l'origine même de ce feu, également allumé par la foudre ? « Les mages, dit » Ammien Marcellin, conservent dans des » foyers perpétuels *un feu miraculeusement* » *tombé des cieux* » (1). Quand Servius affirme que « les anciens n'apportaient point » de flamme sur les autels, mais, par leurs » prières, *y faisaient descendre* (eliciebant) » *un feu divin* », c'est en commentant un vers où Virgile peint Jupiter *ratifiant de sa foudre* les pactes des nations (2). Ne sem-

(1) *Amm. Marcell.* lib. XXIII. cap. 6.

(2) «*Audiat hæc genitor qui fulmine fœdera sancit*». *Æneid.* XII. vers 200.

ble-t-il pas ainsi indiquer la source de ce *feu tombé des cieux* qui devait brûler éternellement sur les pyrées en l'honneur du dieu qui l'avait accordé à la terre ?

Rapprochons de la question qui nous occupe, deux des *oracles magiques* commentés par Pléthon (1) : on les attribue aux premiers disciples de Zoroastre ou à Zoroastre même, ce qui n'a rien d'improbable, puisque l'antiquité possédait deux millions de vers dont le prophète passait pour être l'auteur (2).

(*Vers* 39) « O homme! ouvrage de la » nature dans toute sa témérité !

40. » Si tu m'invoques à plusieurs re- » prises, tu verras partout (uniquement) » celui qui tu auras invoqué ;

41. « Car ni le ciel et sa concavité penchée » (vers la terre) ne t'apparaissent,

42. » Les étoiles ne brillent pas, la lu- » mière de la lune est voilée,

43. » La terre tremble... Et tout ce que » tu vois sont des foudres. »

Pléthon, après avoir observé que l'homme est appellé l'*ouvrage d'une nature très-témé-*

---

(3) *Oracula magica*, etc. *Edente J. Opsopœo* 1589. Psellus a recueilli et commenté ces oracles sous le titre d'oracles *Chaldaiques* : mais ils sont disposés dans un ordre different ; on y remarque quelques variantes, et des additions considerables. Les vers Grecs y sont plus corrects que dans l'édition de Plethon ; ce qui pourrait bien indiquer une traduction moins fidelle ou faite sur un original moins ancien.

(4) *Plin. Hist. Nat.* lib. XXX. cap. 1.

raire,

raire, parce qu'il entreprend les choses les plus hardies, ajoute : « l'oracle parle comme » ferait Dieu lui-même à l'homme que l'on » initie : si tu m'invoques à plusieurs re- » prises...., tu verras partout... *moi* que » tu auras invoqué : car tu ne verras plus » rien que *toutes les foudres*, c'est-à-dire, » le feu *voltigeant* (se répandant) cà et là » dans tout l'univers. »

Ce commentaire qui nous apprend que le premier oracle se rapporte aux initiations, nous renvoye, par l'une de ses expressions au second oracle, duquel elle est empruntée.

(Vers 46.) « Quand tu verras le Feu saint et sacré dénué de figure,

47. » Brillant en *voltigeant* (se répandant) partout dans les profondeurs de l'univers;

48. » Écoute la voix du Feu ! »

« Quand tu verras (dit Pléthon) le Feu divin qui ne peut être représenté par aucune figure (on sait que Zoroastre proscrivait les images) . . . . Rends grâce ! et plein de joie, écoute la voix du Feu qui t'apporte une *prénotion* (une connaissance de l'avenir) très-vraie et très-certaine ».

A travers l'obscurité du texte et des explications, nous saisissons un trait important de l'initiation zoroastrienne. Si l'initié est intrépide, il invoquera le dieu qu'il adore, et bientôt il ne verra plus que ce

dieu. Tous les autres objets disparaissent; il est environné d'éclairs et de foudres; un Feu qu'aucune image ne peut ni ne doit peindre, remplit son horizon; et du sein du Feu une voix éclatante se fait entendre et prononce des oracles infaillibles.

De ce qui a précédé, on avait déjà pu conclure avec vraisemblance que Zoroastre possédait quelques notions sur l'électricité et le secret de faire descendre la foudre, et qu'il s'en servit pour opérer les premiers miracles destinés à ~~opérer~~ sa mission prophétique et surtout pour allumer le feu sacré qu'il offrit à l'adoration de ses sectateurs : maintenant ne sommes-nous pas en droit d'ajouter que, dans ses mains ou dans celles de ses disciples, le feu céleste devint un instrument destiné à éprouver le courage des initiés, à confirmer leur foi, et à éblouir leurs yeux de cette splendeur immense, impossible à soutenir par des regards mortels, qui est à-la-fois l'attribut et l'image de la divinité?

/prouver

Une des traditions citées semble attribuer la mort du prophête au même défaut de précaution dont nous avons déjà signalé plusieurs victimes. Un autre récit présente Zoroastre sous un aspect plus noble et plus digne du rôle qu'il a rempli. Décidé à mourir pour ne point tomber au pouvoir de Ninus, c'est sur lui-même qu'il dirigea la foudre, et par un dernier miracle de son art, il se donna une mort ex-

traordinaire, bien convenable à l'instituteur du culte du feu et à l'envoyé du ciel.

Ainsi remonte ce grand secret au point où commence pour nous l'histoire. Et cependant une habitude que ne combat point la raison, nous fait, cette fois encore, tourner les yeux vers l'Inde où nous nous étonnerions de n'en appercevoir aucuns vestiges.

Et d'abord nous retrouvons la substance et même quelques expressions saillantes des deux oracles attribués à Zoroastre dans une stance de *l'Yadjour-vèda* : « là le soleil ne » brille pas, non plus que la lune et les » étoiles, les lumières ne *voltigent* pas » (en ce lieu) : Dieu inonde de lumière » toute cette substance brillante, et l'uni- » vers est éclairé de sa splendeur » (1). Zoroastre qui a fait à l'Inde antique tant d'autres emprunts, a pu, sans doute, dans celui-ci détourner le sens des mots, et appliquer à la cérémonie magique de l'ini-

(1) *Recherches Asiatiques*, *tome* I, *pages* 375, 376. M. William Jones penche à croire que cette stance « est une paraphrase moderne de quelque » texte des anciens livres sacrés » *(ibid)*. On concoit dès lors pourquoi les termes de la stance Hindoue ne correspondent pas exactement à ceux des *oracles magiques*, et s'appliquent moins clairement au secret dont il s'agit : la paraphrase aura été faite à une époque où l'on avait oublié ce secret, et perdu de vue le sens propre du texte sacré.

tiation une peinture métaphorique de la splendeur divine; le rapprochement que nous faisons n'est donc pas concluant : mais il prend quelque importance quand on voit Psellus ne donner, des mêmes oracles, attribués par lui aux prêtres chaldéens, qu'une explication allégorique et astronomique. D'où provient cette différence entre Plethon et lui ? Les sages de Babylone et le prophète de la Bactriane avaient sans doute puisé à la même source : mais Zoroastre possédant le secret auquel l'oracle fait allusion, des traces de ce secret ont dû subsister dans la doctrine de ses disciples dont Pléthon a sans doute emprunté les notions consacrées dans son commentaire; les Chaldéens au contraire se sont jettés dans l'allégorie et y ont entraîné leurs scholiastes après eux, en voulant deviner une énigme dont le secret, ignoré d'eux, leur eût seul donné la solution.

De pareilles inductions n'équivalent à un fait qu'autant qu'un autre fait vient les étayer d'une façon décisive. C'est là un avantage dont nous pouvons nous prévaloir en trouvant, dans Ktésias, la preuve que, de son temps, l'Inde connaissait encore l'usage des paratonnerres. Suivant lui, le fer recueilli dans cette *fontaine d'or liquide* où nous avons reconnu un *lavage d'or*, jouissait dès qu'on l'enfonçait en terre, de la propriété de détourner les

nuages, la grêle et la foudre (1). Ktésias attribuait à la qualité du fer ce qui appartenait à sa forme et à sa position : peut-être aussi employait-on de préférence ce fer naturellement allié d'un peu d'or comme moins susceptible de se rouiller, et par le même motif qui, chez les modernes, porte à dorer les pointes des paratonnerres. Quoiqu'il en soit, le fait principal reste constant ; et il importe de remarquer comment l'on avait dès lors apperçu les rapports existans entre l'état électrique de l'athmosphère, et la production non-seulement de la foudre, mais aussi de la grêle et des autres météores.

Renouvellera-t-on la question tant de fois résolue : comment, dans l'espace de vingt siècles et plus, (depuis Tullus Hostilius, ou si l'on veut depuis Porsenna jusqu'à nos jours) ne se retrouve-t-il aucun vestige de ces connaissances anciennes ? Nous répondrons qu'elles étaient si peu répandues que ce fut par hazard, et d'une manière imparfaite que Tullus Hostilius les découvrit en parcourant les mémoires laissés par Numa. Ne suffisait-il pas d'ailleurs des dangers attachés à la moindre erreur, dangers prouvés plusieurs fois par l'expérience, pour que la crainte fit tomber en désuétude les cérémonies du culte secret de Jupiter *Elicius* et de Jupiter *Catabaités*. La destruction

(1) *Ktésias in ind.* Apud *Photium.*

de l'empire des Perses par les Grecs, et antérieurement, le massacre presque général des mages après la mort de Smerdis, purent causer cette importante lacune dans la science occulte des disciples de Zoroastre. Des causes analogues ont pu exercer dans l'Inde une action semblable. Dans tous les pays enfin, demanderons-nous, sur quel sujet, plus que sur celui-là, le mystère religieux aurait-il redoublé l'épaisseur de ses voiles et préparé la voie à l'ignorance et à l'oubli ?

Ici se présente naturellement une réflexion de quelque intérêt.

C'est depuis treize lustres au plus que le progrès des sciences nous a conduits à reconnaître dans les récits de l'antiquité, l'art retrouvé par Francklin de commander à la foudre. Les secrets de la thaumaturgie devaient être fort multipliés; puisque les prêtres n'en étudiaient les recettes que pour trouver, avec de nouveaux miracles, de nouveaux moyens d'étonner, d'effrayer et de dominer. Si donc, dans le nombre de ces secrets, il en est qui ont péri sans retour avec les prêtres et les temples, il en est d'autres peut-être dont la mémoire, ensévelie sous une enveloppe fabuleuse dans quelques documens anciens, sortira un jour de cette espèce de tombeau, réveillée par quelques heureuses découvertes qui, sans honorer moins leur auteur et l'esprit humain, ne seront cependant que des *réinventions*.

Nous aurions pu tenter en ce sens quelques essais ; soit en examinant, dans les miracles des anciens thaumaturges, quel rôle ont pu jouer certaines inventions qu'il est également difficile de leur accorder, ou de leur refuser, en appuyant son sentiment d'une démonstration, Telle serait l'invention des liqueurs spiritueuses (1) ; soit en supposant qu'ils ont connu les *larmes bataviques*, les *matras de Bologne* (2) et tant d'autres préparations dont les effets singuliers surprendront toujours le vulgaire ; soit en recherchant à quel point ils fesaient usage de la propriété attractive de l'aimant, propriété si active aujourd'hui dans les jeux variés de la physique expérimentale, et assez connue dans l'antiquité pour avoir servi, dit-on,

---

(1) *Dictionnaire des sciences médicales.* — Article *distillation.* — L'art de distiller est pratiqué au Boutan (*Turner. Ambassade au Tibet et au Boutan, tome I. p.* 50), ~~et~~ dans l'Hindoustan (*Recherches asiatiques T. I p.* 335, 345), et rien n'annonce que dans ces ~~deux~~ pays, la découverte en soit récente.

Dans le Népaul. (Bibl. univ. Littérat. IV 272)

(2) *Larmes Bataviques* ; larmes de verre que l'on ne brise point en frappant avec un marteau sur leur partie spherique, et qui tombent en poussière dès que l'on rompt le fil de verre qui forme leur queue. --- *Matras de Bologne;* petites bouteilles en forme de poires, de verre blanc non recuit : on peut faire rouler dedans, sans les endommager, une bille d'ivoire ou de marbre ; si l'on y laisse tomber un fragment de silex de la grosseur d'un grain de chenevis, le matras se brise dans la main en cinq ou six morceaux.

à suspendre miraculeusement à la voute d'un temple d'Alexandrie, la statue de Serapis (1), et celle de Cupidon dans le temple de Diane (2).

Mais nous croyons en avoir dit assez pour atteindre notre but.

Deux principes nous ont constamment guidés :

Il est absurde d'admirer ou de refuser de croire comme surnaturel ce qui peut être expliqué naturellement ;

Il est raisonnable d'admettre que les connaissances physiques propres à opérer un acte miraculeux, existaient, au moins pour quelques hommes, dans le temps et dans le pays où la tradition historique a placé ce miracle.

Nous accusera-t-on de commettre ici une pétition de principe, facile à renverser en niant le fait même du miracle ? Non : il faut une raison pour nier ainsi ce qui souvent a été attesté par plusieurs auteurs, et répété à diverses époques ; cette raison n'existe plus et le miracle rentre dans la classe des faits historiques, dès qu'une explication, tirée de la nature des choses a

---

(1) *Suidas*, *verbo* magnès.

(2) *Cassiodor. Var. lib. I. Epist* 45. --- Cassiodore ne parle point de l'aimant : mais il en indique assez l'effet, en disant que la statue suspendue en l'air sans aucun lien, était de fer. Isidore de Seville (lib. XVI. cap. 4) ne nomme pas le temple : mais il dit qu'on y voyait suspendue, par la vertu de l'aimant, une statue de fer.

dissipé l'apparence surnaturelle qui le fesait regarder comme chimérique.

Mais, encore une fois, comment des connaissances d'un si haut intérêt ne sont-elles point arrivées jusqu'à nous? Comme se sont perdues, et les histoires de la plus grande partie de la terre; et tant de lumières en tout genre dont on ne dispute pas la possession aux anciens. Aux causes générales de destruction qui ont opéré ces grands vuides dans le domaine de l'intelligence humaine, se sont jointes ici deux causes particulières dont nous avons signalé l'énergie : l'une est le mystère dont la religion et l'intérêt, à l'envi, enveloppaient ces notions privilégiées; l'autre le manque d'une liaison qu'aurait pu seule créer entre elles une théorie raisonnée, liaison sans laquelle les faits isolés se perdent successivement, sans que ceux qui surnagent rendent possible de retrouver ceux qu'effacent peu-à-peu le laps du temps, la négligence, la crainte, la superstition et l'incapacité.

Ne jugeons point des connaissances des anciens par les nôtres. La physique expérimentale, considérée comme science, date du dernier siècle. Il n'existait auparavant qu'un empyrisme capricieux dirigé par le hazard, égaré par les rêves de l'alchymie. Plus anciennement les Romains n'ont fait que copier les écrits des Grecs, qui eux-mêmes, sans tenter plus d'expériences, copiaient ce qu'ils trouvaient dans des livres

antérieurs. Démocrite semble seul avoir bien senti la nécessité d'observer, d'apprendre, de savoir par soi-même (1), jusqu'où l'avaient conduit des recherches dans lesquelles aucune théorie ne lui servit probablement de guide ? Il est difficile de le deviner ; ses ouvrages ayant péri depuis longtemps. Il est sûr dumoins qu'elles lui avaient acquis dans l'opinion générale une très-grande autorité. Tel était, en physique et en histoire naturelle, le poids de son témoignage, que des faussaires publièrent sous son nom, pour les faires circuler, de nombreux volumes remplis de fables ridicules sur les propriétés des minéraux, des animaux et des plantes (2). Pline qui cite souvent ces prétendus livres de Démocrite, a cru à leur authenticité ; mais Aulugelle nous en a révelé l'imposture, et s'indigne justement de l'outrage fait à la mémoire d'un grand homme.

Dans un passage malheureusement trop concis, Solin (3) semble présenter Démocrite comme engagé dans une lutte fréquente contre les mages, opposant à leurs presti-

---

(1) *Encyclopedie méth.*, *philosophie ancienne et moderne.* T. II. pag. 319.

(2) *Aul. Gell. Noct. Attic. Lib.* X' Cap. 12.

(3) « *Accepimus Democritum Abderiten. ostentatione scrupuli hujus* (catochitis lapidis,) *frequenter usum, ad probandam occultam naturæ potentiam, in certaminibus quæ contra magos habuit.* » (*Solin. Cap.* IX.)

ges des phénomènes en apparence prodigieux et pourtant naturels, pour leur montrer jusqu'où va l'énergie des propriétés occultes des corps ; sans doute aussi il voulait prouver que *leur art mystérieux* (cet art bien connu de lui puisque des mages avaient été ses instituteurs) (1) *se renfermait tout entier dans l'imitation et l'application des lois et des créations de la nature.*

Ce sentiment, professé par le premier philosophe connu qui ait étudié la science comme elle doit l'être, est précisément celui que nous nous sommes forcés d'établir. Si nous n'avons pas travaillé envain, nous sommes en droit de déduire de ce théorême quelques conséquences sur les progrès possibles de la connaissance de la nature, sur l'histoire et sur les principes de la civilisation.

I. Les anciens, jusqu'à une époque à laquelle nous n'avons pas prétendu remonter, s'occupèrent trop de faits particuliers qu'ils ne cherchaient point à enchaîner ensemble. Les modernes ne tombent-ils pas dans l'excès contraire ? Ne négligent-ils pas un peu trop tant de faits isolés, consignés dans les livres, reproduits même dans les laboratoires; mais que ne recommandent d'ailleurs à nos recherches aucune application immédiate, aucun rapport de liaison ou d'opposition avec les théories existantes ? L'His-

(1) *Diogen. Laert in Democrit.*

toire naturelle, nous l'avons vu, pourrait gagner quelque chose à l'examen et à la discussion des prodiges rapportés par les anciens. L'étude de leurs miracles et de leurs opérations magiques ne serait pas non plus sans avantage pour la physique et la chymie. Le savant qui s'efforcerait de parvenir aux mêmes résultats que les thaumaturges par une route calculée d'après les moyens d'action qu'ils nous ont laissé entrevoir ou que nous pouvons leur supposer, arriverait à des découvertes curieuses et peut-être même utiles dans leur application aux arts; et il rendrait un grand service à l'histoire de l'esprit humain en retrouvant les débris de sciences importantes dont la perte chez les Romains et chez les Grecs fut déterminée ou accélérée par le défaut absolu de méthode et de théorie.

II. C'est par une conséquence inévitable de ce défaut que les magiciens, les thaumaturges se montrent inséparables de leurs livres, esclaves de leurs formules, véritables apprentifs qui ne connaissent que mécaniquement les procédés de leur art, et n'en distinguent même plus ce que la superstition ou le besoin d'en imposer y a mêlé de cérémonies superflues. Les plus anciens, comme les plus nouveaux offrent ce trait cractéristique. De qui donc tenaient-ils leurs secrets, leurs formules, leurs livres, leur art tout entier? Nous voici, pour cette branche de l'intelligence humaine,

comme pour toutes les autres, ramenés aux temps inconnus où les sciences furent inventées et perfectionnées, pour déchoir ensuite et ne subsister que par lambeaux incohérens dans l'esprit d'hommes qui en retenaient les oracles sans les comprendre; nous voici replongés dans cette antiquité que l'histoire indique confusément, mais qui est de si loin antérieure à l'histoire.

III. En nous enfonçant, à la lueur de quelques conjectures probables, dans cette nuit que le cours du temps doit sans cesse rendre plus profonde, un trait marquant nous a frappés. L'opinion qui attribuait aux miracles et à la magie une origine céleste, ne fut point, dans le principe, une imposture. Née de la piété qui fesait émaner des dieux toute espèce d'excellence, elle fut entretenue par le *style figuré* qui se conformait naturellement à ces sentimens religieux. Ainsi, parmi les législateurs qui ont eu recours à cet agent vénéré, pour donner de la stabilité à leurs ouvrages, les plus anciens au moins ne se sont pas étayés d'un mensonge, ils n'ont point professé l'affreuse doctrine qu'*il faut tromper les hommes*. C'est de bonne foi qu'ils se dirent inspirés, qu'ils donnèrent leurs œuvres merveilleuses pour preuve de leur mission; parce qu'ils rapportaient humblement à la divinité leurs lumières, leurs vertus, leurs vues sublimes et leurs connaissances au-dessus du vulgaire.

Ces grands hommes suivraient aujourd'hui une marche bien différente. Aujourd'hui, celui qui chercherait dans l'art d'opérer des miracles un instrument pour agir sur la civilisation, échouerait bientôt, parce qu'il tromperait sciemment, parce que sa mauvaise foi, contraire à la morale, ne le serait pas moins à l'esprit de la civilisation *perfectible*, qui tend sans cesse à lever les voiles dont s'enveloppent la nature et la vérité.

Faut-il en conclure que, privée de ce levier énergique, la législation soit impuissante sur la volonté des hommes, et ne puisse diriger leurs actious qu'à l'aide d'une force *co-active* toujours subsistante? Non! quoiqne l'on en ait dit de nos jours, il n'est pas besoin de tromper les hommes pour les conduire, quand on ne veut ~~pas~~ que les conduire au bonheur. Celui qui trompe, songe moins à servir ceux qu'il déçoit qu'à satisfaire son orgueil, son ambition, sa cupidité. Le besoin d'être gouvernés domine les hommes, dès qu'ils vivent en société; il croît chez une nation avec les lumières et le bonheur, et en proportion du désir raisonné de jouir sans trouble des avantages que l'on possède. C'est dans ce sentiment que le politique dont les intentions sont droites, trouvera un appui non moins solide que celui qu'il chercherait dans l'intervention prétendue de la divinité; appui qui jamais ne le laissera exposé aux mê-

mes inconvéniens, ni à des conséquences aussi dangereuses, jamais ne menacera de s'écrouler sous ses bases minées par la raison et le progrès des connaissances naturelles. Rois ! Regnez pour vos Peuples ! Qu'ils le sentent ; ils sont assez éclairés aujourd'hui pour ne s'y point tromper. Et bientôt à l'observateur surpris qui demandera à quels prestiges sont dues leur docilité et votre puissance, vous pourrez répondre, en lui révelant ce principe : « Voila toute notre magie ; voila la source de tous nos miracles. »

Eusèbe Salverte.

Fin.

ADDITIONS et *fautes* à corriger.

Page 115, *à la note* (2) *après la ligne* 30, à Nogent sur Seine, département de l'Aube en 1802. *Ajoutez ce qui suit*, Dans le courant de 1817, on a publié à Paris deux livres intitulés l'un *les Précurseurs de l'Antechrist*, l'autre, *les Superstitions et prestiges des philosophes*. Dans tous les deux, on soutient l'existence de la magie, et l'on applaudit au zèle des hommes *savants* et *vertueux* qui jadis faisoient brûler les sorciers. (Voy. *le Journal de Paris du* 28 *décembre* 1817).

Page 144, ligne 9, les rêves d'une imagination effrayée. *Ajoutez ce qui suit*, Théophraste, cité par St. Clément d'Alexandrie (1) dit que si l'on met des cosses de féves, au pied d'un arbre nouvellement planté, l'arbre se dessèche. Je doute que cette assertion aît jamais été confirmée par l'expérience : mais elle indique que l'on se servoit de ce voile bisarre pour cacher un secret plus efficace, et que les Anciens n'ignoroit pas l'existence d'un procédé propre à frapper la terre de stérilité et à détruire les plantes et les arbres qui s'élèvent à sa surface. Des expériences récentes ont prouvé que, pour y réussir, il suffiroit de répandre sur le sol, une combinaison du soufre à la chaux dans la proportion d'un quinzième, et que cette combinaison se trouve toute formée dans le marc des lessives où l'on employe du savon *vert*, et dans le résidu que laisse la fabri-

(1) *St. Clement. Alex. Stromat.* Lib. III.

cation artificielle de la soude. Peu importe, ainsi que nous l'avons tant de fois fait observer, que le *même* secret aît été connu jadis : il suffit ici de la *possibilité* qui est constante, et de la certitude qu'avoient les Anciens que cette possibilité se réalisoit par un procédé naturel ; elle est prouvée par le passage de Théophraste que nous venons d'alléguer.

Raisonnons de même sur l'art affreux de rendre l'air pestilentiel. Il n'est point imaginaire ; et nous trouvons, en des temps divers, des traces certaines de son emploi. En 1804, le Gouvernement de la France accusa les Anglais d'avoir tenté d'empoisonner l'atmosphère des côtes de Bretagne et de Normandie en y lançant des cornets remplis de nitrate d'arsenic enflammé (1) : ils ne faisoient que renouveler et perfectionner une invention, qui, en Europe, a suivi de près celle du canon. On remplissoit d'une poudre préparée pour cela, des bombes et des grenades ; et ces projectiles, en crevant, répandoient au loin une odeur tellement fétide qu'elle frappoit de mort quiconque avoit le malheur de la respirer. Paw (2) qui a trouvé dans une pyrotechnie

---

(1) Voyez les journaux du temps. Plusieurs de ces cornets s'étant éteints furent ramassés et soumis à l'examen des chimistes français.

(2) Paw. *Traité des flèches empoisonnées* ; (inséré dans le tome XII, in-4.°, de la traduction de l'*Histoire naturelle de Pline*) pag. 469—470. Paw révoque en doute l'efficacité de la

italienne la composition de cette *poudre puante*, rappelle un essai analogue, fait, dit-on, à Londres avec un funeste succès. Long-temps auparavant, les *Soanes*, si l'on en croit Strabon (1), non contents de blesser leurs ennemis avec des armes empoisonnées, suffoquoient, par l'odeur de leurs traits, ceux qu'ils n'avoient pu atteindre. Il est évident que l'odeur meurtrière ne se développoit que dans les rangs ennemis : sinon elle eût fait périr d'abord l'homme chargé des armes qui la réceloient. Il faut donc distinguer celles-ci des flèches empoisonnées ; et supposer qu'elles étoient remplies d'une composition analogue à la *poudre puante*, que mettoit en action le contact du feu ou la rupture du vaisseau qui la renfermoit. Si des barbares du Caucase ont connu ce secret (dont ici il importe peu de discuter le degré d'efficacité), il a dû exister également chez des peuples plus instruits, et devenir pour eux le principe de la croyance aux miracles qui rendent l'air pestilentiel.

Des armes que le Thaumaturge peut tourner contre ses ennemis, nous n'avons indiqué qu'en passant la plus puissante, celle dont les effets portent avec eux le plus d'éclat et de terreur, le feu. Avant de discuter les miracles brillants ou redoutables dont le feu fut le principe, examinons les ressources qui s'offroient en ce genre aux possesseurs de la science sacrée.

---

poudre puante : nous croyons aussi qu'elle en avoit peu, puisque promptement on en a abandonné l'usage.

(1) Strabon, *lib. XI, cap.*

Rien ne frappe plus le vulgaire qu'une production soudaine de chaleur et de flamme, sans cause apparente, ou avec le concours des causes qui sembleroient devoir s'y opposer. Les substances susceptibles de s'échauffer et de s'enflammer en absorbant ou en décomposant l'eau sont pourtant nombreuses, et trop souvent elles ont occasionné des incendies que l'on attribuoit jadis à la négligence ou à la méchanceté. Des tas de foin humide, des ardoises pyriteuses mouillées par une pluie chaude produisent ce phénomène redouté.

Les Thaumaturges ont-ils de tout temps connu des phénomènes analogues à ceux-là ? Oui, sans doute. Et d'abord, la chaleur prodigieuse que développe la chaux vive arrosée d'eau n'a pu échapper à leurs regards. Supposez que l'on aît caché au fond d'un four une quantité suffisante de chaux, et qu'ensuite on jette dessus de la neige : l'eau de neige absorbée, disparoîtra ; la température intérieure du four s'élévera d'autant plus qu'étant soigneusement fermé, il aura moins laissé perdre du calorique mis en expansion ; on criera au miracle ; et un légendaire, qui aura entendu parler de ce tour de physique, en ornera l'histoire de St. Patrice et racontera comment l'apôtre de l'Irlande a chauffé un four avec de la neige.

Théophraste (*de lapidibus*) etc.

OCT 1 1915